

SOMMAIRE

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'APF : 16 mars 2012

Rapport moral du Président, <i>Felipe Votadoro</i>	6
Rapport du Trésorier, <i>Pascale Michon Raffaitin</i>	17
Rapport du secrétaire du Comité de formation, <i>Dominique Suchet</i>	20
Rapport sur l'Annuel, <i>Laurence Kahn</i>	25

JOURNÉE DES MEMBRES : Samedi 19 novembre 2011

<i>Interventions : Bernard de la Gorce</i>	28
<i>: François Villa</i>	45



RÉUNION DU COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT AVEC LES ANALYSTES EN FORMATION : 12 janvier 2012

<i>Compte rendu : Florence Mèlèse</i>	52
---	----

RENCONTRE DES ANALYSTES EN FORMATION AVEC DES MEMBRES AFFILIÉS DE LA BRITISH SOCIETY : 12 novembre 2011

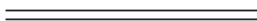
<i>Compte rendu : Florence Mèlèse</i>	54
---	----

L'ENFANT ET LA PSYCHANALYSE

<i>Compte rendu : Jean-François Daubech, Brigitte Eoche-Duval, Bernadette Ferrero et Jean-Yves Tamet</i>	56
--	----

JOURNÉE DE LYON : Samedi 10 mars 2012

<i>Introduction : Elisabeth Cialdella</i>	60
<i>Rencontres, Transferts, Interprétations.</i>	
<i>Des Mots aux images ; des images aux mots : Françoise Dejour</i>	63
<i>L'interprétation en deçà du sens : Nicolas Georgieff</i>	71



4^{ème} COLLOQUE ALGÉRO-FRANÇAIS : 2/3 décembre 2011

Compte rendu : *Martine Baur et Fafia Djardem* 82

29^{ème} NEW MEMBERS SEMINAR : juin 2011

Compte rendu : *Jean-Claude Bourdet et Pascale Totain Eghianyan* 86



CONFLITS ET CULTURES : 6 octobre 2011 – 9 février 2012

« *Clinique du travail et psychanalyse* »
Introduction : *Jean-Michel Hirt* 90
Conférence : *Christophe Dejours* 93
« *L'enfant dans la culture aujourd'hui : regards psychanalytiques* »
Conférence : *Bernard Golse* 101

L'USAGE DE LA SUBLIMATION : 24 septembre 2011

Introduction : *Daniel Widlöcher* 110
L'usage de la sublimation : *Jean Clair* 113
Des images et des maux (*Dix fragments*) : *Georges Didi-Huberman* 121

CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF

Rapport moral du Président

Felipe Votadoro

Nous ne le verrons plus... Nous ne pourrions plus lui serrer la main.... *Noli me tangere*

Guy Rosolato reste néanmoins parmi nous, sous cette forme de présence que prennent ceux qui, par leur persistance à aimer la vie, la beauté et l'intelligence, deviennent pour toujours nos compagnons de route...

Ses travaux témoignent d'une liberté de pensée sans concession, d'une originalité qui ne dément pas sa référence à Freud et à Lacan. Libre, exigeant, critique et néanmoins fidèle au Maître, aux Maîtres, il le fut aussi vis à vis de l'APF qu'il avait un jour choisie pour « patrie analytique »....

Avant d'entrer dans le vif de ce rapport, je souhaite saluer les membres qui nous ont rejoints au cours de cette année : il s'agit de Gilberte Gensel et Jocelyne Malosto, élues membres sociétaires et de Jean-Philippe Dubois, élu membre titulaire, que je félicite tous trois très chaleureusement.

Je veux aussi remercier pour tout ce qu'ils ont apporté à notre Association, Marie-José Célié, Albert Crivillé, Bernard Favarel-Garrigues, Marie Moscovici et Josiane Rolland qui ont souhaité devenir membres honoraires.

Enfin, je tiens à exprimer le sentiment de perte que nous avons tous éprouvé, même s'ils n'appartenaient pas à notre Association, à l'annonce de la disparition de ces trois grandes figures de l'analyse que furent André Green, Joyce Mc Dougall et Jean-Paul Valabrega.

Nous arrivons donc aujourd'hui au terme de la gestion du Conseil d'administration que j'ai eu l'honneur de présider. Je crois que je peux dire, au nom du Conseil dans son ensemble, que ce furent, deux années d'une expérience intense et riche, tant sur le plan des échanges personnels que nous avons toujours voulus amicaux et chaleureux que sur celui d'une élaboration collective de la tâche exigeante dont nous avons la responsabilité.

Au long de ces deux années, nous nous sommes efforcés de rester fidèles aux principes énoncés dès le départ.

Nous avons dit notre intention de favoriser la participation des membres, leur pleine intégration ainsi que la progression

de nos analystes en formation. Dans cette intention, nous avons choisi d'être particulièrement attentifs à un accueil de toutes les initiatives, à une écoute de toutes propositions et tous commentaires.

Si ceux-ci n'ont pas fait défaut, ils n'ont toutefois pas eu l'ampleur que nous espérions. Nous avons eu ainsi à « découvrir » ou plutôt à redécouvrir les entraves à la spontanéité des propositions, que nous pouvons associer aux difficultés dans la prise de parole survenant dans les lieux d'échanges, peut-être même au sein des groupes de travail. Fréquentes chez « les plus jeunes », ces entraves se sont révélées présentes aussi de manière plus générale. Mis à juste titre sur le compte des transferts, ce phénomène nous a semblé pouvoir relever aussi d'une analyse dans le registre de la psychologie « des masses ».

Dans la perspective de cette double approche, nous avons voulu poursuivre le travail de réflexion engagé, « élargi au plus grand nombre, intégrant une perspective historique sur nos fonctionnements habituels concernant notre enseignement, notre formation, notre vie associative ». Cette réflexion a ainsi pu se développer dans les espaces ayant vocation à l'accueillir dans le cadre de la Journée des membres ou de la Journée de l'Institut de formation comme au sein du Comité de l'enseignement, du Collège des Titulaires ou au cours de la réunion annuelle entre le Comité de l'enseignement et les analystes en formation. Elle a aussi trouvé une place, dans une certaine mesure, à l'occasion de certaines rencontres internationales telle, par exemple, celle qui a eu lieu entre des analystes en formation de l'APF et des candidats ou des jeunes membres de la *British Society*.

À l'ouverture sur le plan scientifique, nous voulions associer une présence plus affirmée de notre Association dans l'environnement analytique national et international ainsi que lors d'échanges interdisciplinaires ou à l'occasion des activités scientifiques proposées à un large public. Nous avons exprimé aussi notre intention de veiller au dynamisme

et au renouveau de notre Association. Notre Institution reste toujours vivante avec une conflictualité propre à la vie, marquée par le renouvellement générationnel qui, ces dernières années, s'est particulièrement accéléré du fait du retrait de la vie associative des fondateurs ainsi que de certains des plus anciens élèves devenus membres éminents. Le dialogue et la réflexion nous paraissent être les instruments que les nouvelles générations se sont donnés pour accompagner le mouvement de deuil et d'appropriation d'un héritage.

Chacun des membres de notre Association entretient avec celle-ci un lien très intime dont la portée peut, dans une certaine mesure, lui échapper, lien que nous nous devons, me semble-t-il de respecter, sans toutefois nous interdire de le rendre mobilisable. C'est à cette condition que notre Association pourra, à mon avis, conserver le dynamisme de ses débuts.

Nous reviendrons de façon implicite sur ces questions générales tout le long de l'examen des diverses rubriques contenues dans ce rapport.

Cette année, j'ai choisi de souligner les aspects nouveaux ou non abordés lors de mon précédent rapport et d'évoquer plus brièvement ceux qui ont déjà été développés l'année dernière.

Activités scientifiques

Certains projets innovants, élaborés au cours de notre première année de mandat et que nous avons annoncés et argumentés lors du précédent rapport moral, n'ont pu trouver réalisation que lors de cette deuxième année écoulée.

Il s'agit :

- de la journée *Variations autour d'un thème psychanalytique* qui s'est déroulée le 24 septembre 2011 à la Bibliothèque Nationale François Mitterrand avec pour thème « L'usage de la sublimation ». Elle a pu compter sur la participation de Jean Clair et de Georges Didi-Huberman ainsi que celle de Daniel Widlöcher en tant que Directeur de discussion.
- du cycle *Conflicts et cultures* avec deux soirées qui ont eu lieu à l'Association Notre-Dame des Champs : la première, le 6 octobre 2011, sur le thème « Clinique du travail et psychanalyse » développé par Christophe Dejours et discuté par Jean-Michel Hirt ; la deuxième, le 9 février

2012, sur le thème de « L'enfant dans la culture d'aujourd'hui : regards psychanalytiques », présenté par Bernard Golse et discuté par François Villa.

À l'aune de la qualité des échanges et de celui du nombre de participants, nous pouvons dire que ces activités nouvelles ont été très appréciées. Elles ont trouvé une suite naturelle dans notre - maintenant traditionnelle « Journée ouverte ». Celle-ci s'est déroulée le 21 janvier 2012, à l'hôtel Méridien, sous le titre *Courants, remaniements, transformations en psychanalyse*. Les conférences de Viviane Abel Prof, Jacques André et Jean-Claude Rolland y ont été discutées par Claude Barazer et Laurence Kahn.

En dépit de la forte concurrence d'autres manifestations, programmées ce même jour, ce sont environ 400 participants qui nous ont rejoints pour écouter et prendre part à des échanges dont la respectueuse cordialité de ton allait de pair avec une grande acuité des propos. Ces contributions très élaborées ont confronté les auditeurs à l'exigence d'une attention particulièrement aiguisée, amenant certains à manifester le souhait de pouvoir relayer l'écoute par une lecture des textes « à chaud », dans la continuité de la journée.

Rappelons l'écho que *L'Annuel* prête, au niveau de l'écrit, à ces manifestations : Laurence Kahn, Directrice de la publication, nous en parlera tout à l'heure.

On peut dire que l'ensemble de ces activités « ouvertes » à un large public a répondu à notre intention de nous montrer plus présents dans le paysage scientifique, pour y affirmer la singularité de nos conceptions psychanalytiques.

Parmi nos activités scientifiques habituelles :

- un seul « Entretien » a eu lieu au cours de cette année, les 18 et 19 juin 2011. Intitulé *Le Roc du féminin*, il a vu intervenir sur ce thème Bernard de la Gorce, Julia Kristeva (membre de la SPP) et Évelyne Sechaud ainsi que Lucile Durrmeyer comme Directeur de discussion.
- Très apprécié pour la qualité des interventions et de la discussion, cet Entretien d'été a offert de surcroît un accueil particulièrement agréable, avec déjeuner et soirée dansante...
- Trois « Débats du Samedi » ont été organisés les :
 - o 19 mars 2011 avec les conférences de Martine Serres et de Éric Flame discutées respectivement par Brigitte Eoche-Duval et par Claude Barazer ;
 - o 15 octobre avec des conférences de Fafia DjarDEM

et Vladimir Marinov discutées respectivement par Laurence Kahn et Monique Selz ;

- o 10 décembre avec des conférences de Claire Squirès et Philippe Quéméré discutées respectivement par Lucile Durrmeyer et par Jacques Le Dem. Une journée ARCC, le samedi 28 mai 2011, a eu pour thème *La sexualité féminine*. Elle a été animée « à plusieurs voix » par Martine Baur, Sophie Bouchet, Luis-Maria Moix et Paule Lurcel.

Journée de Lyon

Le 26 mars 2011 et le 10 mars 2012 se sont déroulées les deux dernières éditions de la « Journée de Lyon ». En 2011 sur le thème *L'œuvre du temps* avec pour conférenciers Bernadette Ferrero, Hélène Hinze, Bruno Reboul, et une introduction de Fafia Djardem. En 2012 sur le thème de *l'Interprétation*, introduit par Elizabeth Cialdella Ravet, avec des conférences de Françoise Dejour, Nicolas Georgieff et Jean-Yves Tamet.

Pour Jean-Michel Hirt et moi-même, ce fut un plaisir de participer à cette activité scientifique élaborée par les analystes lyonnais de l'APF. Ouverte à un large public (environ 120 personnes présentes chaque fois), elle est devenue un des rendez-vous réguliers au cours desquels s'exprime la singularité de notre Association.

Les analystes lyonnais ont su y susciter un débat animé et riche, appuyé sur la collaboration conjointe de l'ensemble des analystes en formation et des membres « locaux » qui se sont relayés pour assurer l'organisation et les conférences. Il m'a semblé utile d'inclure dans ce rapport moral les considérations que le Comité scientifique m'a fait parvenir à travers son Secrétaire, Jean-Michel Hirt, que je cite : « Le Comité scientifique (formé par Lucile Durrmeyer, Anne-Marie Duffaut, Annie Roux, Odile Bombarde et Marc Delorme) a constaté combien il était difficile et paradoxalement peu stimulant intellectuellement de fabriquer la maquette de la nouvelle brochure en quelques semaines après l'élection, en mars, du Conseil. Anticiper l'élection n'est évidemment pas non plus satisfaisant. Reste donc à envisager une fois de plus la possibilité d'avancer cette élection, afin de la faire correspondre au début de l'année civile, de telle façon que le travail de réflexion et d'élaboration du Comité puisse réellement avoir lieu et qu'on ne retrouve plus ce décalage entre la brochure de la première année, sans grande nouveauté par rapport à la précédente car le

temps presse, et celle de la seconde année où apparaissent de nouvelles propositions car un véritable temps de la construction a été donné aux membres du Comité.

Une deuxième remarque concerne les « Débats du samedi » dont le format reste sujet à discussion. En effet, soit on choisit de faire des Samedis l'occasion pour les analystes en formation d'exposer leurs pensées devant l'ensemble de l'Association et pas seulement en petit comité comme dans les séminaires, avec les risques de niveau et d'intérêt que cela comporte, soit on choisit de confier les conférences du samedi à des analystes réputés plus chevronnés mais au risque d'entretenir encore un peu plus les inhibitions de toutes sortes qui entravent la parole dans notre Association. Notons au passage que ces inhibitions sont tellement courantes qu'il n'est pas rare d'entendre les analystes en formation refuser de faire une conférence, tant ils redoutent de ne pas être à la hauteur des standards imaginaires de l'APF. Il semble par ailleurs que l'option de deux conférences brèves selon leurs recherches cliniques, suivies des interventions courtes des discutants membres associés ou titulaires, avec lesquels les conférenciers ont pu échanger au préalable puisqu'ils sont choisis par eux, conviennent à la plupart d'entre nous. Il est à noter aussi que ces conférences n'ont été proposées qu'à des analystes sinon homologués du moins en deuxième contrôle.

Enfin il faut relever que la nouvelle journée *Variations autour d'un thème psychanalytique* comme les deux nouvelles soirées *Conflicts et cultures*, accessibles aux personnes extérieures à l'APF, ont été très fréquentées, sans que cela ne grève, comme certains le redoutaient, le nombre des participants à la « Journée ouverte » de janvier.

Colloque international Jean Laplanche

Les échanges en marge des Entretiens de juin dernier ont fait naître, chez quelques analystes de l'APF, l'idée d'un colloque Jean Laplanche associant, à l'hommage envers l'un de nos membres d'honneur, l'intérêt scientifique qu'il y aurait à reprendre, à un niveau international, un débat autour d'une pensée qui n'a cessé de labourer le sillon freudien, pensée qui semble, de façon croissante, retenir l'attention d'auteurs d'horizons linguistiques jusqu'alors éloignés du nôtre. Saisi de ce projet, le Conseil d'administration a décidé, au mois de juillet, de soutenir cette initiative tout en émettant le souhait que soit mise en place une organisation autonome en regard des instances de l'APF.

Pascale Michon Raffaitin et moi-même avons pris en charge la constitution, par cooptation, d'un Comité scientifique et d'organisation dont la composition est la suivante : Jacques André, Patricia Attigui, André Beetschen, Catherine Chabert, Christophe Dejourn, Brigitte Eoche-Duval et Valdimir Marinov. À la suite de trois réunions, ce Comité provisoire a décidé que le Colloque international Jean Laplanche aura lieu à Cerisy en juillet 2014 et qu'il sera organisé en collaboration avec la Fondation Jean Laplanche et avec le soutien de l'Institut de France.

Je ne veux pas clore ce chapitre sans faire mention de la Journée des Membres qui s'est déroulée en novembre 2011 et s'est saisie cette année des *activités scientifiques* comme objet de réflexion. Les excellentes introductions de Bernard de la Gorce et de François Villa y ont suscité une discussion dont les échos n'ont pas cessé de se faire entendre. Ces travaux mériteraient d'être repris tant leur richesse justifierait une exploitation au-delà des limites de temps imposées par le cadre de cette Journée. Ces exposés montraient comment les activités scientifiques à l'APF ont toujours suscité des commentaires contradictoires entremêlant enthousiasme et déception, l'insatisfaction paraissant souvent liée à certains aspects défensifs des interventions et aux inhibitions dans la prise de parole. Celle-ci, difficile « à l'intérieur », se montre souvent riche et productive « hors les murs »... Phénomènes mis en rapport avec l'histoire de notre Association et interprétés comme une « idéalisation de la théorie comme substitut du Maître »...

Les ARCC

Annie Roux, Secrétaire des ARCC m'a fait parvenir les remarques suivantes : « L'activité des ARCC se poursuit et même s'amplifie. Sur 9 ateliers existant en 2011-2012, 8 vont poursuivre leurs recherches l'année prochaine. Un certain nombre de ces groupes existe depuis la création des Ateliers et la plupart de ceux qui sont intervenus à la journée qui leur est consacrée ont continué leur travail. Le projet des ateliers de recherche, qui était de réunir des analystes indépendamment de leur trajectoire de formation, au sein d'un collectif de recherche, semble donner satisfaction à ses participants. Le projet de recherche prend son autonomie par rapport à celui de la formation et cette distinction paraît féconde.

Il pourrait être intéressant de réfléchir à la dynamique du transfert dans ces groupes, transfert qui ne s'appuie pas sur

la figure d'un *leader* de groupe, mais se déplace sur les différents participants au gré des avancées théoriques ». J'ajouterai que trois des neuf ateliers existants sont animés exclusivement par des analystes en formation.

Le site

L'équipe du site, placée sous la responsabilité de Pascale Michon Raffaitin, est également composée de Jean-François Daubech, Lucile Durrmeyer et Frédéric Missenard.

1 - Partie privée

Le nombre d'analystes inscrits est stable, il y a actuellement 208 personnes inscrites (sur 294) sur le site de l'APF ; 131 analystes en formation, 75 membres et deux membres honoraires.

2 - Site ouvert au public

Le travail concernant une nouvelle présentation de notre Association arrive enfin à son terme grâce au travail d'André Beetschen en collaboration avec Catherine Chabert et Daniel Widlöcher. Cette nouvelle présentation est également traduite en anglais pour faciliter les consultations internationales.

3 - Fréquentation du site

Nombre total de visites entre le 1^{er} janvier 2010 et le 1^{er} mars 2012 : 30 728, soit une fourchette de visites par mois comprise entre 1 434 et 2 922.

Nouveaux visiteurs : 57,5 %, récurrents : 42,5 %

Nombre total de pages vues par visite : 6.

Publications et activités éditoriales entre mars 2010 et février 2011

57 analystes ont répondu :

Ont été recensés :

113 articles en langue française ;

14 articles en langue étrangère ;

31 contributions à des ouvrages collectifs ;

11 ouvrages individuels (Isée Bernateau, Nicole Berry, Gérard Bonnet, Catherine Chabert, Christophe Dejourn, François Gantheret, Bernard Golse, Jean-Michel Hirt, J.-B. Pontalis, Jean-Claude Rolland, Daniel Widlöcher).

7 en langues étrangères : (Athanasios Alexandridis, Jacques André, Christophe Dejourn, Edmundo Gomez-Mango, J.-B. Pontalis, Daniel Widlöcher).

18 psychanalystes de l'APF sont directeurs de revue ou de publication ou rédacteurs en chef.

19 sont membres d'un comité de rédaction en France et 2 à l'étranger.

Revue : les dernières parutions recensées sont :

L'annuel de l'APF :

Idéal, déception, fictions, en 2011 et *Le fil d'Œdipe*, en 2012.

Libres cahiers pour la psychanalyse :

L'angoisse n° 21 printemps 2010

Jouer avec le feu n° 22 automne 2010

Penser/ rêver :

A quoi servent les enfants n°17 printemps 2010

La lettre à la mère n°18 automne 2010.

Enseignement

Le Comité de l'enseignement s'est réuni à un rythme mensuel, hormis durant les périodes de vacances scolaires. Il a mené à bien ses tâches habituelles relatives à l'élaboration de la « plaquette » (programme de l'enseignement et des activités scientifiques) et a, en outre :

- ajouté à l'enseignement proposé par l'Institut de formation deux nouvelles activités :
 - o L'enfant et la psychanalyse
 - o Lectures de textes freudiens sur la question des résistances
- réalisé deux réunions avec les analystes en formation (une par an)
- organisé et réalisé la rencontre entre analystes en formation à l'APF et « jeunes » analystes de la *British Society*.
- poursuivi la réflexion concernant l'enseignement à l'APF.

Rappelons que l'enseignement proposé par l'Institut de formation comprend :

- le groupe d'accueil et de réflexion
- les mardis autour de la pratique
- les conférences-discussions sur la technique psychanalytique
- les soirées-débats autour d'un auteur
- les séminaires et groupes de travail proposés par les membres et réservés exclusivement aux analystes en formation,
- les deux activités nouvelles citées ci-dessus

Groupe d'accueil et de réflexion

Voici le rapport de ses animateurs, Évelyne Sechaud et Jacques Le Dem : « Notre groupe s'est renouvelé cette année avec cinq nouveaux participants, ceux de l'année

dernière s'étant intégrés à des séminaires divers. Nous avons apprécié, avec beaucoup de plaisir, les qualités des nouvelles recrues : plus jeunes que d'habitude, plus d'hommes que de femmes, et apportant des interrogations pertinentes. Leurs intérêts se portent un peu sur l'histoire de l'APF mais surtout sur les questions théorico-pratiques que leur pose leur clinique, tous étant déjà engagés dans la conduite de psychothérapies ou même d'analyses. »

Mardis autour de la pratique

Animés par Philippe Castets, Lucile Durrmeyer, Henri Normand et Olivia Todisco.

Voici quelques remarques sur les « Mardis autour de la pratique » de cette année rapportées par Olivia Todisco, chargée de l'organisation de ces soirées :

« 1) Pour des motifs de calendrier, il n'y a eu que 5 réunions cette année, ce que nous regrettons. 2) Un regain d'intérêt pour ces soirées s'est traduit par le fait que le nombre des participants a doublé. Je pense que cela vient du fait que les analystes en formation et les analystes en général ont besoin d'espaces consacrés à la clinique : dès qu'il s'agit de notre pratique, 100 questions surgissent à propos du cadre, des transferts, du matériel etc... et peut-être aussi du fait que notre manière d'accompagner ces présentations a circulé et qu'elle a donné envie à d'autres analystes en formation de venir ; pour parler vite, nous avons eu des discussions approfondies à propos des présentations, sans craindre de faire entendre parfois des désaccords. Tout ceci, plus le fait que les présentations étaient riches et intéressantes, a sans doute contribué à ce que les analystes en formation interviennent plus et en plus grand nombre. Enfin les cures présentées ont également été cette année des cures difficiles, mais nous ne pensons pas qu'il faille en tirer des conclusions hâtives à propos d'un changement éventuel de clientèle ou de pathologies car les présentateurs choisissent des cures ou des moments de cures difficiles, dans l'espoir que, ce que les uns et les autres pourront apporter, les aide à surmonter (un peu) leurs difficultés. Pour finir, comme je l'ai dit plus haut, cette année les présentations ont été riches, vivantes, parfois audacieuses, propices à susciter la réflexion. »

Conférences-discussion autour de la technique psychanalytique

Introduites l'année dernière, les trois conférences-discussions programmées cette année auront lieu les, 22 mai, 25 juin

et 3 juillet prochains et seront animées respectivement par Annie Roux, Évelyne Sechaud et Michael Parsons.

Soirées autour d'un auteur

Organisées par des analystes en formation mais ouvertes aux membres, trois soirées sont au programme, les 29 novembre 2011, 3 avril et 29 mai 2012, autour de trois auteurs : Gérard Rabinovitch, Miguel de Azambuja et François Villa.

L'enfant et la psychanalyse

Ce sont trois soirées qui ont été consacrées à la question des fondements de la situation théorique de l'enfant dans la psychanalyse à partir d'une présentation clinique. Jean-François Daubech, Brigitte Eoche-Duval et Jean-Yves Tamet ont accompagné ce travail dont l'organisation était confiée à Bernadette Ferrero. Valérie Roumengous le 27 septembre, Jenny Chomienne Pontalis le 22 novembre et Martin Reça le 31 janvier ont assuré la présentation clinique (ces soirées se sont déroulées au siège de l'APF et une inscription préalable avait été sollicitée).

Lecture des textes freudiens

Le Comité de l'enseignement a réintroduit cette année, suivant des modalités remaniées, l'ancienne formule de Lecture des textes freudiens en la centrant sur la question des résistances dans la cure.

Ces séances, au nombre de six, ont lieu au siège de l'APF. Une inscription préalable a été demandée afin d'assurer une participation suivie à ce cycle. Ces soirées sont animées par : Bernard de la Gorce, Olivia Todisco, Catherine Chabert, Claude Barazer, Monique Selz et Corinne Ehrenberg.

Rencontre APF-British Society

À l'initiative d'un groupe d'analystes en formation de l'APF, le Comité de l'enseignement a organisé une journée de rencontre à Paris entre analystes en formation de l'APF et jeunes analystes de la *British Society*. Cette journée faisait suite à deux rencontres antérieures, l'une datant de mars 2007 à Paris, et l'autre de juin 2008, à Londres.

Elle a eu lieu le 12 novembre 2011 et s'est déroulée dans le cadre de l'hôpital de la Salpêtrière.

Le matin, après une introduction faite par Daniel Widlöcher et moi-même, André Beetschen et Patrick Merot, à la suite de leurs exposés, ont dialogué avec les participants - une vingtaine d'anglais et 15 français - sur le thème de l'histoire de l'APF et de ses conceptions sur la formation.

Après un déjeuner dans un bistrot voisin et une visite guidée de la Salpêtrière, quatre petits groupes, animés par André Beetschen, Lucile Durrmeyer, Évelyne Sechaud, Patrick Merot

et Florence Mélése, ont fonctionné l'après-midi sur le mode des « Mardis autour de la pratique », en se penchant sur un matériel clinique présenté par un analyste britannique. De cette journée qui s'est déroulée dans un climat très chaleureux, je dirai qu'elle a non seulement laissé chez tous ceux qui y ont participé, français comme anglais, analystes en formation comme analystes membres, une vive impression de découverte et de vraies rencontres, mais aussi qu'elle a suscité le vif souhait qu'une suite soit donnée à cette expérience.

Réunion annuelle du Comité de l'enseignement avec les analystes en formation

Deux réunions ont eu lieu, l'une en mars 2011 et l'autre en février 2012. Nous avons proposé un thème pour chacune d'entre elles, *L'enseignement à l'APF : passé, présent pour la première et, Qu'est-ce qui peut favoriser ou entraver le processus de devenir analyste ?* pour la seconde.

25 analystes en formation ont participé à la 1^{ère} et ils furent moins nombreux encore à la seconde. Même si ce chiffre correspond grosso modo à celui des précédentes réunions, cette faiblesse de la participation nous paraît poser question (nous y reviendrons).

Malgré, ou plutôt grâce à la taille réduite du groupe, les échanges amorcés lors de discussions spontanées entre membres du Comité de l'enseignement, se sont ensuite généralisés à l'ensemble de l'assemblée, une fois que les analystes en formation ont pu s'autoriser à intervenir : ils ont alors exprimé des propos loin d'être convenus.

La tenue de la deuxième réunion dans les locaux-même de l'APF semble avoir produit un effet particulier, très apprécié. Déjà perceptible lors de la première réunion - à la Fondation Dosne-Thiers - le sentiment de retrouver le « groupe d'accueil », avec la fraîcheur qui le caractérise, s'est trouvé confirmé lors de la deuxième. Peu nombreux sont les analystes en formation qui ont assisté aux deux réunions : l'un d'entre eux a expliqué qu'il lui avait fallu ressentir la nécessité de venir pour le faire. Un autre, relayé aussitôt par d'autres encore, a évoqué, presque sur le ton de l'aveu, la difficulté pour les analystes en formation à prendre la parole en raison du poids ressenti des exigences - idéales - de l'Institution. Il apparaît que, si les analystes en formation viennent en nombre lorsqu'on les invite pour une journée sur l'enseignement (comme en 2009), seulement 10 à 15 % d'entre eux se déplacent si la réunion sollicite de leur part une participation active, en leur nom propre...

Données statistiques sur la participation des analystes en formation aux activités de l'enseignement et de la formation

Les méthodes statistiques, quantitatives, appliquées à la progression des analystes en formation dans le cursus ne nous donnent que des indications générales sur la durée et les caractéristiques de chaque parcours, les « progrès analytiques » des analystes en formation n'étant pas quantifiables.

Nous avons distingué deux populations : les analystes en formation ayant homologué leur cursus et ceux qui ne l'ont pas fait.

La liste actuelle des analystes en formation permet de dénombrer :

- 39 homologués
- 148 analystes en formation « à proprement parler »

Parmi les 39 homologués :

- 23 participent à des activités d'enseignement, de recherche ou autres, répertoriées dans notre plaquette. Nous parlerons, dans ce cas, d'« homologués actifs ».
- 16 ne participent à aucune activité répertoriée, nous nous permettrons, pour les besoins de cette analyse, de les dénommer « homologués inactifs ».

Grosso modo, ces chiffres signifient qu'il existerait 60 % d'actifs et 40 % d'inactifs chez les « homologués ».

Si nous tenons compte de l'année d'admission à l'Institut de formation, la proportion d'inactifs apparaît plus importante parmi les plus anciens. Notons qu'aucun des analystes en formation admis à l'APF au cours de ces 13 dernières années n'a encore homologué son cursus. Si l'on se demande combien d'années a duré le cursus des actuels homologués, la réponse est de 13 ans en moyenne (le plus grand nombre se trouve dans une fourchette allant de 10 à 15 ans).

Quant à savoir depuis combien de temps les actuels homologués sont dans cette situation :

- 70 % d'entre eux parmi les plus « rapides » sont en moyenne homologués depuis un peu plus de 4 ans (29 sur un total de 39 sont homologués depuis 5 ans ou plus) de telle façon que si les actuels homologués se décidaient à postuler pour devenir membres et qu'ils étaient élus à la date d'aujourd'hui, il leur aurait fallu, pour y parvenir, en moyenne pas moins de 17 ans à partir la date de leur admission.

Chez les 148 analystes en formation à proprement parler, on trouve, comme chez les homologués, 60 % d'actifs, c'est-à-dire de personnes inscrites à une au moins des activités répertoriées dans la plaquette et 40 % d'inactifs.

- parmi les 60 % d'actifs, 16 sur 90 ne sont inscrits qu'à une seule activité, d'où il ressort que c'est la moitié des analystes en formation qui ne suit aucune activité d'enseignement ou alors une seule.
- Un autre fait est à remarquer : le choix par une proportion relativement élevée d'analystes en formation de groupes de travail composés exclusivement d'analystes en formation. Ce sont 40 % des analystes en formation actifs qui participent à un ou davantage, de groupes proposés par des analystes en formation. Ce chiffre est à corréler avec le fait que pour 16 séminaires ou groupes de travail proposés par l'Institut de formation, 10 sont animés par les analystes en formation.

Ainsi que j'en avais déjà fait la remarque l'an dernier, il me semble significatif qu'une proportion non négligeable des activités d'enseignement soit organisée par des analystes en formation (faut-il y voir une préférence pour une certaine transversalité plus propice aux échanges ?)

Il me paraît intéressant de mettre ces chiffres de la participation à l'enseignement en rapport avec ceux qui concernent les supervisions :

1. sur 148 analystes en formation
 - 56 sont en cours de supervision (33 en 1^{er} contrôle ; 23 en 2^{ème} contrôle)
 - 62 ont validé au moins une supervision (dont 17 aussi la 2^{ème})
 - 28 n'ont rien entrepris.

2. En pourcentage, sur les 148 analystes en formation seulement 40 % ont validé au moins une supervision. Un peu moins de 40 % sont en cours de supervision.

Ces chiffres reflètent la longueur du cursus telle que nous en avons pris la mesure chez les actuels homologués. Il semblerait toutefois, que ceux qui ont été admis ces 12 dernières années, forment le plus gros de la troupe en cours de contrôle : 46 sur 56.

Lors des deux dernières réunions avec les analystes en formation - auxquelles assistent les plus « jeunes » et les plus

actifs d'entre eux - nous n'avons pourtant pas entendu la moindre remarque relative à la durée du cursus (aucune revendication d'ailleurs) en dehors d'un timide « il n'est pas facile de trouver des patients à 3 fois par semaine » qui a sonné comme une tentative d'excuse sans grande conviction.

Est-ce la responsabilisation de chacun consécutive au « libre choix » de son parcours qui explique cette absence de critique ? Rappelons-nous que ce système de libre choix s'est imposé comme le meilleur possible, le plus analytique, dans des circonstances historiques précises. Une argumentation « contre » serait en effet bien malaisée tant qu'on reste sur un plan théorique. Mais pouvons-nous, pour autant, nous dire satisfaits de tels constats ?

Je vous fais part d'une dernière donnée quantitative : nous avons calculé, sur les 20 années écoulées, le nombre des admissions : 167 et le nombre de cursus terminés : 99.

Cela nous révèle une proportion de 40 % d'analystes en formation dont le cursus n'aboutit pas....

Même si comparaison n'est pas raison, voyons ce qui se passe au sein d'autres sociétés. À la SPP par exemple, presque 100 % des admis à l'enseignement terminent leur cursus dans - en moyenne - un délai de 8 ans tandis qu'à l'APF, le pourcentage n'est que de 57 %, avec une durée moyenne dans l'état d'analyste en formation de 23 ans... Bien entendu, il s'agit ici d'évaluations en termes de quantité, non de qualité....

Loin de nous l'idée de négliger l'idée qu'un certain savoir (et un savoir-faire) analytique ne se reçoit pas mais se conquiert dans un « combat » de chacun d'entre nous contre ses propres résistances : ceci pourrait rendre compte d'un nombre important de désertions ou impasses dans le cursus. Toutefois, Bernard de la Gorce, dans son introduction à la dernière Journée des membres, affirmait aussi que : « Il est de la responsabilité de l'Institution de mettre tous les moyens possibles pour que l'analyste en formation puisse forger et mettre à l'épreuve ses propres théories dans la **rencontre** avec les autres. »

Si nous mettons un point d'honneur à proposer une offre de plus en plus conséquente en matière d'activités scientifiques, d'enseignement et de recherche, à la disposition des analystes en formation, qu'en est-il de la **rencontre** dont parle Bernard de la Gorce ?...

Daniel Widlöcher a parlé à ce propos de communication

analytique, d'autres de transmission... En dehors de la situation - mieux connue - de supervision, comment fonctionne donc cette rencontre entre formateurs et analystes en formation ? Qu'en est-il de la qualité de l'écoute, de l'accueil de la parole des analystes en formation voire de leurs balbutiements ? Comment ceux-ci s'orientent-ils ? Qui sont leurs interlocuteurs et pour quel accompagnement ? Nous savons que l'Association pose une série de moments d'évaluation : admission, validations, homologation, élections et qu'à travers l'avancée dans le cursus se jouent la reconnaissance trouvée dans l'Institution et surtout la légitimation d'une pratique. Cette reconnaissance semble emprunter dans notre Association deux voies principales :

- 1 - celle de la formation que je viens de décrire,
- 2 - celle des travaux et des conférences scientifiques.

Bien entendu ces deux voies ne sont pas, *a priori*, exclusives l'une de l'autre.

Entre les critères institutionnels formalisés en cursus d'un côté et le processus individuel de conquête de l'analyste en formation (conquêtes de connaissances, de légitimité, de reconnaissance) de l'autre, existerait une forêt d'opportunités à appréhender, ceci sans carte ni guide, ni signaux d'orientation et avec le risque réel ou imaginaire que recèlerait toute prise de parole pour « demander son chemin ».

La supervision est le lieu prévu pour que l'analyste en formation parle de sa pratique et de ses théories, il constitue donc le lieu privilégié de la communication analytique. S'il n'est fréquenté que par un tiers des analystes en formation, ainsi que les chiffres l'ont révélé, par quelles autres médiations peut s'effectuer une transmission conçue comme un processus dialectique ?

Délais

Partant du souhait d'établir un dialogue avec les analystes en formation rencontrant des entraves dans le déroulement de leur cursus, l'un des précédents Conseil avait établi une clause du Règlement intérieur prévoyant des délais maximum pour entamer une 1^{ère} puis une 2^{ème} supervision puis pour demander l'homologation, enfin pour accéder à la position de membre.

Ces dispositions étant depuis restées lettre morte, nous avons décidé, après discussion au sein du Collège des Titulaires, de remplacer les articles correspondants par la mention suivante : « il est recommandé aux analystes en formation, qui, pour certaines raisons, n'engagent pas de contrôle

après leur admission à l'Institut de formation ou après la validation d'un 1^{er} contrôle, de rencontrer un membre de leur choix du Comité de formation afin d'évoquer avec lui leur situation. »

Le dernier point que je voulais soulever dans cette longue rubrique dédiée à l'enseignement et la formation est celui de la réflexion que nous avons projeté de développer au Comité de l'enseignement.

Le Comité de l'enseignement a consacré un certain nombre de réunions, passionnantes à travailler, surtout d'un point de vue historique, la question de l'enseignement à l'APF. Le temps s'est malheureusement avéré insuffisant pour pouvoir donner une forme communicable à cette expérience. Néanmoins, cette expérience partagée par les membres et analystes en formation du Comité de l'enseignement, ouvre, pour chacun des participants, un vaste et passionnant champ de recherches.

Journée de l'Institut de formation

La Journée de l'Institut de formation s'est tenue le 7 janvier 2012. Sylvie de Lattre a introduit la discussion de la matinée sur « L'incidence de la finalité didactique sur les processus transférentiels à l'œuvre dans la situation de supervision ». Dominique Suchet a ouvert le débat de l'après-midi sur « Des questions posées par la supervision par Skype ».

Archives

Une impulsion décisive a été donnée à la constitution d'une Commission des archives. Celle-ci, comme vous le savez, regroupe « tous les documents concernant l'histoire et les archives de l'APF ».

La commission des archives composée de Philippe Castets, Pierre Ferrari, Sylvie de Lattre, Raoul Moury, Nicole Oury, Monique Rovet et Daniel Widlöcher s'est réunie à 4 reprises sous la houlette du Secrétaire général et a tenu informé le Conseil du contenu de ses réunions. Cette Commission a élaboré les nouveaux articles la concernant dans le Règlement intérieur. Ses membres ont rencontré un responsable de l'IMEC (Institut mémoire de l'édition contemporaine) afin d'être conseillés dans le classement à entreprendre. Une lettre a été écrite à tous les ex-présidents de l'APF afin de répertorier les archives existantes hors siège de l'APF.

Sur le plan national

Nos relations avec la SPP, la SPRF et le 4^{ème} Groupe, nos plus proches partenaires parmi les sociétés françaises de psychanalyse, se poursuivent suivant les mêmes modalités, malgré les changements de « bureaux ».

Nous avons rencontré celui de la SPP lors de notre traditionnel dîner annuel. À cette occasion, nous avons échangé sur le sujet des archives ou encore sur celui des relations nationales et internationales. L'idée avait été avancée d'une journée commune à propos du « modèle français de formation ». Les différences d'approche qui s'étaient révélées à propos des questions soulevées par la « loi sur l'utilisation du titre de psychothérapeute » se sont manifestées à nouveau, tout récemment, à l'occasion de la mise en cause de « la psychanalyse » dans le traitement de l'autisme.

Ce que nous considérons comme le dernier des avatars d'une résistance à la psychanalyse a donné lieu au « réveil » du Groupe de Contact, - qui s'est réuni le 6 février - groupe de contact mis en sommeil depuis la résolution du dernier litige qui l'avait réuni, relatif à l'utilisation du titre de psychothérapeute (pour mémoire, les psychologues cliniciens avaient finalement obtenu du Conseil d'État d'être, à cet égard, soumis au même régime que les médecins psychiatres).

Comme précédemment et à la différence de la SPP, nous avons refusé de cosigner une déclaration commune aux groupes représentés, nous avons préféré rester vigilants face à l'amalgame fait entre « psychanalyse » et son application dans un champ qui ne lui est pas propre, par des médecins membres de la HAS (Haute autorité de la santé) et par un député aux accents inquisiteurs, relayés par des médias prompts à titrer « La défaite de la psychanalyse »... Nous avons estimé qu'il fallait préserver un temps de réflexion avant de décider de la conduite à tenir... Un temps de réflexion pour penser le devenir de la psychanalyse dans la société et nous préparer aux nouveaux défis. Il appartient désormais au prochain Conseil de faire l'usage qu'il jugera bon de ce temps....

CPLF

Le dernier CPLF eut lieu à Paris en juin 2011, avec pour thème *Le maternel*. Le rapporteur pour l'APF était Patrick Merot. Les deux discutants des rapports des membres de la SPP ont été Laurence Kahn et Évelyne Sechaud. André Beetschen et Lucile Durrmeyer ont participé à une table ronde. Jean-Michel Hirt a été le discutant d'une conférence de Julia Kristeva.

Par la suite, certains malentendus intervenus dans notre coopération avec le CPLF, nous ont amené à prendre la mesure du poids relatif de nos propositions, lorsque celles-ci ne suivent pas le sens voulu par les organisateurs. Il pourrait être prudent, à l'avenir, chaque fois que l'APF sera co-organisateur de cette manifestation, de préciser à nouveau les règles et procédures de la prise de décision s'appliquant aux deux parties...

Cette année, le CPLF se déroulera à Bilbao, du 17 au 20 mai 2012, avec pour thème *CEdipe(s)*. Y participeront au nom de l'APF : Jacques André, Isée Bernateau, Catherine Chabert, Bernard Golse, Dominique Suchet, Jean-Yves Tamet et d'autres.

Relations internationales

L'environnement psychanalytique international s'est singulièrement modifié à partir du *Council Meeting* de Madrid de novembre 2010. Tenu en échec à la réunion des présidents européens avec les représentants du *Board*, David Tuckett, inspirateur de la politique de Charles Hanly, a vu son influence encore affaiblie du fait des résultats aux élections IPA qui vous ont été communiqués. La démarche du nouveau *Board* et du président élu, Stefano Bolognini, nous semble plus respectueuse des règles et du dialogue démocratique.

Aux élections de la FEP à Copenhague en avril 2011, nous avons voté pour Serge Frisch qui a été confortablement élu. Nous avons discuté ici même, il y a un an, des arguments en faveur de l'un ou l'autre des candidats. N'ayant pas trouvé de consensus, j'ai décidé, avec le Conseil d'administration, de choisir Serge Frisch qui me semble très attentif à nos positions, au point de choisir comme Secrétaire général de la FEP un membre de l'APF : Leopoldo Bleger, que je tiens à féliciter.

Les deux présidents élus, Serge Frisch pour la FEP et Stefano Bolognini pour l'IPA, ont œuvré étroitement avec nous, lors de la « crise de *Broomhills* », dans le déploiement d'une politique qui s'est avérée très efficace.

IPA

Pour faire écho aux quatre sujets ayant fait l'objet de nombreuses démarches de la part des représentants de l'APF (Hélène Trivouss Widlöcher et moi-même), sujets évoqués dans mon courrier de mars 2011 aux membres de l'APF, il est possible aujourd'hui de dire que :

1 - la question de la *Remote Analysis* (par Skype ou téléphone

pour les analyses personnelles des candidats) n'a pas évolué institutionnellement depuis la réunion de Copenhague où Jorge Canestri, en réponse à notre question, a affirmé que celles-ci étaient pratiquées à titre exceptionnel, uniquement avec quelques candidats en Chine continentale ainsi qu'un candidat en Corée et que leur application était strictement contrôlée, ce que Stefano Bolognini a immédiatement confirmé.

Il existe un projet de régulation, de contrôle et d'évaluation de cette méthode qui a été proposé par Marilia Aisenstein et Schmuël Ehrlich : sa mise à l'ordre du jour a été jusque-là refusée par le Président, probablement pour ne pas entraîner de conflits trop vifs avec certaines sociétés américaines qui pratiqueraient, à titre personnel, de nombreuses analyses ou supervisions privées par Skype. Ceci n'a toutefois pas été vérifié.

2 - Rien de nouveau sur les *Working Groups* de l'IPA inspirés des *Working Parties* de la FEP. Néanmoins notre coordinateur ([link](#)) nous a dit que les budgets étaient très limités concernant tous les nouveaux groupes de l'IPA. L'un de ces groupes, portant sur l'unicité des concepts, a soulevé problème, nous en parlerons plus loin dans la « lettre de La Haye » que nous avons adressée à l'IPA. Les réunions, en petits groupes sont néanmoins toujours très appréciées par la grande majorité des présidents.

3 - Préservation et reconnaissance d'un ou des « modèles français ».

On sait que ce modèle a été admis comme l'un des trois modèles de formation possibles à l'IPA (Eitingon, uruguayen et français), lors de la présidence IPA de Daniel Widlöcher. Il existe de nombreux freins internationaux à l'extension du modèle français, néanmoins le *Board*, en janvier 2012, a permis son adoption au Portugal. Par ailleurs, un modèle français a été présenté dans un document de l'IPA sur la formation, document envoyé par Élisabeth Skale. La présentation de ce modèle étant simpliste voire erronée, nous avons demandé une rectification qui a été acceptée et est en cours. Ceci s'est fait en accord et avec le soutien du nouveau Président élu de l'IPA, Stefano Bolognini.

À propos du modèle français, je mentionnerai ici qu'à l'initiative de l'APF, appuyée par le Président de la FEP, une table ronde sur les modèles français aura lieu au congrès de Paris de la FEP en mars 2012, avec la participation des trois sociétés françaises et de la société belge. Comme représentants de l'APF, participeront à ce panel Patrick

Merot et Hélène Trivouss Widlöcher, cette dernière en tant que directeur de discussion.

4 - Les questions de gouvernance et de pouvoir au sein de l'IPA, celles de la réorganisation de *Broomhills* et des orientations stratégiques ont fait l'objet de discussions au cours des réunions organisées lors des congrès de Copenhague et de Mexico, et à La Haye. Un nouveau plan stratégique de l'IPA (modification en 2011 de celui de 2001) nous a été propos e à Copenhague : il nous avait été demandé d'y répondre par lettre. Nous avons adress e, de la part de l'APF, une lettre à *Broomhills* - qui a maintenant un nouveau directeur, Paul Crake - faisant savoir :

- premièrement que nous préférons à la notion de « cohérence des théories » (allusion à un groupe qui travaille sur ce thème), celle de « débat entre les différentes théories »
- deuxièmement que nous récusons le terme de « membres d'une organisation professionnelle » au bénéfice de celle de « membres d'une organisation scientifique »
- troisièmement enfin, que nous insistons sur la reconnaissance des différences culturelles, en terme de complexité, au sein même de l'IPA.

Par ailleurs, le site de l'IPA continue de se transformer, *Broomhills* de se réorganiser sous la vigilance du nouveau *Board* dont les membres des trois régions disent travailler davantage en lien et avec moins de secrets dits « de confidentialité » qui ne masquaient qu'un rapport de pouvoir. Enfin, Milagros Cid, de la Société de Madrid, nouveau membre du *Board* pour l'Europe, est devenue notre représentante (dite *link*), ceci à notre demande.

F E P

à Copenhague eut lieu du 14 au 17 avril 2011 le dernier congrès de la FEP sur le thème *Angoisse et méthode en psychanalyse*, avec la participation de André Beetschen, Leopoldo Bleger, Évelyne Sechaud, Philippe Valon, etc...

Le prochain congrès de la FEP aura lieu à Paris du 29 mars au 1^{er} avril 2012. Y participent pour l'APF Leopoldo Bleger, Yvette Dorey, Brigitte Eoche-Duval, Patrick Merot, Évelyne Sechaud, Hélène Trivouss Widlöcher, Philippe Valon et moi-même.

Le prochain *New Members Seminar* aura lieu à Stirin Czechia du 14 au 17 juin 2012 avec la participation de Maurice Borgel et Valérie Roumengous. Rappelons qu'au précédent « Séminaire » en juin 2011 ont participé Jean-Claude Bourdet et Pascale Totain Eghayan.

Rencontres avec des soci etes étrangères

La dernière réunion - autour de la clinique -, entre membres de l'APF et membres de la Société de Madrid a eu lieu le 14 mai 2011. Après plusieurs rendez-vous annuels à Paris ou Madrid, les organisateurs ont d ecid e de marquer une « pause » dans leurs rencontres, ceci pour une année au moins.

Reprenant le fil de réunions interrompues depuis quelques années, un rencontre clinique - réservée aux membres et aux « Homologués » de l'APF et de la Société Belge - aura lieu à Bruxelles le 6 octobre 2012. Organisée par Christine Frisch Desmarez de la société belge et moi-même.

Locaux

En dépit de nos efforts, il n'a pas été possible de concrétiser notre projet - ambitieux - concernant les locaux de l'APF.

Nous avons néanmoins parcouru un certain chemin et il nous semble souhaitable que l'expérience acquise en la matière puisse être utilisée lors de nouvelles recherches, suivant l'orientation adoptée par le prochain CA.

Notre Trésorier, qui n'a pas m enag e sa peine, apportera à cet égard certaines précisions dans son rapport.

Je remercie chaleureusement les membres du Conseil d'administration avec lesquels nous avons pu développer un véritable collectif : Jean-Michel Hirt, Sylvie de Lattre, Pascale Michon Raffaitin, Nicole Oury et Hélène Trivouss Widlöcher. Je remercie également le Secrétaire du Comité de l'enseignement Florence M el ese et ses membres Patricia Attigui, Claude Barazer, Christophe Dejours, Adèle Driben, Bernard de la Gorce et Monique Selz.

Enfin je remercie tous ceux qui ont participé activement au fonctionnement des diverses instances de formation, enseignement et d'organisation, et de façon spéciale Madame Sylvia Mamane qui a contribué avec son expérience et son enthousiasme au bon fonctionnement de notre Association.

Rapport de trésorerie

Pascale Michon Raffaitin

Chers collègues,

Avant de vous faire part du résultat financier de l'exercice 2011 et des prévisions budgétaires pour l'année 2012, je souhaite vous transmettre quelques éléments concernant notre recherche de locaux, recherche toujours en cours qui n'a pu être concrétisée.

Certes, nous sommes exigeants, à juste titre, pour l'installation du siège de notre Association : nous recherchons, comme vous le savez, un local de 160 à 180 m², dans lequel un espace de 120 m² puisse être aménagé pour nos conférences scientifiques. Idéalement il serait situé dans un quartier de Paris plutôt central, facilement accessible, présentant un certain cachet et dans une enveloppe budgétaire limitée afin de ne pas trop augmenter les cotisations. Nos pistes de recherche sont multiples, particuliers, agences immobilières, organismes de logements dépendant de la ville de Paris. Les offres ayant retenu notre intérêt ont été peu nombreuses, les visites effectuées n'ont pas été concluantes.

Espérons que le prochain Conseil parvienne à nous faire emménager dans un autre lieu que celui de la place Dauphine.

Le résultat de l'exercice 2011 montre :

- Un total des charges de 250 488,70 €
- Un total des produits de 252 229,15 €

Exercice très légèrement excédentaire.

Afin de rester synthétique dans l'analyse de ce résultat, je vous ferai part, comme l'année dernière, **des postes généraux**, c'est-à-dire recouvrant plusieurs lignes budgétaires, **qui ont bougé** par rapport aux résultats de l'exercice 2010 :

1- Les charges

A - Postes en augmentation par rapport à 2010 :

- a) **Les frais de personnel** : 60 469 €, soit une augmentation de 2,65 % due à l'augmentation des charges sociales.
- b) **Consommations** : 4 940,34 € soit une augmentation de 1 672,22 €
Cette hausse concerne des frais de *mailing* de la journée ouverte du mois de septembre et de la soirée ouverte d'octobre.

B - Postes en baisse par rapport à 2010 :

- a) **Les services extérieurs** : 75 366,14 € soit une légère baisse de 606,60 €. Certes, les frais d'accueil (19 167,41 € tenant compte des frais d'accueil de la journée ouverte de septembre) ont été moins importants qu'en 2010 (4 0574,05 €) puisqu'il n'y avait pas de journée ouverte Méridien, ni d'entretiens en décembre, mais les frais de location de salles (37 596,14 €) ont été plus importants qu'en 2010 (18 274,11 €) recouvrant, outre ceux de la fondation Dosne-Thiers, celui du grand auditorium de la Bibliothèque François Mitterrand pour la journée ouverte de septembre, de la salle Notre-Dame des Champs pour la soirée ouverte du mois d'octobre ainsi que la location de la salle du Méridien pour la journée ouverte de janvier 2012 .
- b) **Les autres services extérieurs** : 98 098,19 €, soit une baisse de 7 164 € liée à la baisse des frais de publication de *Documents & Débats*, ainsi qu'à la baisse des frais de déplacements - missions extérieures.

2 - Les produits :

Rappelons que l'essentiel des produits provient des cotisations, redevances, participations.

A - Postes en augmentation par rapport à 2010 :

- a) **Cotisations, redevances, participations** : 189 727 € soit une hausse de 3 960 € (augmentation de 0,9 % de leur montant, mouvements dans la

répartition analystes en formation/membres sociétaires et titulaires/membres honoraires).

- b) **Produits financiers** : 2 734,05 € soit une hausse de 2 145,49 € liée au taux de rémunération du livret A (effets du chargement à son maximum du livret A).
- c) **Reprise de provisions** : 3 060 € soit une hausse de 1 535 € liée à la reprise de créances.
- B - Postes en baisse par rapport à 2010 :
Produits des activités scientifiques : 54 875 € soit une baisse de 26 760 € liée à l'absence d'entretiens en décembre et au recouvrement encore partiel fin 2011 des inscriptions pour la journée ouverte de 2012. Cet écart est modéré par les produits de la journée ouverte de septembre et de la soirée ouverte d'octobre.

BUDGET PREVISIONNEL 2012 :

Les axes budgétaires concernent les points suivants :

- 1) Organisation des journées scientifiques habituelles
- 2) Poursuite de la réduction des frais de publication, d'impression et d'envoi de *Documents & Débats* tout en maintenant, comme en 2011, la possibilité, pour ceux qui l'auront demandé, de recevoir la version imprimée.
- 3) Poursuite provision pour déménagement.

Le budget prévu est le suivant :

Total des charges : 261 332 €

Total des produits : 261 583 €

A - Les charges

- 1) Frais de personnel : 63 620 €, en hausse par rapport au réel 2011 du fait du réajustement des appointements tous les 3 ans, (1 % par an versé tous les 3 ans, versement en 2012), de leur augmentation en fonction du taux prévu de l'inflation (entre 1,4 % et 2 % selon les organismes pour 2012) et de l'augmentation prévue des charges sociales.
- 2) Consommations : 3 900 €, en baisse par rapport au réel 2011 du fait de l'absence en 2012 de *mailing* à prévoir pour nos entretiens ouverts.
- 3) Services extérieurs : 77 105 €, en légère hausse par rapport au réel 2011.
Sont prévus, outre les frais de location de salles et les frais d'accueil,
- un budget de 3 000 € concernant des frais à prévoir de mise en conformité de l'ascenseur place Dauphine.

- la participation de l'APF au dîner des présidents de la FEP lors du congrès de la FEP à Paris fin mars, à hauteur de 33 %.

- l'organisation du repas annuel avec nos collègues de la SPP, l'invitation cette année revenant à l'APF.

À signaler également, le changement de nos contrats d'assurance, prenant effet le 1^{er} janvier 2012, contrats négociés avec la MAIF, entraînant une nette diminution de nos frais d'assurance.

- 4) Autres services extérieurs : 94 902 €, en baisse par rapport au réel 2011 du fait de l'absence de frais d'impression à prévoir pour l'organisation des entretiens ouverts qui n'auront lieu qu'en 2014.

À signaler ici le maintien à 300 \$ par membre de la cotisation IPA (prochaine augmentation en 2015) et le maintien à 95 € par membre de la cotisation FEP.

- 5) Dotations, amortissements et provisions : 21 805 €.
- Amortissements à prévoir de 2 000 € du fait du remplacement en 2011 de l'imprimante /fax.
 - Une provision de 15 000 € est prévue pour un prochain déménagement.

B - Les produits

Leur principale source provient des cotisations, participations, redevances pour un montant prévu de 195 048 €, chiffre en hausse par rapport au réel 2011. Cette hausse est liée d'une part au non recouvrement fin 2011 de quelques participations et cotisations, et d'autre part à notre souhait de poursuivre une légère augmentation en suivant le taux d'inflation. Celui-ci a été de 2,1% en moyenne en 2011 et est prévu en 2012 entre 1,4 % et 2 % selon les organismes. L'augmentation que nous proposons est de 10 € par membre, ce qui représente une augmentation de 0,93 %. La redevance augmenterait alors de 1 € et la participation à l'Institut de formation de 5 €.

Les montants seraient les suivants :

Cotisation 2012 pour les membres : 1 080 €

Redevance 2012 pour les membres honoraires : 108 €

Participation 2012 pour les analystes en formation : 540 €

CONCLUSION

Avant de soumettre, chers collègues, ce rapport à la discussion et au vote, je voudrais remercier tous les membres du Conseil pour la confiance qu'ils m'ont témoignée tout au long de ces deux années, pour la qualité de nos échanges ; et je voudrais vous dire le plaisir que j'ai eu à assumer cette fonction au sein d'un Conseil dont la vitalité sans relâche a bien facilité le travail à accomplir.

Mes remerciements très chaleureux s'adressent tout particulièrement à Madame Mamane, pour sa connaissance précieuse du fonctionnement de notre Association, pour sa remarquable efficacité et son souci des comptes dans une gestion quotidienne.

Un grand merci, chers collègues, de votre attention.

Rapport du Secrétaire du Comité de formation mars 2012

Dominique Suchet

Chers Collègues,

Je vous présente le rapport d'activité du Comité de formation pour l'année 2011-2012.

La mission d'un institut de formation est de conduire ceux qu'il admet au cursus, à la validation de ce cursus. De ce point de vue, au terme d'une année, et pour les besoins d'un rapport, quelques chiffres peuvent rendre compte de l'activité du Comité de formation. Mais les chiffres ne rendent pas compte du travail fait, et ne vont que me servir d'appui pour vous présenter un compte rendu des réflexions qui nous ont animés tout au long de cette année.

Ces chiffres pourront nous apprendre qu'au cours de ce dernier exercice le Comité de formation **s'est réuni** neuf fois, **a admis** neuf candidats, **a validé** cinq des six premiers contrôles et trois des quatre seconds contrôles qu'il a entendus. Le Comité été saisi de **trois demandes de validation de cursus**, toutes les trois acceptées, une seule a été à ce jour portée devant le Collège des Titulaires, et validée.

Tandis que, sur les dix-sept candidatures que nous avons écoutées, **nous admettions neuf candidats** (six médecins : trois hommes, trois femmes, et trois psychologues : un homme deux femmes, un tiers de plus que l'an dernier d'hommes et de médecins) nous **avons enregistré le départ** de quatre analystes en formation. La sortie de l'Institut se fait par admission à l'Association : elle s'est enrichie cette année de l'arrivée de deux nouveaux membres. Elle se fait aussi par démission, et l'Institut de formation a enregistré cette année deux démissions ce qui fait que le nombre des analystes inscrits à l'Institut est de cent quatre vingt douze récupérant le léger fléchissement observé l'an dernier avec cent quatre vingt sept inscrits. Vous pourrez voir cela sur le diagramme que nous avons pris maintenant l'habitude de lire et de recevoir le jour de l'Assemblée générale.

L'activité des membres de l'Institut.

La formation est assurée par les trente trois analystes titulaires de notre Association. Vingt et un analystes

assurent les supervisions des soixante trois analystes en formation actuellement en contrôle. On note qu'un tiers des contrôles (vingt) est assuré par trois d'entre nous, tandis que deux tiers (quarante trois) se répartissent sur presque la moitié des analystes de l'Institut (dix huit). On peut considérer que la répartition des contrôles continue de se diversifier. Le mouvement de la vie c'est aussi de voir que la moindre activité concerne moins les plus jeunes (cinq) et que les plus anciens (sept) d'entre nous.

Le cheminement des analystes en formation

Je continue un instant avec les chiffres et les tableaux pour jeter un coup d'œil sur la vie propre de l'Institut et repérer **le cheminement des analystes en formation.** Les chiffres disent un peu ce que l'on veut leur faire dire et selon qu'ils sont interprétés comme une situation définitive, un arrêt sur image, ou qu'ils révèlent, par leurs petites variations, des tendances. Ainsi, de la même manière que l'ont fait mes prédécesseurs, j'orienterai ma lecture de ce point de vue-là, celui du mouvement et du cheminement, un point de vue dynamique familier au psychanalyste.

Un des points qui revient un peu comme un leitmotiv dans nos Assemblées générales, est la longueur du cursus. Certes le **cheminement peut être lent.** Une exagération de cette lenteur apparaît pour les candidats admis entre 1984 et 1993. Classe d'âge qui nous sert d'analyste, de Secrétaire en Secrétaire. Les précédents Secrétaires du Comité de formation, Patrick Merot puis André Beetschen à la suite d'Hélène Widlöcher et Raoul Moury qui avaient mis au point ces tableaux, ont tour à tour commenté et regretté cet état de fait. Rappelons-nous cependant que le commentaire est passé de « stase préoccupante » de vingt-huit analystes au cursus homologués ne demandant pas leur admission ou n'écrivant pas leur mémoire, à « diminution encourageante » l'an dernier avec dix-neuf. Alors cette année, avec le chiffre remonté à vingt on pourrait s'inquiéter de voir le nombre augmenter. Mais les chiffres peuvent mentir parce que cette augmentation peut aussi correspondre à un mouvement

positif, dans le sens d'une accélération du passage, c'est-à-dire du trafic. En effet, dans le même temps on voit que dans cette classe d'âge, toutes les étapes sont pourvues d'un chiffre augmenté : une personne a entrepris un premier contrôle, une autre a engagé un second contrôle, une troisième a homologué son cursus. (Le différentiel d'une unité correspondant à une des deux démissions.) Alors on peut aussi se réjouir que vingt ou trente ans (c'est vertigineux) de présence à l'Institut de formation n'empêche pas un *regain* de la vitalité de l'engagement dans l'analyse. Aujourd'hui je dirai que cette classe d'âge qui a vu, je le souligne, trois fois plus de candidats admis que les classes d'âge précédentes nous indique comment « lent cheminement » ne veut pas dire « stagnation ». Si on veut tenter une hypothèse, ce serait plutôt en engageant une réflexion du côté des capacités pour une institution à assimiler un grand nombre de nouveaux venus prenant ainsi le risque de perturber les repères identificatoires et transférentiels.

Dans le même esprit, après la question de la stagnation des parcours je voudrai m'arrêter sur une autre façon régulière de repérer une catégorie « **analystes n'ayant rien entrepris** ». Quarante trois, le nombre le plus préoccupant, étant dans la tranche des admis entre 1984 et 1993 et qui est passé de quatorze à seize. Comme cela a déjà été dit les années précédentes, cette rubrique recueille aussi ceux dont un premier contrôle s'est arrêté sans qu'il soit soumis à validation. C'est ainsi que cette année elle a augmenté. Alors, on est absolument obligé d'admettre que cette augmentation ne rend pas compte du mouvement dans lequel est engagé chaque analyste en formation, mouvement pour lequel on ne peut pas dire qu'il ne se passe « rien » lorsqu'un premier contrôle s'interrompt.

Les admissions

Qui demande à venir à l'APF ? et pourquoi ? Les renseignements sont trouvés sur le site ou demandés au secrétariat (cinquante-sept cette année). Le souci de conformité s'associe à l'immédiateté (un tiers par téléphone). Cependant, si la demande est par courriel ou téléphone la réponse aura toujours été personnelle et par courrier postal. L'envoi de la liste (vingt-deux sur cinquante-sept réponses), signifie pour nous le début de l'engagement de la démarche. Celle-ci, naturellement, se poursuit par le choix des trois rapporteurs et la prise des rendez-vous. Mais pas toujours. En effet nous avons remarqué des réceptions de liste qui ne sont suivies d'aucune démarche, l'engagement ne se fait

pas du tout, aucun rendez-vous n'est pris et cela de façon plus fréquente me semble-t-il (pour deux candidats). Et, de façon encore plus fréquente, la démarche est interrompue après un, ou le plus souvent, deux rendez-vous, (pour quatre candidats cette année). Soit plus d'un quart des envois avec liste.

Je ne dirai rien des demandes farfelues, genre « proche de ma retraite de commercial et sensible aux relations humaines etc... » Je mentionnerai en passant les demandes plus touchantes de lycéens, des lycéennes d'ailleurs souvent, mais je m'arrêterai plutôt sur les demandes très conformes qui reprennent des termes convenus dictés par le site ou par la lecture de la réponse à la demande de renseignements : « analyse suffisamment prolongée terminée ou en cours, et formation à la psychopathologie ». C'est alors qu'une fin de formation universitaire ou une inscription récente en université de psychologie par exemple seront présentées comme sésame. Cela me permet de parler d'une approximation grossière dans notre façon de préciser la formation initiale des candidats comme médecin ou psychologue. Il est vrai que nous avons assez peu souvent eu la demande de personnes n'exerçant ni l'une ni l'autre de ces professions, néanmoins une rubrique renseignée : « autre profession » pourrait apparaître. Il s'est avéré plus d'une fois que les candidats affichant une « formation en psychopathologie » se référaient à une formation en université de psychologie, sans que pour autant leur cursus universitaire soit abouti et les ait diplômés. Et surtout sans qu'une rencontre avec la clinique ait eu lieu. Cela n'a pas beaucoup d'intérêt sauf à s'interroger sur l'infléchissement de la nature des demandes de candidatures à l'Institut. Certaines candidatures ressemblent à une demande de formation d'un quatrième cycle universitaire ou encore à une alternative à une formation de psychothérapeute.

Ces demandes n'aboutissent pas, le plus souvent, à l'admission, ce sont même sans doute celles qui deviennent des démarches interrompues, mais elles donnent l'occasion à ces personnes de rencontrer des analystes et d'envisager analytiquement leur parcours. Cet usage transférentiel de la demande d'admission à l'APF se retrouve aussi dans les demandes qui aboutissent à l'examen de candidatures et nous avons été sensibles à la plus grande fréquence de ce qui peut s'entendre comme *acting* de transfert latéral plutôt que comme transfert de transfert. Pour autant il nous a semblé que l'Institut de formation accomplissait aussi de cette façon

sa mission. En suivant cette remarque on s'étonnera moins de constater que six sur huit des candidatures refusées venaient de divan APF. Pour la moitié des candidatures acceptées, cinq viennent de divan APF, (un SPP et trois autres divans). Il reste que les candidats admis, comme au cours des années précédentes, faisaient preuve d'un désir personnel de suivre leur formation dans notre Institut, et témoignaient de leur connaissance des travaux des membres de notre Association et avaient régulièrement suivi ses manifestations ouvertes. Les discussions nous ont obligés à aborder des problèmes fondamentaux touchant nos critères d'admissions et nous ont permis de préciser nos perplexités et nos différences d'appréciation individuelles.

À propos de la forte proportion d'envoi de liste sans suite, on pourrait alléguer des envois inadaptés, ne pouvant que rester lettre morte. Mais cette année nous avons vu une candidate débiter sa démarche des trois entretiens un an après avoir reçu la liste. Que celle-ci n'ait pas été admise ne doit pas nous empêcher de considérer que **chacun dès qu'il demande son admission s'engage, et le fait selon son rythme, selon une temporalité personnelle dont seule pourra rendre compte un surplomb sur le cheminement analytique propre**. Ces variations dans l'usage du temps pour engager les entretiens soulignent que de la démarche est dès le début prise dans un mouvement analytique, avec ses avancées et ses résistances. Et, à l'APF, nous tenons, je crois, à envisager la formation comme une succession de moments analytiques dans le cours d'une expérience singulière, qui d'après-coup en après-coup, débusque les identifications narcissiques, ouvre la liberté de pensée personnelle pour une pratique de l'analyse qui se transmet et ne s'enseigne pas : l'admission à l'institut, les validations de contrôle, l'homologation de cursus sont autant de ces moments-là.

Et cela m'amène maintenant à envisager l'activité de validation de contrôle.

On sait en lisant les tableaux qu'il n'est pas rare qu'un refus de validation provoque un arrêt plus ou moins long, (quelquefois apparemment définitif) avant d'engager un nouveau premier ou deuxième contrôle. (six premiers et six seconds contrôles refusés n'ont pas été suivis de nouveau contrôle pour les décennies d'admission 1964-1993).

Ce n'est pas sans gravité que nous refusons la validation d'un contrôle. Chaque fois, mais c'est vrai aussi pour les validations acceptées, nous avons considéré que pour la

commission, dans la rencontre avec l'analyste, l'exposé du travail de la cure et du contrôle se devait d'être **un moment analytique** où s'évaluent les capacités de transmission de l'analyse.

Cette année, l'évocation d'une supervision effectuée par Skype a provoqué un débat approfondi sur une métapsychologie de la supervision, sur les enjeux transférentiels engagés à chaque niveau. Le débat s'est développé entre nous sur les effets dynamiques et économiques des modalités de supervision. Il va sans dire que ce sont nos références institutionnelles, nos idéaux, qui se sont trouvés engagés dans cette élaboration métapsychologique de la question de la présence en personne dans une situation où l'enjeu est la transmission de l'analyse. C'était une interrogation sur les fondements de notre conception de la supervision, et sur nos conceptions du transfert. Nous ne sommes pas tous du même avis, n'avons pas tous les mêmes repères, les mêmes histoires, mais avons partagé le même souci de progrès. Et les débats se sont fait toujours dans une exigence de compréhension des points de vue différents voire divergents sur un objet commun.

C'est donc naturellement que nous sommes convenus avec le Directeur de l'Institut de consacrer **la journée de l'Institut** en partie à ce thème le samedi 7 janvier. Un débat riche a suivi l'exposé que j'y faisais en qualité de Secrétaire du comité de formation, et que le témoignage profond et vivant d'Hélène Widlöcher et de quelques autres collègues qui avaient cette expérience ont illustré. Les titulaires réunis de ce fait en Collège élargi en Comité de formation ont poursuivi l'élaboration de l'interrogation qui se pose à chacun. Nous avons rappelé un acte fondamental voire fondateur à l'APF, (1970) où l'institution analytique prit la responsabilité de l'engagement de la cure supervisée, en affirmant de ce fait sa place comme objet du transfert de formation. (A l'APF on admet les candidats à la supervision). Ce travail n'est pas achevé, sans doute d'autres journées de l'Institut pourraient encore creuser cette réflexion métapsychologique sur la présence

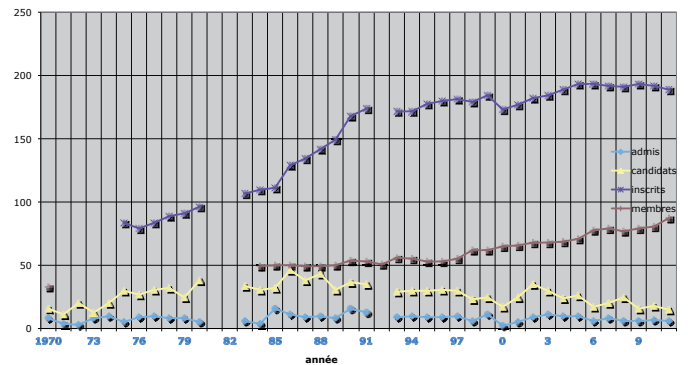
Je terminerai en disant qu'au sein du Comité de formation d'autres occasions se sont manifestées pour cet approfondissement théorico-clinique. Par exemple considérer que **les trois entretiens d'admission constituent une seule scène psychique** sur laquelle se repèrent les mouvements libidinaux et les résistances. Ou bien, dans la suite d'un rappel historique fait par Daniel Widlöcher l'an dernier, nous

avons poursuivi cette année l'initiative engagée l'année précédente, à savoir que **les commissions de validation des contrôles écoutent l'analyste puis le superviseur sans se concerter entre les deux rencontres**. Sans introduire une perturbation dans une unité spatio-temporelle que serait la scène de la supervision. Peut-être : écouter l'un après l'autre, par l'artifice d'une diachronie dans l'entretien de validation, chacun des deux plans habituellement synchroniques qui constituent la scène de la supervision.

Dans ce rapport, je ne vous ai épargné ni les chiffres ni les tableaux, bien qu'ils ne rendent pas vraiment compte du véritable travail fait par le Comité de formation pour la sélection des candidats et la validation des supervisions. Je souhaite que mes commentaires aient pu témoigner du travail constant de réflexion du Comité de formation, exigé par la tension entre une réalité et un idéal. La réalité est notre position d'accueil et d'évaluation de l'expression de désir d'être analyste pour les candidats ou de celui de témoigner de sa pratique d'analyste pour les analystes en formation en demande de validation de contrôle. L'idéal est celui de satisfaire à l'objet de notre Association qui est (c'est l'article premier) d'apporter sa contribution à la découverte freudienne et à la recherche en psychanalyse, et de former des psychanalystes selon les normes qui lui sont spécifiques. La tension est celle de la rencontre de deux mouvements analytiques, **le mouvement analytique individuel**, propre au parcours singulier d'une analyse évaluée dans chacune de ces circonstances curriculaires (admission ou validation), écouté et entendu par des analystes engagés en personne, et **le mouvement analytique dont notre Association** s'est donné pour objet de le perpétuer et l'enrichir. Tension qu'en 1914 Freud a définitivement repéré comme les deux faces de « la chose ».

Et c'est ainsi, de cette façon, avec le sentiment d'un double et intense engagement, personnel et partagé, que je termine ce rapport et que, dans le même temps je termine ma tâche de Secrétaire du Comité de formation. Avant de conclure je tiens à remercier Madame Mamane pour la précision de son aide, pour les tableaux établis pour aujourd'hui, et pour son efficacité tout au long du travail de l'année. Elle sait déjouer les contraintes de temps et de distance avec gentillesse. Et pour terminer tout à fait je remercie mes collègues qui m'ont accordé leur confiance en me donnant (c'est un cadeau) cette charge. Leur soutien, associé à la loyauté dans les échanges même s'ils furent vifs ou parce qu'ils furent vifs, c'est à dire aussi vivants, fait que ce fut toujours dans un climat amical et confiant que nous avons travaillé et progressé dans la compréhension de notre tâche. De cela, je les remercie chaleureusement. Et, je vous remercie de votre attention.

Evolution candidats/admis/membres



**Tableau des demandes d'admission
À l'institut de formation**

A partir de mars 2009	2011/2012	2010/2011	2009/2010
Demandes par téléphone	17 (au 1/03/11)	20 (10 mars 2011)	26 (2 mars 2010)
Demandes par courrier	40 (au 1/03/12)	41 (10 mars 2011)	31 (2 mars 2010)
Demandes ayant abouti à un envoi de la liste du CF	22	24	10
Candidatures examinées par le CF	14	15	18
Candidats refusés	9	9	11
Candidats admis	8	6	7

Répartition des candidatures refusées

CANDIDATS	8	HOMMES		FEMMES	8
MÉDECINS	3				3
PSYCHOLOGUES	5				5
DIVANS APF	6				6
AUTRES	2				2

Validations de seconds contrôles

Demandes de validations	Contrôles validés	Contrôles refusés	reportés
2011/2012	3	1	3
2010/2011	5		
2009/2010	1	3	2

Répartition des candidatures acceptées

CANDIDATS	9	HOMMES	4	FEMMES	5
MÉDECINS	6		3		3
PSYCHOLOGUES	3		1		2
DIVANS APF	5		2		3
DIVANS SPP	1		1		
LACANIENS					
AUTRES (IVème Groupe) autres	3		1		2

Homologations de cursus

Demandes d'homologations	Cursus validés	Demandes non examinées par le CT
2011/2012	1	2
2010/2011	3	3
2009/2010	6	1

Tableau recapitulatif cursus

Nombre d'analystes en formation Années d'admissions	Analystes n'ayant rien entrepris	Seconds contrôles			Seconds contrôles			Cursus homologués	Refus sociétariat	
		En cours	validés	refusés	En cours	validés	refusés			
Admis entre 1964 et 1973	5					2	1	2		
Admis entre 1974 et 1983	13	1	4	2			2	4		
Admis entre 1984 et 1993	42	5	1	4	2	4	1	3	20	
Admis entre 1994 et 2003	71	16	2	12	2	22	5	0	12	
Admis depuis 2004	61	20	26	6	1	8				
Totaux	192	42	29	26	7	34	8	6	38	2

CHAQUE ANALYSTE N'APPARAÎT QU'UNE SEULE FOIS EN FONCTION DU STATUT QU'IL OCCUPE AVANT L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE (LES ATTENTES DE PASSAGE DE VALIDATION, LES DEMANDES D'HOMOLOGATIONS OU LES CELLES DE SOCIÉTARIAT NE SONT PAS PRISES EN COMPTE).

Rapport sur l'Annuel de l'APF

Laurence Kahn

Chers collègues,

En vous présentant aujourd'hui l'activité éditoriale de l'*Annuel de l'APF*, je sollicite de l'Assemblée générale sa prolongation pour deux ans, la précédente prolongation ayant été votée en mars 2010.

Le Comité de publication, dont le renouvellement avait eu lieu à cette même date, se compose actuellement de Dominique Blin, Odile Bombarde, Caroline Giros Israël, Bernard de la Gorce, Jean-Michel Levy, Dominique Suchet, Philippe Valon et moi-même. Je n'ai pris intégralement en charge les tâches de direction que depuis un peu plus d'un an - André et moi ayant procédé auparavant à une passation progressive. Je me dois de dire que j'ai été très aidée par les membres du Comité de publication, qui non seulement sont des collaborateurs toujours aussi généreux et efficaces, mais dont certains travaillent dans le Comité parfois depuis plusieurs années, ce qui me fut extrêmement précieux.

Si je souligne ce point, c'est que le problème des voies de passage de la mémoire institutionnelle se pose toujours, y compris dans la continuité de l'*Annuel*. Dans le cas présent, le problème s'est trouvé renforcé du fait de la réorganisation des PUF, qui a suivi la mort de Michel Prigent. Réorganisation qui s'est doublée de la contrainte, pour cette maison d'édition, d'alléger sa charge financière et de réduire le nombre de ses fournisseurs. Rien de tout cela n'a véritablement facilité la gestion de la fabrication.

J'ai donc mesuré en la circonstance combien la connaissance un peu pérenne des méthodes et manières de faire m'était indispensable non seulement pour clarifier certaines situations, mais aussi pour avancer à marche forcée lorsque soudain les délais de correction se réduisaient comme peau de chagrin. C'est pourquoi, même si nous procédons à un renouvellement du Comité de publication, je présente à l'Assemblée générale la requête que ce changement soit cette année très partiel, c'est-à-dire qu'il se limite à un seul membre. En l'espèce, Dominique Suchet

nous a fait savoir qu'elle ne serait pas en mesure, du fait de sa charge de travail, de poursuivre au sein du Comité de publication - ce que nous regrettons sincèrement. Le Comité proposera au futur Conseil qu'elle soit remplacée par Évelyne Sechaud - qui accepterait - ce dont nous nous réjouissons beaucoup.

Durant cette année, le Comité de publication a réalisé le volume 2012 de l'*Annuel*, *Le fil d'Œdipe* qui se trouvait sur la table de notre libraire lors de la Journée ouverte. Un sixième volume qui rassemble des conférences présentées lors des Entretiens de l'APF de juin et décembre 2010 (avec pour thème *Le jeu et Au-delà du complexe d'Œdipe*), ainsi que le dossier de recherche sur l'histoire de la formation et les politiques de l'enseignement. Toutes ces contributions ont été, comme chaque fois, remaniées, annotées, largement complétées, et toujours passées au filtre des règles de la confidentialité, compte tenu de leur diffusion hors les murs de l'APF. De sorte que les textes publiés sont finalement assez différents des présentations orales imprimées dans *Documents & Débats*.

Pourtant, malgré la différence entre les deux publications, les chiffres de vente de l'*Annuel* restent décevants. André Beetschen s'interrogeait déjà en 2010 : la conception de l'*Annuel* souffre-t-elle, au moins pour une part, d'une trop grande similitude avec *Documents & Débats* ? Nous le savons : cette similitude fait partie du principe même de la publication, et il n'est pas question de revenir dessus. Mais jusqu'à quel point est-il tenu compte, au moins par les lecteurs de notre Association, de cette écriture seconde ? Et jusqu'à quel point non seulement la mise en ligne mais le téléchargement, aujourd'hui extrêmement aisé, des conférences éditées dans *Documents & Débats* ne posent-ils pas à nouveau le problème de la gestion de notre site ?... et en particulier de la diffusion très facile (en deux clics) d'exposés qui disent parfois beaucoup du détail de notre clinique et dont, d'ailleurs - il faut le noter - certains auteurs avaient parfois initialement veillé à ce qu'ils n'apparaissent

pas en ligne, justement pour le motif de la discrétion. Peut-être ceci fait-il partie d'un autre débat... mais peut-être ceci appartient-il au même débat, lequel n'est vraiment pas simple.

En effet, le volume 2011, *Idéal, déception, fictions*, ne s'est pas vendu à plus de 300 exemplaires. Outre que les textes et les discussions issus de la Journée ouverte de 2010 n'avaient pas été publiés dans *Documents & Débats*, nous avons bénéficié d'un nombre conséquent de recensions : dans *Carnet Psy*, dans la *Revue française de psychanalyse*, dans *Le Coq Héron*, dans la *Revue belge de psychanalyse*, dans la *Revue canadienne de psychanalyse*

Pour ce qui est du dernier volume, *Le Fil d'Œdipe*, le fait que 270 exemplaires aient été à ce jour distribués ne donne pas d'indication précise sur les ventes réelles à venir. Mais l'un des enjeux de cette affaire est clairement que l'*Annuel de l'APF* se maintienne budgétairement à l'équilibre, sans engendrer de déficit pour son éditeur. Ce qui implique d'en améliorer sérieusement la diffusion.

Les membres du Comité de publication ont tous constaté le peu d'intérêt éveillé par les présentations dans les librairies : hormis eux-mêmes et quelques amis de l'APF..., disons qu'il n'y a eu pas foule ! Nous avons donc décidé de cesser ce type de soirées.

En revanche, l'acquisition par l'APF d'un certain nombre

d'exemplaires - avec vente sur place lors de nos rencontres scientifiques - tout comme les présentations sur notre site ouvert, ainsi que sur ceux des PUF et de librairies *online*, sous des formes feuilletables, contribuent à améliorer la promotion. Mais il paraît essentiel de veiller à ce que les différents volumes de l'*Annuel* soient présents sur les tables des libraires non seulement lors de grands colloques, comme le CPLF, mais également lors de chaque rencontre d'importance moindre.

Néanmoins, le point essentiel aujourd'hui est de réussir à créer un fichier d'adresses informatiques, grâce auquel nous pourrions *au minimum* assurer la diffusion auprès des participants aux Journées ouvertes. Faut-il le faire en proposant une case sur le bulletin d'inscription du genre « voulez-vous être averti de la parution prochaine des conférences » ? ou bien faut-il trouver une autre solution qui s'aiderait du service de diffusion informatique des PUF, auquel il suffit de communiquer le fichier d'adresses ?

Le Comité de publication va y réfléchir. Tout comme il va continuer à penser à la position spécifique de l'*Annuel* parmi la masse des périodiques, relatifs à la psychanalyse, actuellement disponibles sur le marché.

Une chose est sûre : notre souhait est vif que la publication de l'APF perdure et que son audience se développe.

Je vous remercie.

Intervention à la Journée des membres du 19 novembre 2011

dont le thème était ainsi formulé :

Ainsi que nos statuts le précisent, l'un des objectifs de notre Association est « *d'apporter sa contribution à la découverte freudienne et à la recherche en psychanalyse* ». Noyau et creuset d'une élaboration collective, nos activités scientifiques s'inscrivent dans cette perspective. À l'épreuve du temps que dire de ce qui participe à leur vitalité, ou de ce qui peut l'entraver ?

« *Une communauté d'analystes, déclarait Daniel Widlöcher en 1974, n'est pas une communauté de compétence ou de talent. Elle n'a de sens que parce qu'une certaine forme spécifique de communication, la communication psychanalytique, peut s'y exercer. C'est la qualité de cette communication qui devrait faire l'objet de notre commune réflexion... C'est un préalable à toute question concernant la politique de la formation et de l'enseignement* »¹

Bernard de la Gorce

Chers amis,
Permettez-moi de vous appeler ainsi. D'abord parce que

¹ D. Widlöcher, *Documents & Débats*, n°10, 1974, p.13

cela correspond aux liens que nous entretenons à l'APF² - l'APF n'est pas seulement une formation collégiale, de type professionnel - ensuite parce que c'est pour moi une manière de solliciter votre bienveillance au moment de remettre en chantier des questions sur lesquelles d'autres ont travaillé depuis longtemps.

Les discussions concernant nos **activités scientifiques** sont profondément liées à l'histoire de l'APF. Leurs tenants et aboutissants d'ordre épistémologique, touchant à la recherche et à la communication psychanalytiques, leurs liens serrés avec la manière dont nous envisageons la transmission, l'enseignement et la formation, me donnent à penser qu'il en est beaucoup parmi vous qui seraient plus à même que moi d'en parler. Je me rassure à l'idée que mon rôle est seulement d'ouvrir le débat en essayant autant que possible de bien poser les questions, ce qui déjà n'est pas une petite affaire.

J'ai quand même un peu l'impression de m'aventurer sur ce terrain "*une fleur au coin de la bouche*", comme dirait Prosper Mérimée³... Je vais vous dire : cette question me paraît tellement cruciale, elle a donné lieu déjà à tant de réflexions et d'échanges, si ce n'est d'affrontements, quelquefois violents, que je suis saisi par la gravité de l'enjeu. Les activités scientifiques qui regroupent en vérité pas mal de choses, constituent le cœur, l'âme ou le souffle de notre Association, faudrait-il dire « de notre mouvement » au sens où Victor Smirnoff qualifiait l'APF de « minorité agissante » ?

² Même si l'un de nos fondateurs et pas des moindres, Daniel Lagache, entendait prendre des distances par rapport aux liens affectifs dans un groupe comme le nôtre. « *L'amitié, avait-il déclaré dans son adresse présidentielle de 1965 au ton quelque peu solennel, est souvent celle de petits groupes fonctionnant comme des noyaux irréductibles* » au sein de l'institution. Aussi jugeait-il préférable de « *savoir surmonter ou, mieux, aménager les hostilités*. » Ambiance ! Celle de nos commencements ? Pussions-nous alors n'en avoir pas été trop durablement marqués. Daniel Lagache savait de quoi il parlait. Mais le contexte a bien changé. Autres temps, autres mœurs... (D. Lagache, « Adresse présidentielle du 23 octobre 1965 », *Documents & Débats*, n° 26, 1986.

³ « *Une fleur au coin de la bouche comme une pouliche de Cordoue* » ! – Carmen –

Elles tiennent, théoriquement, une place essentielle dans la formation des analystes, formation avec fin et formation sans fin, qui est l'une des principales raisons d'être de l'institution ; elles sont la source de nos échanges, le support de notre perlaboration, le noyau de notre créativité et de notre rayonnement ; elles représentent enfin une somme tellement considérable de travail, de rêves ou de nuits blanches, de mise au fourneau, d'inquiétudes, d'empêchements, de doutes et d'enthousiasmes que c'en est une folie ! « La vraie vie à l'APF ! » m'en a dit l'autre soir quelqu'un à qui je me plaignais d'être un peu « surbooké » en ce moment. Il n'est pas de point plus sensible. Je n'oserai pas dire que c'est la terre de nos ancêtres alors que nous n'avons pas encore 50 années d'existence, mais c'est du moins celle de nos fondateurs, de ceux à qui nous devons d'être là et d'être ce que nous sommes, dans notre diversité, dans nos différences dont l'acceptation est justement l'une des qualités qu'ils nous ont voulu nous léguer. Je ne voudrais pas mettre trop de lyrisme dans cette affaire mais c'est quand même une grande aventure. Cette terre porte l'empreinte de leurs pas, de leurs efforts, de leurs passions et de leurs conflits éventuellement, à travers lesquels l'APF s'est construite. Je commencerai par retourner sur les traces de la caravane pour en venir ensuite à la manière dont nous poursuivons aujourd'hui le chemin, avec bonheur certainement, mais aussi beaucoup de questions.

Pandora

Sur l'ordre de Zeus qui voulait se venger des hommes pour le vol du feu, Héphaïstos, l'illustre boiteux modela de ses mains adroites un être au visage rayonnant mais dont la jarre était remplie de maléfices, non sans être porteuse quand même d'une réserve d'espoir.⁴

J'intitulerai donc mon 1^{er} chapitre : « Pandora » - mais pas d'inquiétude : il est question d'histoire ancienne !

Quand on reprend, comme nous le faisons actuellement au Comité d'enseignement, la lecture de *Documents & Débats*, depuis les premiers numéros, sur les questions d'enseignement et de formation, on est frappé de retrouver, au tout début en tout cas, cette liberté d'un « dégage­ment », un « dégage­ment » nécessaire à « l'engage­ment » sur des voies nouvelles ; on est heureux de sentir, fut-ce au travers d'échanges assez vifs, ce parfum de jeunesse et

4 Cf. Hésiode, *Théogonie*, v. 565-592.

d'enthousiasme lié au sentiment qu'il faut tout reprendre sinon réinventer, ce qui ne fut peut-être pas sans liens avec le climat social et culturel de ces années *L'espoir gravé*⁵. Mais quand il est question plus spécifiquement des activités scientifiques, représentées notamment par les conférences mensuelles, alors on est surpris par le changement de ton. Il y a en effet un contraste saisissant : le débat sur l'enseignement et la formation passionne mais les échanges théoriques ou théorico-cliniques qui s'y rattachent cependant pour une part, apparaissent dans les rapports des présidents successifs comme une source chronique d'insatisfaction. On est frappé de voir les mêmes questions surgir de façon récurrente au fil des ans, « *Toujours les mêmes problèmes, soulevés sans effet, sans être soutenus, sans être poussés à des conclusions et à des changements* » déplorait Georges Favez en 70⁶. J.-B. Pontalis trois ans plus tard en rajoutait une couche : « *Séances scientifiques peu suivies, enseignement sporadique qui stimule de moins en moins enseignants et élèves. Sans noircir le tableau, on arriverait vite à la conclusion que l'Association vivote*⁷ ». S'agissant plus particulièrement des conférences, on retrouve chaque fois le même scénario qui met présence des auditeurs qui ne sont pas contents, face à des intervenants qui ne le sont pas davantage et qui ont en plus la peur au ventre quand ils ont le sentiment de n'avoir pas encore obtenu à titre personnel suffisamment de gages de reconnaissance : peur d'être jugés, jaugés, marqués, classés et finalement mis sur la touche. Angoisse qui les conduirait systématiquement à adopter des attitudes défensives, dans le fond comme dans la forme de leur participation : récitations, commentaires composés, patchworks, intellectualisme, étalage d'une érudition qui n'est pas toujours synonyme de culture, esthétisme, propos alambiqués pour ne pas dire absconds, bricolage de matériel clinique, touillages conceptuels, etc. Évoquer le passé a le mérite de m'éviter de parler d'un présent qui ne mérite certainement pas de propos aussi désobligeants car, à n'en pas douter, beaucoup de choses ont changé. Exposer, c'est toujours s'exposer mais dans ce contexte beaucoup craignaient, semble-t-il, d'en sortir vraiment amochés ce qui d'ailleurs ne manquait probablement pas de se produire avec certains,

5 Selon le titre d'un beau livre d'Hélène Bleskine, chez Maspero en 1975.

6 G. Favez, *Documents & Débats*, n°1, 1970, p.67.

7 J.-B. Pontalis, Assemblée générale du 14 Mai 1973, Rapport moral du Président, *Documents & Débats*, n°8, p. 5.

compte-tenu de la maladresse avec laquelle, en pareille circonstance, on peut être amené à vouloir se protéger. S'ils n'avaient pas achevé leur cursus on pouvait encore leur trouver des excuses mais les rapports auxquels je me réfère ne manquent pas de souligner que les « élèves » n'étaient pas les seuls à se tenir sur leurs gardes. Il reste que la parole des mécontents n'est jamais rapportée que de manière indirecte. C'est un peu comme le chœur d'une tragédie antique. Aucune voix distincte ne s'élève. Les signes d'insatisfaction sont recherchés du côté de statistiques de fréquentation ou de participation. Mais elles sont données comme des faits bruts sans que leur signification soit analysée.

À ce premier contraste s'ajoute une autre discordance : C'est que si la plupart appréhendent de prendre la parole en *intra*, on constate en revanche une riche productivité *hors les murs* : publications, livres et revues, enseignement, travaux de recherche, interventions de toutes sortes. Les travaux de l'APF sont marqués d'une grande diversité et d'une grande originalité dont la *Nouvelle Revue...* devient très rapidement l'emblème ou le fer de lance. Le cœur de l'Institut semble ténébreux tandis que son visage rayonne au dehors. L'APF cultive peut-être une forme d'élégance ou de coquetterie à la Julien Gracq⁸. À moins qu'elle ne s'identifie à cette Pandora que Zeus a mis au monde pour se venger des voleurs de feu.

Pourquoi la communication analytique au sein même de l'Association, s'est-elle avérée pendant si longtemps difficile ou insatisfaisante ? Et n'en reste-t-il pas encore aujourd'hui quelque chose ?

D'année en année on voit que les Comités cherchent à améliorer les choses par des aménagements divers⁹ mais rien n'y fait apparemment.

En 84, 20 ans déjà après sa fondation, (l'APF a été fondée 1964), Roger Dorey, enfonce le clou, parlant entre autres de "*la pesanteur, de l'inhibition, voire même de l'angoisse*

8 « Un beau ténébreux ».

9 À partir de la première présidence de V. Smirnoff en 77, les fonctions de président et de directeur de l'Institut de formation sont cumulées, un pré programme des activités est publié dès juillet, on a diversifié les réunions (autour d'un thème, autour d'un texte), les activités d'enseignement dans le cadre de l'Université ont été distinguées de celles internes à l'A.P.F., place a été faite aux groupes de travail animés par des élèves, un Comité de l'Institut de formation, puis un Comité scientifique, tous deux comportant des élèves et des associés aux côtés de titulaires, ont été mis en place, introduction de discutants lors des conférences, etc.

qui règnent au cours des conférences"¹⁰. Le climat semble lourd. L'année précédente Pierre Fédida a démissionné de ses fonctions de Secrétaire scientifique et de membre du Conseil "*à la suite de divergences concernant [précisément] la politique scientifique dans ses rapports avec l'institution*"¹¹. Les remèdes n'ont pas porté leurs fruits. *C'est qu'à l'évidence le problème mérite d'être traité en profondeur et pas seulement par des aménagements somme toute assez superficiels.*" déclare Roger Dorey. Le phénomène cependant perdure.

À se demander s'il n'est pas entretenu *comme un mal nécessaire*.

Car on ne voit pas qu'il ait fait à l'époque l'objet d'une analyse très poussée. Dorey s'est efforcé pourtant d'en fournir une explication « *rattachant ces difficultés à l'existence de différents courants de pensée (...) ce qui l'amenait à poser le problème en termes de filiation.* » Mais il semble avoir très vite renoncé à pousser plus loin ce genre d'investigation, pour se rabattre plus directement sur un « *climat d'intolérance* » tel, déclare-t-il, que « *le conférencier, jeune ou ancien, paraît souvent renoncer à sa démarche personnelle (...) pour tenter d'adopter un modèle extérieur (...) un modèle implicite (...) que personne ne serait d'ailleurs capable de préciser vraiment (...) Les plus chevronnés eux-mêmes préfèrent intervenir devant un autre auditoire (...) plus largement ouvert sur l'extérieur* »¹².

Et c'est là qu'il stigmatise le contraste : la même année (1984) vient d'avoir lieu en effet la première journée ouverte de l'APF sur le thème de *La pulsion pour quoi faire ?* C'est un remarquable succès. « Les discussions, observe Dorey, furent particulièrement appréciées pour leur richesse, leur rigueur, la franchise des échanges, la liberté de critique sans concessions, mais aussi sans agressivité (...) Nous étions là pour témoigner de notre diversité et de notre capacité d'échange (...) Quelle opposition, s'exclame-t-il, entre ce mode de fonctionnement et celui que je décrivais à propos de nos séances mensuelles ! Faut-il donc que nous introduisions, des témoins extérieurs pour que nos échanges scientifiques deviennent possibles ? »¹³

10 R. Dorey, Assemblée générale du 18 juin 1983, « Rapport moral du Président et Directeur de l'Institut de formation, » *Documents & Débats*, n° 23, 1984.

11 Circulaire d'information, n°1 de juillet 1983.

12 R. Dorey, *ibid.*

13 *ibid.*

Jean Louis Lang¹⁴ ne peut se retenir alors d'exprimer son « *Ras le bol* » (ce sont ses termes) On en a assez des allégations qui insidieusement tendent à désigner les responsables « *du malaise, du silence ou de la parole (par trop) risquée* ». (...) *Chambre des parents, chambre des enfants, couloirs où circulent les bruits : qu'est-ce qui, ici, se répète ?* » Sur la relation maître-élève, qui se présente sous un jour particulier dans le champ de la psychanalyse, il estime que tout à été dit, mais c'est pour convenir aussitôt, « *qu'il n'en demeure pas moins un «reste», un reste qui représente peut-être un non-dit, ou qui se heurte à un fondamental «non-dire»* » - et alors quoi ? « *à dénoncer ? à respecter ? à analyser ?* » Revenant sur la Question, qu'il écrit avec une majuscule, il observe qu'effectivement il existe bien des faux-fuyants par rapport à que l'on pourrait considérer comme une communication psychanalytique. Ainsi renvoie-t-il dos à dos - ce qui pourrait encore nous questionner aujourd'hui - *l'usage défensif qui peut être fait aussi bien de la clinique que de la théorie* :

- C'est d'un côté « le formalisme théorique qui pour éviter de prendre des risques s'abrite derrière des modèles ou se confine dans la démonstration d'une thèse que l'on pourra «défendre». Le fait est qu'aller plus loin en développant ses propres idées ce serait effectivement s'exposer. On est sur la sellette, on va être jugé, et de fait les critiques pleuvent... sur les lacunes, les erreurs, les contradictions. Elles sont rarement positives. »
- D'un autre côté, « le discours clinique n'est souvent qu'un subterfuge de plus, une autre manière de s'en tirer, en usant par exemple de la séduction dans les descriptions, les rapprochements avec un lapsus, un bon mot (ça détend, tout le monde est complice...) ou encore en se servant de la «vignette» : raccourci d'une séance, illustration d'une position (on sait où l'on va, on s'expose au minimum). »

Il déplore que malheureusement il soit beaucoup plus rare d'entendre : « *Voilà, avec mes présupposés, voilà ce que je pense, et comment je le pense, et où cela me mène* » ; ou encore : « *voilà comment j'ai réagi, voilà comment j'ai fonctionné* ».

Il se fait alors prescriptif quant au comportement souhaitable de la part de l'auditoire :

- souligner les apports positifs, originaux, inattendus de l'exposé,

14 J.-L. Lang, « Intervention après la conférence de V. Smirnof », *La psychanalyse en société, Documents & Débats*, n° 24, 1985.

- relancer l'orateur sur son propre terrain en le questionnant sur les points qui précisément ne cherchent pas à le mettre lui-même en question, à le pousser dans ses retranchements, mais qui vont dans le sens même de l'originalité de son propos. »

Mais si le climat aujourd'hui n'est vraiment plus le même, du moins à ce qu'il me semble, je trouve que ces réflexions restent par certains aspects d'une grande actualité dans la mesure où :

1. elles donnent à de telles difficultés la valeur d'un symptôme,
2. elles posent le problème en termes d'implication personnelle,
3. elles décrivent bien les *faux fuyants*, tant du côté de la *théorisation* que de l'*illustration clinique*,
4. enfin elles mettent en relief *certaines conditions* (dans l'accueil de ceux qui s'exposent et dans la relance des questions) pour que cette implication soit possible.
5. *L'implication* n'est-elle pas effectivement le maître mot, implication de celui qui parle et de celui qui l'écoute, implication du chercheur dans le domaine de sa recherche¹⁵, choses sur lesquelles nous reviendrons.

Lang, au demeurant, ne semble pas se bercer à ce sujet de beaucoup d'illusions : « *Je doute fort, poursuit-il, que nous puissions, lors de nos réunions scientifiques (...) aller beaucoup plus loin, dépasser le constat et la dénonciation.* » C'est quand même très surprenant cette insistance, non pas celle de J.-L. Lang mais celle du symptôme que lui-même dénonce. C'est comme si la scène répétitive se trouvait adossée à un fantasme excessivement puissant mettant au défi toute tentative de dépassement et donnant à cette insatisfaction l'aspect d'un mal nécessaire, soigneusement entretenu, et pour lequel aucune réponse ne serait jamais apportée, seulement des déclarations de bonnes intentions.

Comment ne pas penser à quelque chose comme *l'échec devant le succès* ?

Il y aurait là un malaise à entretenir, un petit carré de jardin à maintenir sous le signe de l'aridité, des herbes folles ou du

15 Ce sur quoi des auteurs comme Georges Devereux ou François Laplantine ont beaucoup insisté dans le champ de l'ethnologie qui pourtant relève essentiellement de l'observation, à savoir que le chercheur est totalement immergé dans le champ de sa recherche, est vrai a fortiori dans le champ de la psychanalyse.

chient pour que le reste puisse fleurir, c'est comme un souvenir d'Égypte, un rituel à respecter, comme une conjuration peut être, une mise en scène nécessaire.

Il reste que dans le fond de la jarre de Pandore brille toujours une lueur d'espoir : « *Qui aura l'audace lance à la cantonade, J.-L. Lang, qui aura l'audace - mais le temps en est-il venu ? - d'oser pour l'une de nos réunions un exposé sur : «De la communication scientifique en psychanalyse - de ses difficultés et de ses embûches ?»*

Nous verrons comment les choses ont évolué en sachant bien que si nous nous en occupons encore aujourd'hui, c'est que, même si rien n'est peut-être plus tout à fait comme avant, il reste probablement encore beaucoup à faire...

Parler à ce sujet de *symptôme* est lourd d'implications dans une société psychanalytique en tout cas.

- Cela signifie en premier que nous n'attendons pas que des changements véritables se produisent sous l'effet simplement d'une modification des *comportements* des uns ou des autres, ceux-ci étant invités à *simpliquer davantage*, ceux là à se montrer *plus tolérants*¹⁶.
- Parler de symptôme laisse entendre par ailleurs que les difficultés auxquelles nous nous heurtons, pour ce qui est de leur signification collective, prennent sens par rapport à une *histoire* et aux aspects les plus obscurs de

16 À savoir d'ailleurs ce que l'on met sous ce terme de « tolérance », dans quelle logique il s'inscrit. La psychanalyse *cultive en nous* d'autres formes de relation au monde : pas seulement l'acceptation ou le respect de la diversité (ce que l'on peut qualifier de tolérance) mais bien plus que cela : un intérêt particulièrement vif pour ce qui dérange, ce qui vient en travers de notre logique conceptuelle, de notre langage, de nos constructions ou de nos systèmes, parce que l'accueil de ce qui nous est étranger est au principe même de l'analyse : entendre *l'étranger en nous-mêmes* nous apprend à développer aussi un intérêt pour *l'étranger du dehors*, disposition qui va bien au-delà de ce que l'on pourrait qualifier « d'ouverture d'esprit » faisant appel aux bons sentiments. C'est que l'expérience analytique valorise considérablement le « désaccord » - ce qui, venant de l'intérieur ou de l'extérieur, nous met en désaccord avec nous-mêmes - elle valorise le désaccord comme source de progrès dans la connaissance. Quant à savoir ce qu'il en advient, c'est là tout l'intérêt de cette dissonance qui ne peut ou ne devrait pas être facteur de discorde mais plutôt facteur de perlaboration, source de controverse ; laquelle controverse, chez des psychanalystes, ne se développe pas seulement dans le champ horizontal des relations entre collègues : Elle met d'abord chacun aux prises avec ses propres résistances, ses doutes, ses refoulements, ses points de repère et ses points aveugles, ses besoins de s'y retrouver, ses identifications, ses enjeux narcissiques, etc. Là où d'autres parlent de « tolérance » nous parlerions plus volontiers « d'écoute » si ce n'est que les mots s'affadissent à l'usage.

cette histoire. De tels symptômes ont un sens, qui n'est pas réductible à l'actuel, et ils ont une fonction. Une fonction qui selon l'heureuse expression d'un collègue nantais qui n'est pas de notre obéissance est de réussir à « faire tenir ensemble ce qui ne va pas ensemble »¹⁷. En termes convenus cela s'appelle une formation de compromis, un travail de liaison.

Je vais vous proposer de poursuivre notre chemin en suivant quatre voies avec l'espoir de ne pas m'attirer pour autant le reproche de m'engouffrer sur les autoroutes de la pensée.

- point de vue historique (car la question ne s'éclaire d'abord que d'un retour au passé)
- point de vue institutionnel (renvoyant au pari ambitieux de l'APF)
- point de vue individuel (dans l'acceptation des différences)
- point de vue épistémologique enfin, et c'est peut-être ce qui peut nous intéresser le plus à savoir que faire tenir ensemble ce qui ne va pas ensemble est me semble-t-il inhérent à la communication et à la recherche psychanalytiques, du fait même de leur objet qui par nature échappe à la logique du discours par lequel on cherche à l'appréhender.

li « Une ténébreuse affaire » et « un désir d'histoire »

- si je peux me permettre de puiser chez Victor Smirnoff et Alain Touraine le titre de mon second chapitre.

Il arrive un moment, vers la fin des années 80 ou tout à coup le discours doloriste sur la communication scientifique cède le pas dans les rapports annuels à des propos beaucoup moins négatifs. François Gantheret, par exemple. Il est peut-être d'un naturel optimiste mais comment ne pas se demander ce qui est arrivé pour qu'en 1987 il puisse tenir un discours tellement différent de celui de ses prédécesseurs ?

« *Je crois que nous pouvons être satisfaits de la qualité de nos discussions, déclare-t-il ; elles ont été fournies, animées, (...) nous avons gagné du terrain dans le sens de la spontanéité, de la capacité à intervenir sans crainte excessive d'un jugement de valeur de la part de nos collègues, [Il nous faut poursuivre dans ce sens. Les «jeunes» analystes en formation, en particulier, doivent pouvoir se sentir en suffisante confiance parmi nous pour risquer leurs hypothèses, leurs*

17 Gilles Chatenay, *Symptôme nous tient*, Mollat, Paris, 2011

remarques, je dirais presque leurs associations ; bien sûr, et dans une Société analytique en particulier, les effets diffus de transfert, en un sens large, pèsent sur ces possibilités, et il ne suffit pas de vouloir ; mais il faut en maintenir l'exigence, etc... »¹⁸

Que s'est-il passé ? C'est très intéressant. Est-ce seulement le fruit des appels à la tolérance ? Ils n'avaient pas eu beaucoup d'effet jusque-là. Le héros plein d'audace ou le sauveur que Lang appelait de ses vœux se serait-il levé au milieu de la foule ? En aurait-il trouvé l'opportunité ? Non point. Seulement la parole d'une ancienne qui est sortie du silence : Juliette Favez-Boutonier. Quatre ans plus tôt un échange s'est tenu entre elle et Wladimir Granoff au sujet de la psychanalyse en France de 1953 à 1965. Ce qui est surprenant c'est que le texte de cet échange soit resté de côté pendant quatre ans. Victor Smirnoff a pris la décision en 86 de sortir ce squelette-là du placard, d'ouvrir comme il dit *les archives*.¹⁹ Les voilà donc qui deviennent accessibles, au moins symboliquement car ce n'est qu'un dévoilement partiel. Et Smirnoff s'interroge sur les multiples documents qui doivent croupir ici ou là : « tous ces «varia» qui recueillent l'écume du moment et la marque d'une époque. Témoignage quant au déroulement des choses, mais aussi quant à la façon de percevoir et d'interpréter l'histoire ».

Juliette Favez et Granoff, dans le débat que j'évoque n'ont pas tout à fait la même façon de voir mais qu'importe ? Ce qui compte c'est que Juliette Boutonier, en racontant l'histoire, son histoire, s'est permise d'attaquer *le roman familial*, ou de l'ouvrir, comme on voudra, alors que jusque-là il semble

que le ou les romans des origines soient restés sous scellés²⁰. Roger Dorey, avant de s'en prendre au climat d'intolérance, avait bien été tenté comme nous l'avons vu de poser le problème en termes de filiations. On peut penser qu'il n'avait pas tort de regarder de ce côté-là avec tout ce que les filiations recouvrent : identifications et contre-identifications, fidélités secrètes, poids de la dette, conflits de loyauté ou sentiments de trahison voire de meurtre. On se souvient de l'objurgation de Serge Leclair à l'adresse des motionnaires : « Vous allez tuer Lacan ! » ; « *Tu quoque fili !* ». Qu'il y ait pu avoir après cela, en fonction de ce que chacun avait pu faire de la dépouille du maître ou de son héritage, des réactions d'intolérance, on peut bien l'imaginer, mais intolérance à qui, à quoi ? Aux personnes ? À leur discours ? Peut-être, mais par effet second. N'était-ce pas surtout une intolérance à remuer les cendres, à voir profaner le cénotaphe ? Serait-il faux de penser que pendant une période assez longue une zone d'exclusion aérienne a été instaurée au dessus des territoires où beaucoup avaient grandi, ou que certains biens ont été placés sous séquestre, certaines archives rendues inaccessibles ? Le livre d'histoire a donc été ouvert. Il faut dire que des éléments extérieurs y ont contribué. En 86, le 2^{ème} tome de *l'Histoire de la psychanalyse* d'Elisabeth Roudinesco vient de paraître ; il y a eu bien avant cela le numéro d'*Ornicar*

20 Car, écrit Smirnoff, « Ce que furent les causes mêmes de la scission [de 63] est toujours resté dans l'ombre. Il serait simpliste de n'y voir qu'un affrontement de personnes, des séquelles transférentielles, un désir de pouvoir, des incompatibilités d'humeur. (...) Ce fut un phénomène complexe : ni une simple rupture, ni obscure transaction. (...) Le fond idéologique de cette scission n'a pour ainsi dire jamais été abordé sérieusement. Les raisons et le déroulement de cette crise (majeure à n'en point douter si l'on en juge par son retentissement et les conséquences qu'elle eut pour le mouvement analytique) demandent à être explicités. *L'Association psychanalytique de France a une histoire «interne» : nous avons tendance à l'oublier. Roman des origines, Bildungsroman, chronique d'une société d'analyse, évolution des idées et des tendances de ce groupe. Ceux qui nous ont rejoints (et qui viendront nous rejoindre) à des moments divers de notre évolution, prennent le train en marche. Souvent, ils ignorent tout de notre histoire, même s'ils ont lu nos travaux. Il vient un moment où ils peuvent se demander, nous demander, l'histoire de nos origines - de leurs origines - mais aussi quel fut, depuis sa fondation, le parcours de l'Association psychanalytique de France.* » (V. Smirnoff, « Archives, un préambule » *Documents & Débats*, n° 26, 1986.

Et J. Laplanche en 1987 : « Une chose me paraît remarquable : cette association veut ignorer son identité ; et la façon la plus catégorique d'ignorer son identité, c'est de *refouler son histoire*. (...) *L'Association n'a jamais collecté et publié les documents concernant sa fondation, c'est-à-dire la scission de 1963-64. Elle laisse se constituer une histoire parfaitement tendancieuse (...)* Comment une société d'analystes peut-elle, de façon aussi systématique, vouloir ignorer sa propre histoire ? Sans doute pour éviter les conflits de personne... Mais n'y a-t-il pas autre chose à tirer de l'histoire (...) où ce qui est en jeu c'est très exactement notre conception de l'analyse ?

18 Assemblée générale du 1^{er} juin 1987, Rapport moral du Président de l'A.P.F. et du Directeur de l'Institut de formation, François Gantheret, *Documents & Débats*, n° 28, 1987.

19 *Documents & Débats*, n° 26, 1986.

sur « l'Excommunication » qui ne manque pas d'exaspérer la mémoire.

Toujours est-il qu'à l'APF on ne s'arrête pas là. L'année suivante, les investigations se poursuivent par un large détour concernant l'histoire de l'Association au regard de l'IPA²¹. L'année d'après, à l'initiative de J.-B. Pontalis et de Raoul Moury, une série de conférences se tiennent sous le titre : *Passé - Présent*.

Aussitôt des résistances se manifestent. Elles sont attribuées aux plus jeunes. C'est comme s'il fallait repousser le plus loin possible cette « ténébreuse affaire » dont les effets se font d'autant plus lourdement sentir qu'elle est couverte par une sorte d'*omerta*. Et voici que Smirnoff qui a proposé en interne d'ouvrir les archives, se montre en même temps des plus circonspects quant au regain de curiosité qui se manifeste pour cette histoire récente.²² « *Cet intérêt soudain pour l'histoire de la psychanalyse ne serait-il pas l'expression du désir de la mettre à la retraite demande-t-il (...) ? Écrire l'histoire, c'est essayer de dresser un bilan ou préparer une nécrologie qui remettrait le passé à sa place tout en réglant quelques comptes en passant.* » (...) *Écrire l'histoire autorise, voire oblige, à apporter des révélations sur les dramatis personae. Et on connaît le regard cynique, cruel ou amusé...* », etc.

Entre l'incitation de Smirnoff à rouvrir le dossier et les fortes réserves qu'il émet par ailleurs, la contradiction n'est qu'apparente. Elle témoigne d'une ambivalence qui jusque-là s'est soldée par l'inhibition donnant le change à un possible déferlement de culpabilité et de violence entre les frères de la horde. Faut-il poursuivre dans la voie d'un compromis silencieux quant aux « affaires classées » ? Ce n'est pas ce qu'il propose mais il met l'accent sur l'extrême difficulté de l'entreprise, manifestement très critique à l'égard de ce qui a pu être fait jusque là :

- « *Un historien venant de l'extérieur de la psychanalyse, écrit-il, risque de ne pas saisir l'étroite intrication de la théorie, de la pratique et de « l'appareil » institutionnel, leurs enjeux et leurs objectifs respectifs.*

- *Mais d'un autre côté, un historien venant du sérail analytique - à la fois acteur et témoin de cette histoire*

21 *Documents & Débats*, n° 29, 1987.

22 V. Smirnoff, « Une ténébreuse affaire », *Documents & Débats*, n° 43, 1995 - Paru dans *L'Écrit du temps*, n°14-15, été-automne 87, « La folie de l'histoire », Ed. de Minuit et dans *Un promeneur analytique*, Calmann-Lévy, Paris, 1998.

- *garderait forcément une certaine subjectivité selon sa propre orientation et les options qu'il défendrait. (...) Ce serait aussi pour certains l'occasion de régler (on y revient) d'anciennes affaires de famille ou encore de se mettre au-dessus de la mêlée : deux façons de fausser les choses... »*

Tout dépend en vérité de ce que l'on considère comme « histoire du mouvement psychanalytique ». S'agit-il de l'histoire des acteurs ou de celle des idées ? Sans doute n'est-il pas possible de cliver ces deux niveaux, les idées sont portées par des hommes, mais ce que dénonce Smirnoff, c'est, je cite, « *une historicité qui occulte le contenu conceptuel et le contenu inconscient au profit d'une « anecdotique », faits et chroniques diverses*²³ (...) Ainsi l'histoire de l'Association (...) sa véritable histoire serait celle de l'évolution idéologique de notre Institution : histoire de nos idées, de nos différences et du maintien de notre cohésion.(...) On décrit - quel paradoxe ! s'exclame-t-il, - le fonctionnement des sociétés analytiques comme si l'inconscient n'y avait aucune part. » Partant de là on peut toutefois s'étonner quand il met dans le même sac de ce qu'il considère comme curiosités malsaines, l'intérêt porté aux « *disputes doctrinales entre analystes, et à leurs conflits idéologiques* ». En effet ceci touche à l'objet même, à la métapsychologie au sujet de laquelle on reprendrait volontiers les termes par lesquels Freud marquait « *la différence entre une théorie spéculative et une science qui s'édifie sur l'interprétation de l'empirie : cette dernière n'enviera pas à la spéculation le privilège d'un fondement tiré au cordeau, logiquement irréprochable, mais se contentera volontiers de pensées fondamentales nébuleuses, évanescentes, à peine représentables, qu'elle espère pouvoir saisir plus clairement au cours de son développement, et qu'elle est prête aussi à échanger éventuellement contre d'autres* »²⁴. La théorie et la communication psychanalytiques sont le fruit de rencontres, de heurts, de débats dans lesquels chacun s'engage avec ce qu'il est et l'on ne saurait revendiquer qu'elles s'en tiennent à l'or pur d'élaborations conceptuelles désincarnées, même si l'activité scientifique sup-

23 « *On préfère se rabattre, pour expliquer les conflits, sur les « faiblesses », les idiosyncrasies des analystes, leurs histoires de cœur, leurs amitiés et leurs jalousies, leurs intérêts particuliers et leur mauvais caractère, leurs extravagances et leurs soucis (...) leurs incompatibilités et leurs ambitions.* »

24 S. Freud (1914), « Pour introduire le narcissisme », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1972, p. 84.

pose un renoncement, constituant, comme l'écrit Freud, «le plus parfait renoncement au principe de plaisir dont notre travail psychique soit capable »²⁵

Il me semble qu'aujourd'hui les braises sont un peu refroidies. En tout cas j'ai la conviction pour ma part, mais je mets cela en discussion, que la reprise de notre histoire, de nos histoires car il n'y a pas d'objectivité en ce domaine, est un chapitre essentiel de la recherche en psychanalyse, de ce qui doit faire l'objet de communication et de perlaboration entre nous. Qui pourrait défendre le contraire ? Ce qui échappe au souvenir « se répète comme expérience présente, au lieu d'être repris comme un morceau du passé ». Ce qui est vrai de l'individu l'est aussi dans les groupes et de façon peut-être parfois plus sournoise chacun pouvant se trouver identifié à son insu à telle ou telle figure du passé, pris dans des systèmes d'allégeance qu'il ignore, etc.

Nous sommes les enfants d'un divorce. Notre Association en a été suffisamment marquée pour qu'à la deuxième ou troisième génération nous en soyons encore à chercher nos ancrages ou plutôt à éviter de nous amarrer quelque part. D'un côté les gardiens du temple initialement dépositaires d'une légitimité et de l'autre la bouillante créativité d'un Lacan qui, tout en se montrant rebelle ne cesse de se réclamer de la loi paternelle pour la détacher justement de ceux qui prétendent l'incarner. L'APF est née du désir ou de la nécessité d'échapper à cette double emprise pour frayer son propre chemin. Le retour aux textes freudiens, lecture, exégèse, traduction, remise au travail des concepts et du cheminement ont été et sont les produits les plus remarquables et les plus féconds de cette « ténébreuse affaire ». Il me semble que ceci a considérablement « boosté » l'esprit de recherche et l'indépendance des fondateurs, même si la voie est parsemée d'embûches. L'analyse qu'en fit Raoul Moury en 92²⁶ prolongée ensuite par Roger Dorey²⁷ me paraît des plus éclairantes en ce qu'elle met l'accent sur la manière dont l'A.P.F.:

1. « s'est organisée et structurée d'un côté sur l'impossible retour du «Maître» avec ce que cela implique par rapport au meurtre du père, au déni de la culpabilité, au refus d'allégeance à qui que

ce soit et (point important) à l'idéalisation de la théorie comme substitut du Maître »²⁸

2. Tandis que d'un autre côté elle se structurait comme *Tiers indispensable afin d'éviter le retour d'un Maître* et ayant avant tout pour rôle de «canaliser et maîtriser cette violence fondamentale, cette haine originaire ».

Reprenant cette analyse, Dorey insiste sur le « déni du désir inacceptable d'ériger à nouveau *le maître* sous une forme ou sous une autre d'où résulte une *position clivée* que l'on peut déceler dans notre rapport à la théorie trop idéalisée voire même fétichisée », écrit-il. D'où un paradoxe surprenant qui est effectivement susceptible d'entraîner des positions clivées avec d'un côté, comme héritage direct du rejet des figures magistrales, l'accueil de la diversité, la liberté de penser, l'esprit critique, mais d'un autre côté, du fait de « l'érection » substitutive (les mots disent bien ce qu'ils veulent dire) de la théorie en idéal, l'intransigeance et peut-être bien une forme d'intolérance dont les difficultés maintes fois dénoncées à communiquer au sein même de l'institution seraient la conséquence imparable.

J'arrête là cette incursion dans le passé, ce « *flash back* » sur des enjeux peut-être restés encore aujourd'hui trop sensibles. Mais cet épisode m'intéresse surtout pour sa valeur heuristique, sa portée extensive. L'histoire de la psychanalyse en France et à l'APF en particulier ne s'arrête pas aux scissions de 53 et 63, aux démêlés de cette génération. Comme si le reste n'était fait que d'après-coups ou de contrecoups. Certes il n'est pas garanti que nous soyons venus complètement à bout de cette histoire-là, les transferts ne sont peut-être pas complètement liquidés, mais il est beaucoup d'autres terrains d'affrontements, auquel celui-ci risque de faire écran, qu'ils appartiennent au passé proche ou lointain ou qu'ils fassent partie de notre présent - témoignant de l'inactualité de notre présent ! « *Chambre des parents, chambre des enfants, couloirs où circulent les bruits : qu'est-ce qui, ici ou là se répète ?* » pourrions-nous nous demander quelquefois à la suite de J.-L. Lang, que nous habitons Paris, Bordeaux, Lyon, Nantes, le sud ou la Normandie...

III . Les retombées inattendues d'un pari ambitieux Les choix fondateurs

Les choix « fondateurs », statutairement définis en 1971, ont

25 S. Freud (1910) « Un type particulier du choix d'objet chez l'homme », *La vie sexuelle*, PUF, 1969 Paris, p.48.

26 R. Moury, Rapport moral du Président, A. G. 1992, *Documents & Débats*, n° 38, 1992, p.11-12.

27 R. Dorey, Rapport moral du Président, A. G. du 15 mars 1993, *Documents & Débats*, n° 40, 1993, p.17.

28 Aspect qui sera développé par Hélène Trivouss Widlöcher à la Journée des membres de 1994.

été comme on sait :

- 1) de soustraire l'analyse personnelle à toute emprise et à toute ingérence de l'Institution
- 2) d'instaurer le principe d'une autogestion de ses apprentissages et de son enseignement par l'analyste en formation lui-même, à charge pour lui de savoir utiliser pour cela les moyens qui sont mis à sa disposition par l'institution.

Il s'agit bien d'autogestion, pas d'autodidactisme, ce n'est pas la même chose. L'image qui fut souvent employée est celle d'un enseignement « à la carte » c'est-à-dire avec un menu dans lequel l'analyste est libre mais quand même obligé de choisir.

Si le premier de ces choix, se concrétisant par la suppression de la didactique, ne prête guère à discussion²⁹, la seconde décision relève d'un pari ambitieux et peut apparaître un peu plus problématique. Vous me direz que ce n'est pas le sujet de notre réunion. Mais quand même. J'ai le sentiment que les questions que nous pouvons avoir à nous poser au sujet des activités scientifiques à l'APF sont intrinsèquement liées à ce choix fondateur. Il me semble, mais c'est une hypothèse, que ce qui est en jeu c'est une certaine conception de la relation que nous pouvons avoir à cet objet de connaissance très particulier qu'est l'objet de la psychanalyse³⁰. Si l'autogestion du cursus peut apparaître de prime abord comme un choix pédagogique, j'y verrais plutôt le fruit d'une réflexion d'ordre épistémologique dont la portée ne s'applique pas seulement à l'enseignement. Je vais tenter de m'en expliquer.

Il me semble difficile en effet d'imaginer que le choix d'un enseignement « à la carte » ait été pris au nom d'une sorte de libéralisme pédagogique même si dans les années 69-70 c'était au goût du jour, même si la forme que prennent certaines déclarations n'est pas sans faire écho à la rhétorique de l'époque.

29 On s'étonnerait plutôt du fait qu'il ne se soit pas imposé partout. Voir les deux textes de Jean Laplanche « Sur les problèmes de formation » et « extraterritorialité » dans *Documents & Débats* n° 17, 1980, qui reprennent on ne peut plus clairement les raisons de ce choix. Avec en une vigoureuse reprise de ces questions par J. Laplanche en 1987 (sous le titre : « L'IPA pour quoi faire ? ») *Documents & Débats*, n° 29, 1987.

30 Laplanche ne retenait pas une certaine exaspération devant la tendance à minimiser la portée de ces choix fondateurs en parlant à ce sujet du « narcissisme des petites différences ». « Notre différence, qui n'est pas "petite", mais radicale, nous la mettons dans notre poche ! ? (...) Toutes ces règles s'ordonnent à un seul objectif : que l'analyse (de celui qui projette de devenir analyste) soit - enfin - rendue à l'analyse ».

Laplanche³¹, Anzieu³², Bejarano³³ se sont vivement heurtés dans ces années-là au sujet de l'enseignement théorique. Les premiers numéros de débats portent la trace d'affrontements musclés.

Laplanche taxe de manipulations perverses certains groupes de sensibilisation à la psychanalyse qui faisaient florès à l'époque sous la houlette notamment de Didier Anzieu. Ce dernier dénonce en retour la jouissance sadique de l'enseignant qui prend plaisir à castrer ses élèves... Béjarano s'attaque lui aussi à ce qu'il appelle « l'attitude enseignante ». Il parle de « perversion universitaire », il stigmatise la valorisation de la spéculation et de la compétition intellectuelle face à quoi « la pratique analytique, dit-il, se perd dans les sables ». Nous aurions tort, je crois, de nous laisser arrêter par le côté anecdotique et pittoresque de ces invectives qui font penser au combat des chefs, aux joutes de Roland et Ganelon. En vérité si on les dépouille de leur emballage, les questions posées sont cruciales. Ce qui est en gestation et en débat, c'est l'élaboration d'une « doctrine »³⁴ concernant l'acquisition, le développement et le partage de connaissances dans le champ de la psychanalyse.

Deux niveaux sont à considérer dans les choix qui sont faits :

- Le premier garde un caractère conjoncturel, lié à l'histoire encore toute récente, c'est *nevermore*, plus jamais ça ; ne plus jamais retomber sous la férule ou la séduction des maîtres. Avec en contrepoint une certaine façon de penser la psychanalyse. Elle se caractérise par le refus des dogmatismes et d'un excès de systématisation, le souci de ne pas basculer dans des réductions simplificatrices, et de « laisser place aux ambiguïtés, aux incertitudes, au manque, à l'inconnu, aux questions sans réponse »³⁵.

- Le second plus fondamental porte sur l'objet même de la théorie, sur sa fonction et sur les moyens d'y accéder :

- Pour Anzieu l'enseignement théorique privé de l'expérience ne peut qu'alimenter les résistances

31 J. Laplanche, « Enseignement et Psychanalyse, exposé introductif » *Documents & Débats*, n° 1, 1970, et « À propos de la réunion du 17 mars 1980 sur les problèmes de formation », *Documents & Débats*, n° 17, 1980.

32 D. Anzieu, « Discussion de l'exposé de Laplanche sur Enseignement et Psychanalyse » *ibid.*

33 A. Bejarano, « Encore sur la formation » *Documents & Débats*, n° 3, 1971.

34 Au sens où Granoff et Smirnofff différencient « doctrine » et « théories ».

35 Hélène Trivouss, Journée des membres en 1994.

et notamment les *résistances par intellectualisation* qui sont les plus redoutables³⁶. Il entend donner une *priorité à l'expérience sur la conceptualisation* notamment, pour ceux qui ne sont pas prêts à s'allonger sur un divan à travers ses groupes de sensibilisation où ils trouveront l'occasion d'éprouver ce qu'il en est des mouvements transférentiels, des projections, des résistances, etc.

▪ Laplanche de son côté défend vigoureusement la légitimité et la nécessité d'un enseignement de la psychanalyse, de type universitaire. Pour lui ce qui est en jeu c'est la reconnaissance ou pas d'un *objet tiers constitutif d'un savoir* qui en tant que tel n'est la propriété de personne. Méconnaître cette *tiérocité* c'est *rétablir une relation maître - élève* complètement aliénante parce que le maître est alors identifié lui-même au savoir, il en est en tout cas le détenteur, alors que sa fonction serait d'ouvrir la voie vers un savoir qui lui est extérieur (ou le transcende)³⁷.

- La manière de concevoir à l'APF les activités scientifiques en général et l'enseignement en particulier semble résulter alors d'un *compromis entre ces deux exigences* : (celle de l'expérience et celle du savoir tiers).

- Oui il existe un savoir, objet tiers entre tous ceux qui cherchent à communiquer dans le champ de la psychanalyse

- Mais il est non moins vrai que si l'on veut aller au-delà d'un enseignement *sur* la psychanalyse pour acquérir une connaissance *de* la psychanalyse, il n'est d'autre voie que celle de l'expérience personnelle. C'est ce qui fait toute la différence entre *information* et *formation*. Que la théorie puisse servir d'intellectualisation défensive (ce qui peut se retrouver dans nos activités scientifiques), chacun en convient. Mais il est un piège plus subtil qui tient à l'objet et au contenu même de ce savoir qui n'a rien perdu de son caractère *subversif* et qui par là même

36 Cf. La Verneinung.

37 C'est intéressant parce qu'on voit bien à qui s'en prennent Anzieu et Bejarano, à ces maîtres dont l'APF s'est affranchie. Mais Laplanche, subtilement, plonge dans l'héritage de Lacan pour montrer que ce qui permet d'échapper à l'aliénation ne réside pas dans le refus des maîtres en tant que personnes mais dans la reconnaissance du savoir comme objet tiers auquel enseignant et enseigné sont l'un et l'autre soumis. Passage de l'imaginaire au symbolique ; le savoir « objet tiers » n'est-il pas du côté du grand Autre ?

suscite fréquemment le rejet ou fait tout simplement *obstacle à l'intelligence*. Les connaissances théoriques acquises de l'extérieur sans ancrage dans l'expérience de la cure, risquent d'apparaître tout simplement abscondes, gratuites, purement hypothétiques ou spéculatives, dépourvues de fondement, à la mesure de leur côté dérangeant.

- L'idée centrale est que *le savoir* en psychanalyse, compte tenu de son *objet* même, *ne peut pas être quelque chose que l'on reçoit* (à travers un enseignement), *mais seulement quelque chose que l'on conquiert*.

La phrase de nos statuts que Felipe Votadoro a reprise pour exposer le thème de notre journée illustre bien cette façon de voir en définissant l'un des buts de notre Association comme étant de « *contribuer à la découverte freudienne et à la recherche* ». « *Contribuer à la découverte freudienne* », c'est-à-dire à la découverte de quelque chose qui a déjà été découvert. Surprenante, cette contraction de l'espace et du temps ! On ne peut exprimer de façon plus nette et plus condensée l'idée selon laquelle l'appropriation de la théorie, en psychanalyse, passe par la voie d'une redécouverte que chacun est amené à faire pour son compte personnel. Ceci tient à son objet même qui échappe à l'appréhension directe, qui ne prend sens que par rapport à l'expérience intime.

Sinon on fabrique des *savants*, pas des psychanalystes, on fabrique aussi des *polémistes* car tout système conceptuel isolé de son terreau natal est voué par nature à se consumer dans les chaudières spéculatives ou, si l'on préfère, à alimenter les usines à gaz. Privé de sa chair existentielle, le corpus théorique court toujours le risque d'être pris pour ce qu'il n'est pas. La théorie psychanalytique est alors abordée comme un système philosophique qui vient à confondre la recherche de vérité en psychanalyse, laquelle se rapporte à la part d'ombre qui existe en chacun, avec vérité transcendante des philosophes qui relève d'une tout autre approche. On peut savoir gré à Michel Onfray d'avoir l'an dernier donné à ces questions un regain d'actualité montrant qu'il ne suffit pas d'avoir lu pour comprendre.

Dès les premiers pas de son apprentissage, l'analyste s'engage dans une recherche qui se situe à l'intersection de *son expérience et du savoir qui lui vient de l'expérience des autres* ; il ne peut s'approprier des connaissances que

s'il surmonte ses propres résistances et se livre à un travail de perlaboration.

Il y a là, me semble-t-il comme une pierre d'angle, à savoir que *la formation*, sous tous ses aspects, *incluant l'enseignement théorique*, est conçue elle-même comme un travail analytique et que par conséquent elle ne peut qu'être laissée à l'initiative de l'intéressé.

C'est une voie sur laquelle les résistances en vérité ne s'éteignent jamais complètement, même avec la pratique de l'analyse. C'est donc toujours à remettre au travail, à revisiter, à redécouvrir, à reconquérir, à réviser le cas échéant, à modifier, à mettre à l'épreuve, à ouvrir sur de nouvelles perspectives qui sont alors celles de la recherche.

Telles sont les exigences *scientifiques*, qui s'attachent à cet objet de connaissance très particulier. Indissociables d'un champ d'expérience qui est très différent de celui des sciences empiriques elles n'en relèvent pas moins d'une véritable ascèse, d'une contrainte à ne jamais rien tenir pour acquis, et d'une particulière vigilance à ne pas laisser les croyances et les idéologies s'engouffrer sur les traces de notre ignorance, jusqu'à fétichiser la théorie.

Il n'est donc pas question seulement des liens entre l'enseignement théorique et l'expérience de la cure, que ce soit en position d'analysant ou d'analyste ; il est questions des procédures mêmes d'acquisition d'un savoir, dès lors que ce savoir porte sur l'inconscient. Car l'apprenti ou le chercheur se trouve alors inévitablement aux prises avec ses refoulements, ses transferts.

Vis à vis de l'analyste en formation, l'Institution a la responsabilité :

1. de lui transmettre cette exigence là, celle de la recherche, de la découverte, d'en faire un apprenti chercheur. C'est une exigence que l'on peut dire scientifique mais qui relève aussi et fondamentalement d'une éthique.
2. de mettre tous les moyens possibles à sa disposition de telle sorte qu'il puisse se forger et mettre à l'épreuve ses propres théories dans la rencontre avec les autres: C'est très précisément ce qui définit les activités scientifiques.

Mais ce qui vaut pour les analystes en formation est aussi vrai pour les plus anciens. Ce à quoi contribue notamment la possibilité offerte à chacun (théoriquement) de s'engager publiquement, à travers ces activités que sont les groupes de travail,

les conférences et l'écriture.

- Est-ce que ces principes font vraiment l'unanimité aujourd'hui ? Nous aurons peut-être à en discuter.
- Est-ce qu'institutionnellement cela fonctionne ? Les résultats sont-ils à la hauteur des attentes ? Il n'est pas certain que l'on ait pu mesurer d'emblée toutes les conséquences des choix qui ont été faits et dont certaines retombées inattendues, (au sens de non désirées), sur les activités scientifiques sont à prendre en compte.

Les retombées problématiques

- L'une des retombées parfaitement prévisible de cette liberté laissée à chacun de suivre le chemin qui lui convient est qu'inévitablement certains se perdent en route. L'absence d'accompagnement peut aussi favoriser un certain éclectisme dans la formation. Toutes choses qui ne sont pas sans poser problème mais qui ne relèvent pas directement de notre sujet du jour si ce n'est que l'intérêt pour les activités scientifiques peut s'en trouver assez vite affecté. L'enseignement est dit « libre mais obligatoire » (libre dans son contenu mais obligatoire dans son suivi) mais rien ne vient matérialiser cette obligation, (si ce n'est *in fine* au moment de la demande d'homologation).

Ces retombées-là peuvent sembler néanmoins assez facilement contrôlables.

- Le problème le plus difficile me semble lié à l'idéalisation qui sous-tend notre modèle :
- L'Institution fonctionne avec un idéal particulièrement exigeant ou confiant dans la capacité des individus à se responsabiliser, comme on dit. Cette position idéalisante et surmoïque, ne risque-t-elle pas d'avoir sur certains des effets destructeurs ?
Ceux qui décrochent ont d'autant plus de difficulté à se remettre sur les rails qu'il n'y a pas de rails. Combien sont-ils ainsi depuis des temps immémoriaux dans une position d'électrons libres qui sous le masque de la liberté traduit plutôt une situation d'abandon ?
- Mais il y a surtout ce déplacement sur un idéal, sous-tendu par de puissantes identifications narcissiques, du transfert qui s'attachait autrefois à la figure des maîtres.

Le paradoxe serait ainsi que la liberté laissée à chacun au cours de sa formation

devienne facteur d'inhibition avec des effets se prolongeant bien au-delà des années de formation, marqués par la difficulté à s'impliquer dans les activités scientifiques ou à le faire avec simplicité.

• Cet effet serait renforcé par un phénomène qui a été maintes fois évoqué et sur lequel je ne vais donc pas m'attarder. *L'Institut aurait, dans une certaine mesure, hérité des contradictions auxquelles on avait voulu échapper en supprimant la didactique.*

Si on admet que la formation est elle-même un travail analytique du fait de ce qu'elle mobilise transférentiellement tant dans les supervisions (où c'est évident) que dans les activités scientifiques de recherche et de partage, comme j'ai essayé de dire, elle n'en diffère pas moins fondamentalement de la cure, c'est bien évident. Elle ne donne lieu ni à interprétation, en tout cas pas du tout de la même manière, et elle est axée sur des représentations-but. Il existe néanmoins des traits communs selon la manière dont chacun s'y implique, s'y expose, se met à l'épreuve avec ses désirs, ses résistances, ses transferts, etc.

On retrouverait donc au niveau même de l'Institution, une contradiction entre :

- d'un côté l'investissement transférentiel des superviseurs et, plus généralement, des formateurs,
- et d'un autre côté le pouvoir que ces derniers sont amenés à exercer : imaginairement mais aussi dans la réalité à travers les différentes commissions d'agrément sans parler de tout ce qui ce qui circule ou s'élabore en coulisses.

Deux choses qui ne vont pas ensemble.

La contradiction à laquelle on avait voulu échapper reviendrait ainsi sous une forme peut-être plus difficile à « gérer » car le transfert se trouve alors *diffraqué* sur l'ensemble des membres du Comité de formation dans un cadre qui n'est pas celui de l'analyse.

Situation qui pourrait contribuer à rendre difficile l'implication dans les activités scientifiques parce que s'y trouvent mélangés l'intime de l'engagement et le pouvoir de l'institutionnel, facteur possible d'inhibition pour les élèves et de distanciation pour ceux qui exercent le magistère.

- Cela étant dit, on ne peut évidemment pas écarter dans ce contexte le poids des facteurs individuels. Concernent-ils l'institution ou pas du tout ? C'est la question que je voudrais maintenant aborder rapidement à savoir ce qu'il en est chez nous de l'accueil ou de l'acceptation des différences.

IV. L'amour de la différence

Catherine Chabert ne m'en voudra pas de rabattre ainsi le titre de son dernier ouvrage sur le champ étroit de nos préoccupations institutionnelles. Mais il est de fait que la difficulté à accepter la différence en quelque domaine que ce soit fait toujours écho à « ce premier échec de la pensée » dont parle Freud³⁸, cette découverte de la différence qui laissa l'enfant « désemparé » dans son effort de pensée, qui ébranla ses convictions, qui vint en quelque sorte « lui casser la baraque ».

L'APF, par ses origines et par ses options concernant la formation, se veut ouverte à la diversité. Elle cultive, en principe, sinon l'amour en tout cas le respect des différences. Nos activités scientifiques pourraient a priori s'en trouver enrichies. Qu'en est-il dans la réalité ?

Ces aspects individuels peuvent être envisagés à différents points de vue :

- Certains ne nous concernent que de façon très indirecte :
- Au sujet de la plus ou moins grande facilité avec laquelle différentes personnes se prêtent à intervenir en public, à écrire, à s'exposer par conséquent, je lisais quelque part une phrase du genre : « Tout dépend de la forme qu'a pu prendre chez les uns ou les autres le déclin du complexe d'Œdipe ». Je ne cite ce propos que pour me réjouir du fait qu'à l'APF nous nous laissons rarement aller à la facilité de tels truismes en forme d'interprétations générales, sauvages et réductrices. Nous sommes suffisamment avertis de la complexité et de la diversité des expériences humaines, suffisamment attachés aussi à défendre la liberté de chacun, pour respecter les différences individuelles et nous abstenir de vouloir en maîtriser le sens. *L'extraterritorialité* de l'analyse personnelle ne relève pas seulement d'une *topique institutionnelle* traçant des frontières entre les différents espaces qui contribuent à la formation. L'extraterritorialité définit une *position éthique vis-à-vis*

38 S. Freud, « Les théories sexuelles infantiles », OCF VIII, p. 235.

de ce qui appartient à l'intimité de chacun.

- Pour autant l'Institution se trouve en position d'avoir à « gérer », si je peux à nouveau employer ce vilain mot, *les effets* de ces choix ou de ces déterminations individuelles. À savoir s'ils sont compatibles, oui ou non, et jusqu'à quel point avec les attentes de l'Association, ses buts et ses exigences en matière de formation. L'institution peut avoir à s'interroger aussi sur les responsabilités qui lui reviennent quant à faciliter par exemple la prise de parole des plus « jeunes », quant à favoriser la participation aux activités, à l'accompagner, voire à l'orienter malgré l'idéal autogestionnaire, quant à définir aussi et faire respecter certaines obligations... Il me semble difficile de nous en dégager complètement si du moins nous avons le souci d'éviter que les uns ou les autres s'enferment dans des positions défensives rendant difficile le travail en commun, ou encore qu'ils prennent carrément la tangente. Car on n'oubliera pas, une fois encore, que si l'enseignement est libre il est pourtant obligatoire...

Cela débouche sur un grand nombre de questions, concrètes, qui elles-mêmes me paraissent englobées pour moi dans un questionnement plus général concernant la liberté que l'on se donne ou pas de les poser, de les mettre en chantier, et sinon pourquoi ?

Par exemple :

- À propos de la prise de parole en tant que conférenciers :
Qui est invité à intervenir, ce qui oblige à travailler personnellement, à élaborer, et constitue par là même un maillon essentiel de la formation ? Par quelles voies se font ces invitations, en fonction de quels critères s'il y en a ? Y a-t-il quelques points de repère, des principes déontologiques ? Comment se fait-il que certains interviennent plusieurs fois et pas d'autres ? Est-ce en fonction d'aptitudes reconnues ou par le fait de cooptations inanalysables ? Quelle place est donnée à l'initiative personnelle ?
- Même questions et mêmes enjeux à propos de l'écriture, de la participation aux publications : peut-on ne pas écrire quand on est analyste ? Smirnoff affirmait « qu'écrire la psychanalyse est une fonction nécessaire, indispensable à l'activité de pensée analytique. Sans écriture, il serait impossible d'élaborer les concepts, de promouvoir la théorie,

de mettre à l'épreuve l'expérience clinique, voire de confronter notre éthique et notre pratique. »

Je ne vais pas faire le catalogue de tous les secteurs dans lesquels se développe la « communication psychanalytique » qui fonde notre communauté d'analystes pour reprendre les termes de Daniel Widlöcher. Le traitement que nous réservons aux différences y tient une place importante et je voudrais l'envisager sous un deuxième aspect

2. Cette autre prise en compte de la diversité se rapporte aux origines et aux champs professionnels de chacun. S'il est vrai que ce ne sont pas les compétences ou les talents qui fondent la communauté d'analystes c'est quand même une véritable question pour moi de voir comment certaines de ces compétences, certains de ces talents largement reconnus ailleurs, s'expriment si peu dans notre enceinte ou se font si discrets qu'on ne les reconnaît plus.

Auraient-ils du mal à composer entre leur situation d'élève et les responsabilités qu'ils peuvent exercer ailleurs ? Il est vrai que parfois « ça décoiffe ». Celui qui pour avoir été accepté s'était pris pour un enfant merveilleux ne manquera pas d'éprouver assez rapidement, selon les termes de Freud, « toute l'ampleur du dédain qui est devenu son lot ». La régression formelle que cette situation est susceptible d'induire n'est pas sans faire écho à celle qui a marqué le début de l'analyse avec la mobilisation du transfert vers le père, la mère, les parents combinés et tout ce que l'on voudra. Seulement la situation n'est pas celle de l'analyse. En certains cas il serait bien difficile de dire qui agit et qui subit. L'absence d'exigences quant à la participation aux activités de l'Association et de l'Institut en particulier, ne finit-elle pas par jouer en fin de compte dans le sens d'une mise sur la touche ? Que faisons-nous de ça ? Simple interrogation.

3. Enfin l'ouverture à la diversité des courants de pensée, des modèles théoriques, des références conceptuelles, est une question centrale mais qui, à mon avis, ne peut se traiter à la légère par des déclarations de bonnes intentions auxquelles répondraient sporadiquement des accusations d'intolérance. Les enjeux sont beaucoup plus sérieux que ne pourraient le faire penser des expressions

que l'on entend parfois comme celle d'un « style APF ». Il s'agit de tout autre chose me semble-t-il que d'un modèle identificatoire s'imposant de façon plus ou moins implicite, sous tendu par le « narcissisme des petites différences ». Le « style APF » qui s'accommode en fait d'une grande diversité, et qui même l'encourage, n'est-il pas porteur en vérité de ces grandes options, à la fois si fondamentales et si difficiles à tenir, qui sont le fruit d'une expérience, celle de nos origines ?

Indépendamment des aspects relationnels, transférentiels que je viens d'évoquer, les difficultés à s'impliquer dans le travail scientifique peuvent mettre en jeu un problème plus profond qui a rapport à l'objet même de la connaissance. Aussi intitulerai-je mon 5^{ème} et dernier chapitre, en référence au label de la collection Gallimard :

V. Connaissance de l'inconscient

J'en arrive aux questions qui se rapportent à la modernité de nos activités scientifiques en direction de la recherche :

Ceci nous ramène aux problèmes épistémologiques qui, indépendamment des conjonctures historiques, institutionnelles et individuelles précédemment évoquées, *tiennent à l'objet même* sur lequel portent nos recherches.

Le *désir de savoir*, que nous avons coutume de rapporter à la curiosité sexuelle, ou encore aux interrogations de l'enfant concernant la vie et la mort, cet appétit de connaissance, relève d'une disposition primitive, plus fondamentale encore, celle de l'être humain confronté à *l'énigme*, depuis les origines. Jean Laplanche a ouvert à ce sujet des perspectives anthropologiques qui pourraient nous donner le vertige alors que plus souvent elles rassurent parce qu'elles mettent à notre disposition des schémas fonctionnels montrant « le petit herméneute » aux prises avec l'excitante beauté du monde, source de son émotion, et dont il cherche à percer les mystères, pour être en mesure d'en maîtriser les effets. Ce qui est là représenté c'est en vérité ce qui fait de nous, êtres humains, des êtres de connaissance, animés d'un désir et d'une capacité, encore balbutiante, à décoder et à maîtriser le cours des choses plutôt que d'en être les maillons passifs dans la chaîne des vivants. Mais pour que cette capacité puisse se développer ultérieurement

il a fallu que l'enfant se dégage d'expériences « déconcertantes », nous dit Freud, sur lesquelles est venu buter son esprit de recherche. « *La recherche s'interrompt, déconcertée* » « à cet endroit » de la jonction du père et de la mère où l'enfant se trouve contraint de renoncer au progrès de sa théorisation, obligé de tenir ensemble, (tenir ensemble, encore une fois) dans l'interrogation comme dans l'exposé, ce qui a trait au maternel et ce qui concerne le paternel³⁹. Ce qu'il nous faut considérer, c'est *le rapport à l'énigme dans le domaine qui est le nôtre*. D'un côté *l'héritage*, d'un autre *la prospective*, mais l'héritage est lui-même à conquérir : « *Ce que tu as hérité de tes pères, gagnes le pour le posséder.* » À quoi l'on peut ajouter cette phrase audacieuse qui est au principe même de la recherche « Qui s'appuie dans la controverse sur l'autorité ne travaille pas avec l'esprit mais avec la mémoire »⁴⁰ La liberté de penser, c'est inscrit dans notre histoire, est liée d'une certaine façon au parricide.

Question énorme que celle de la recherche en psychanalyse. Elle a déjà fait couler beaucoup d'encre et mon propos n'est certes pas de faire l'inventaire de ce qui a pu se dire ou s'écrire à ce sujet. Je voudrais simplement tenter de repérer comment cela fonctionne chez nous.

J'évoquerai quand même les distinctions qui sont faites habituellement pour clarifier les idées :

Il est aujourd'hui classique d'opposer, à la suite de Daniel Widlöcher:

- La recherche **sur** la psychanalyse, *objet* de nos investigations,
- Et la recherche **par** la psychanalyse, en tant qu'*outil* de connaissance. Cette deuxième catégorie incluant la recherche *en* psychanalyse, et la recherche à partir de la psychanalyse s'appliquant au domaine plus large des sciences de l'esprit, de la culture et des sciences sociales⁴¹

C'est en fonction de ces catégories élémentaires

39 « Les théories sexuelles infantiles », *La vie sexuelle* PUF, 1969, p. 21, OCF VIII, p.235 et v. comment c'est repris par Marie Moscovici dans *Il est arrivé quelque chose* - Ed Ramsay, 1989, p. 21.

40 Un souvenir d'enfance... 122.

41 Jean Claude Arfouilloux, *Recherche de vérité, désir de science*, Introduction aux Entretiens des 17 et 18 juin 2000, *Documents & Débats*, n° 55, 2001.

que l'on pourrait classifier différents secteurs de recherche comme la recherche *empirique, clinique, historique, et conceptuelle*, à quoi l'on pourrait ajouter d'ailleurs, la *recherche sur la recherche*. Mais c'est loin d'être si simple car chaque domaine empiète sur les autres dans la mesure du moins où la recherche entend rester analytique⁴².

C'est d'ailleurs ce qui d'emblée met à part si ce n'est carrément hors du champ de nos intérêts la *recherche empirique* qui n'est pas analytique mais qui surtout se caractérise par l'inadéquation entre *l'outil* d'investigation (celui des observations phénoménologiques et des sciences expérimentales) et *l'objet* auquel il prétend s'appliquer. « *Ca me fait penser, écrit André Green, à l'homme qui ayant perdu sa clef, en pleine nuit, sur un trottoir la cherche de l'autre côté de la rue, sous un réverbère, parce que là au moins on y voit plus clair* ». Il reste qu'en dehors même de ces diplopies nous nous trouvons confrontés à un paradoxe fondamental, indépassable dans le travail de recherche et de théorisation en psychanalyse qui est de vouloir faire entrer *dans les formes secondarisées du langage et de la pensée rationnelle* ce qui défie la raison et se joue des contradictions, *ce qui n'obéit qu'à une « logique » primaire* : un chaos en quête de forme et qui fait feu de tout bois pour se représenter ou plutôt pour se *présenter, se mettre en acte*.

Si nous parlons d'activités « scientifiques », même en y mettant des guillemets comme c'est souvent le cas, il faut quand même savoir ce que nous entendons par là : se réclamer de la science *témoigne d'abord d'une intention* ; vient ensuite la question de savoir comment cette intention peut aboutir à ses fins, *quels sont les moyens dont elle dispose pour se réaliser*.

- Pour ce qui est de *l'intention* elle paraît assez claire. Je serais tenté de la rapporter à une question d'*éthique*, celle qui est à l'origine même du mouvement analytique

42 Comme je l'évoquais on ne peut pas vraiment séparer les différents aspects de la recherche en psychanalyse : la recherche conceptuelle (portant sur l'évolution et la pertinence de ses concepts au regard de la clinique) ne peut pas être dissociée par exemple de la recherche historique. Cette dernière ne prend sens qu'en fonction de la rencontre ou du choc des idées, faute de quoi on n'y comprendrait pas grand-chose ou on ne l'envisagerait que par le petit bout de la lorgnette, ne l'appréhendant qu'à travers des éléments factuels plus ou moins anecdotiques.

à savoir de se dégager des pouvoirs de la suggestion, de l'influence des maîtres à penser, de toutes sortes de formations défensives et de l'emprise des croyances d'autant plus perfides qu'elles ne se présentent pas comme telles mais se réclament de l'objectivité, du réalisme, du sens commun et que sais-je encore : de la science justement ! Pourrions-nous dire que ce qui anime notre « minorité agissante », c'est l'attachement à une certaine éthique de la psychanalyse, laquelle n'est certes pas un avoir dont nous pourrions nous réclamer ou, a fortiori, dont nous aurions le monopole : C'est bien plutôt l'expression d'une *exigence* et l'objet *d'une remise en question permanente* qui visent à ne pas laisser l'analyse s'abâtardir ou s'égarer dans des chemins qui ne sont pas les siens, dans des voies qui lui feraient perdre ce qu'elle apporte spécifiquement à la compréhension de l'être humain et au traitement des marques du destin.

Dans la langue de Freud, ce principe éthique, principe au sens le plus fort du terme, cette exigence scientifique prend la forme d'une *recherche de vérité*, laquelle n'a rien à voir avec la vérité transcendante des philosophes mais s'inscrit dans la relation du sujet avec sa part la plus obscure.

- Quant aux *moyens*, sachant que la psychanalyse en tant que science *prend pour objet cette part du sujet qui lui est à lui-même étrangère*, il ne peut y avoir accès *que par des voies très éloignées de celles de l'observation, de l'investigation, de l'exploration et des vérifications* sur lesquelles se construit la science en d'autres domaines⁴³.

Ce qui nous intéresse avant tout, c'est bien sûr la recherche *dans* la psychanalyse, *par* la psychanalyse. Daniel Widlöcher a souhaité lui donner un cadre spécifiquement dédié avec la création des Ateliers de recherche clinique et conceptuelle. Ils n'en ont pas le monopole mais marquent à ce sujet une orientation décisive.

Les ARCC n'ont pas encore beaucoup d'années d'âge : répondent-ils à leurs promesses ou aux attentes que l'on a placées en eux ? Sont-ils

43 Je suis un peu confus de reprendre de façon si sommaire ce qui relève peut-être des lieux communs de l'épistémologie psychanalytique mais je ne vois pas comment traiter de nos activités scientifiques sans rappeler ces paradoxes fondamentaux.

suffisamment investis ? Sont-ils conformes à leur objet dans la définition des projets, dans la ou les méthodes mises en œuvre ? Comment définit-on un objet et une méthode de recherche en psychanalyse ? Est-ce que l'on peut s'engager sur ce terrain comme cela, « la fleur à la bouche » ? Ces ateliers sont-ils suffisamment épaulés, y a-t-il des méthodes à affiner, un étayage à prévoir dans la structuration même de ces activités pour qu'elles soient à la hauteur de leurs ambitions ?

Le travail de recherche en psychanalyse nous confronte une fois de plus à nos résistances, il met en jeu nos transferts, sollicite nos identifications, donne valeur à nos rêves et à nos chimères, il nous engage dans la voie de la perlaboration, il emprunte le chemin de constructions brinquebalantes et impose que nous sachions y renoncer quand nous constatons qu'elles ne s'accordent plus avec la réalité, la réalité psychique s'entend, à laquelle s'appliquent nos capacités de jugement ayant pris le relai du refoulement (cf. Jugement de condamnation).

Nos activités scientifiques dans leur ensemble s'apparentent à un travail de recherche et la question qui alors se pose à l'institution comme à chacun me semble trouver une expression heureuse chez Lacan lorsqu'il appelle de ses vœux « *une parole qui ne serait pas du semblant* ». Elle caractérise un rapport de soi à soi-même qui ne se laisse pas aliéner dans les formes du discours. Il n'en reste pas moins que *toute parole, par définition, est du semblant* en ce qu'elle porte le deuil de la chose, qu'elle s'en écarte, qu'elle est parfois comme la main qui se referme sur le vide. Une parole qui ne serait pas du semblant est simplement une parole en quête de vérité mais dont la vérité première est de reconnaître ses approximations et le fait que la vérité en question n'émerge jamais si bien que lorsque la parole est en défaut.

Travail de la langue, fabrique conceptuelle par laquelle on cherche à en rendre compte, dans un mouvement qui est porté par les affects à la source de la communication et de notre écoute dans ce qu'elle a d'empathique, mais qui en même temps exige de nous un renoncement, un détachement

permanent.

Ceci pose une question fondamentale qui est celle de *l'implication personnelle* si bien illustrée par le rêve de la préparation anatomique⁴⁴.

Nous n'avons pas d'autre moyen en effet que nous-mêmes pour accéder à la connaissance de l'inconscient, si toutefois nous ne nous contentons pas de ruminer l'herbe du pré. Implication mais comment, jusqu'où, à quelles conditions, en utilisant quels supports ?

Il est une chose à laquelle nous n'échapperons jamais : quels que soient les moyens que nous puissions mettre en œuvre pour faire un travail de recherche, *le creuset de la connaissance reste toujours un travail solitaire et un travail intime*, celui de la cure mais aussi le travail de la nuit. L'image de Green avec son réverbère n'a pas seulement l'intérêt de stigmatiser un non-sens. Elle rappelle en même temps que l'objet de nos recherches ne se tient pas du côté des zones bien éclairées. Nous sommes des chercheurs de l'ombre. Victor Smirnoff se réclamait volontiers de l'esprit du siècle des Lumières. On comprend bien en quel sens à l'encontre des obscurantismes. Mais l'illusion des philosophes fut de méconnaître que le triomphe de la raison est une utopie et que pour être méconnue la sauvagerie n'en ressort qu'avec plus de violence. Nous sommes quant à nous des passagers de l'ombre. « La chouette de Minerve ne prend son envol qu'au crépuscule ». ⁴⁵ Comme je viens de le dire si notre réflexion procède du travail de la cure elle s'enrichit aussi du travail de la nuit, celui des rêves et celui des pensées qui nous viennent entre chien et loup, quand la censure se relâche, quand les parties les plus visibles de la scène s'enfoncent elles mêmes dans la pénombre et que

⁴⁴ Sous l'égide du vieux Brücke et avec l'assistance d'une amie, curieuse de savoir ce qu'il a « dans le ventre », il se voit disséquant la partie inférieure de son propre corps. Louise N. lui avait demandé la veille de lui prêter quelque chose à lire. Comme il lui proposait un livre sur « l'éternel féminin, l'immortalité de nos affects... », elle l'avait interrompu pour lui dire : « *Ce livre je le connais déjà mais n'as-tu rien de toi ?* »

⁴⁵ Hegel, Principes de la philosophie du droit. Minerve est la déesse de la sagesse et son attribut est la chouette. C'est dire que le philosophe commence à réfléchir quand les autres hommes, ceux qui agissent, ont terminé leur tâche. Le philosophe réfléchit sur ce qui a déjà été accompli, après que cela ait été accompli.

du coup apparaissent d'autres reliefs qui étaient jusque là passés inaperçus.

J'aime beaucoup l'expression de Marie Moscovici qui parle de la survenue, dans la cure comme dans la recherche, d'une « émotion de pensée »⁴⁶ : expression qui condense l'émotion en tant qu'*affect* et en tant que mise en mouvement de la *pensée*, comme si l'un et l'autre allaient de pair. Oscillation plutôt, comme l'écrit Catherine Chabert : « oscillations constantes et répétitives entre la soumission aux faits et le traitement (...) qui s'efforce d'en conquérir ou d'en maîtriser le sens, (...) balancement répétitif entre l'intense, l'intime conviction,

la joie de la découverte ou des retrouvailles et le doute, le découragement, la déroute », marquant une analogie entre l'écriture et la recherche psychanalytique. « Sans la perte, il n'y a pas d'accès à la pensée intérieure mais sans plaisir réel lié à l'autre, il n'y a pas d'accès non plus! Superbe compromis qui maintient en tension continue le désir et le renoncement à l'origine de la pensée dans son aptitude créatrice.⁴⁷ » Question une fois encore de réussir à lier ce qui ne va pas ensemble, condition pour que l'on puisse se rapprocher, en un moment rare, d'une parole qui ne soit pas du semblant.

46 M. Moscovici, *Il est arrivé quelque chose*, op.cit, p.12.

47 C. Chabert, *L'amour de la différence*, « Petite bibliothèque de psychanalyse », PUF, Paris, 2011, p.224.

Journée des membres

La formation de psychanalystes, la défense et le développement de la psychanalyse.

Quelques réflexions sur la tension entre les trois missions d'une association psychanalytique

François Villa

Une association comme la nôtre doit soutenir trois missions : la formation de psychanalystes, la défense et le développement de la psychanalyse.

Ces trois missions ont à être articulées logiquement entre elles. Comment pourrait-on, en effet, apporter sa contribution à la découverte freudienne et à la recherche en psychanalyse sans s'être formé ou avoir reçu une formation en psychanalyse ? Dans tout champ de savoir, une formation préalable est une condition minimale et nécessaire tant pour le défendre que pour ouvrir la possibilité de développer des recherches « nouvelles » dans le domaine.

Mais que ces missions soient articulées entre elles logiquement et jusqu'à un certain point chronologiquement, ne permet pas pour autant de conclure que le passage de l'activité de formation à celle de recherche se fasse naturellement, pacifiquement et harmonieusement. Il existe bien évidemment une continuité dans ce passage, il y a même nécessairement une certaine imbrication et intrication entre les deux activités : toute formation, pour ne pas tomber dans la reproduction du même, implique un esprit de recherche qu'anime la curiosité sexuelle, le processus de recherche s'accompagne toujours d'effets formateurs et prend source dans l'expérience psychanalytique singulière. Mais cela ne doit pas nous occulter que le passage d'une activité à une autre implique un réel changement qualitatif des processus psychiques à l'œuvre et exige une évolution de la position subjective.

Viser à soutenir, au présent de notre Association ces trois missions, comporte inévitablement des tensions - voire peut engendrer des conflits - qui entraveront non pas la réalisation de l'une d'entre elles, mais de toutes les trois. Car, si la formation de psychanalystes (mais pas seulement) n'a pas dans ses visées l'horizon de la recherche, elle risque de tomber dans la reproduction d'un savoir que l'on croirait établi une fois pour toutes,

de réduire la méthode psychanalytique aux contenus du savoir qu'elle permet de produire et elle risquerait d'avoir une visée technologique de professionnalisation. Dans quelque discipline que ce soit, une démarche ne peut se constituer en processus de recherche qu'en s'étayant sur la connaissance précise et rigoureuse des fondements, des fondamentaux de cette approche singulière, et en s'appuyant fermement sur la méthode spécifique qui délimite ce champ de savoir et de pratique. La position subjective de celui qui est en formation renvoie, immanquablement, de manière plus ou moins caricaturale, à la relation maître-élève qui est en plus, dans le cas d'un institut de formation psychanalytique, colorée, non pas tant par des relations de transfert - car celles-ci sont aussi présentes dans tous les types de formation - mais par les destins que trouvent, dans l'Institut, la névrose de transfert que l'analyste en formation a développé dans sa propre cure psychanalytique. Cette névrose de transfert a-t-elle été liquidée (comme on disait jadis), analysée, surmontée ? Est-elle devenue transfert du transfert, transfert de travail ? Quels en sont les reliquats, les restes, la part non élucidée, le point aveugle ? Comment ceux-ci vont-ils marquer, infléchir, intervenir dans le processus de formation ?

Je résumerais cela en une interrogation. Quelles relations y a-t-il entre la visée des reliquats de la névrose de transfert (d'autant plus présent que l'analyste en formation n'a pas terminé sa psychanalyse) et la visée du processus de formation ? Comment le but de l'une contribue-t-il, entrave-t-il, inhibe-t-il le but de l'autre ? Je n'ai aucunement la prétention de répondre aujourd'hui à ces questions, je les pose comme fond et horizon de mon questionnement.

Une association psychanalytique doit donc, pour veiller au développement de la psychanalyse, viser à soutenir ensemble et en même temps, d'une part la mission de défense, de promotion et de développement de la

psychanalyse, et, d'autre part, la mission de garantie de la formation de psychanalystes de qualité, dignes de leur fonction.

L'Association a cette double mission, mais, historiquement, les sociétés psychanalytiques ont estimé nécessaire que la mission de formation, bien qu'incombant à nos sociétés, ne soit pas assumée dans la société même, mais à côté d'elle, dans un Institut dit de formation, où interviennent, au nom de la société, comme formateurs, des membres qui remplissent dans l'association la fonction aussi bien de titulaire que de sociétaire. Je ne m'attarderai pas sur la différence de fonction entre titulaire et sociétaire, non pas que cela ne serait pas utile pour penser la différence entre l'activité de formation et l'activité scientifique, mais parce que ce n'est pas sous cet angle que j'ai choisi de réfléchir aujourd'hui. La création d'un Institut de formation à côté de la société psychanalytique vient complexifier la tension existant entre les différentes missions de l'association en faisant naître la « complication » que constitue la nécessité de définir l'articulation, les relations, les rapports de cet Institut et de ses instances, avec la société psychanalytique et ses instances.

Certaines sociétés ont choisi une séparation nette et marquée entre leur Institut et elles. L'APF s'est inscrite dans la continuité du choix effectué par la SFP de lier étroitement la structure de l'Association avec celle de l'Institut de formation. Il me semble que notre Association a même accentué ce choix fondateur. La liaison entre ces deux organismes est tellement étroite que, non seulement, l'existence de l'Institut peut être ignorée par un observateur externe, mais que le statut de l'Institut et son rapport à l'Association ne sont pas véritablement saisis, compris par certains des analystes en formation et, allez savoir, si nous, membres de l'Association, les comprenons tant que ça.

L'instauration d'un Institut de formation par l'Association a, entre autres pour visée, en déléguant la mission de formation à l'Institut, de dégager l'Association des effets de cette fonction et de la maintenir ouverte sur sa mission scientifique.

C'est ici, que je vais revenir sur une interpellation que D. Widlöcher nous a adressée plusieurs fois. De cette interpellation, il tire un ensemble de conclusions et de propositions (je renvoie à sa « Lettre au Conseil » du 20

juillet 2007, *Documents & Débats*, n°71) que je suis loin de partager entièrement. Par contre malgré mes différences de position quant aux conclusions, son interpellation reste effectivement pertinente et mériterait que nous l'examinions réellement et sérieusement une fois de plus. Je rappelle cette interpellation en espérant ne pas trop la déformer. « Notre Association ne fonctionne-t-elle pas fondamentalement comme un Institut de formation ? Et, si tel est le cas, quels en sont les bénéfices et les difficultés pour la formation et pour la recherche analytique ? » L'étroite liaison qui existe entre Institut et Association s'exprime dans le fait que notre Association désire ne pas cantonner les analystes en formation aux seules activités de l'Institut, c'est-à-dire celles liées à leur cursus de formation. Nombre de sociétés composantes de l'IPA procèdent à une séparation plus marquée que nous entre Institut et Société. Nous avons, quant à nous, choisi non seulement d'ouvrir aux analystes en formation les différentes activités scientifiques de l'Association, mais nous n'hésitons pas à les solliciter, quant ils sont suffisamment « avancés » dans leur cursus, pour qu'ils interviennent, dans ces activités, tant dans la discussion que comme conférencier ou exposant. Nous hésitons si peu dans cette voie que je dirai, de manière un peu provocatrice et en forçant, bien sûr, un peu le trait, qu'il me semble parfois que les interventions scientifiques des analystes en formation sont aussi nombreuses - voire peut-être plus nombreuses - que celle des membres. Dans cette démarche, s'exprime un souhait affirmé d'échapper à la pesanteur du gradus qu'engendre inévitablement un cursus, et de mettre l'accent sur le partage entre psychanalystes de leurs questionnements, et de leurs recherches. Notre démarche est aussi, probablement, une conséquence de la prise de conscience des effets stérilisants dont pourrait être porteuse la longue durée de notre formation. La « longueur » du cursus pourrait avoir, en effet, pour conséquence « regrettable » de priver l'Association et la psychanalyse de la contribution de collègues déjà engagés conséquemment dans l'aventure psychanalytique. Ces collègues, que la psychanalyse tient, au point de ne plus les lâcher, nous connaissons déjà leurs compétences et reconnaissons chez eux des qualités de clinicien et de théoricien. Nous sommes certes attachés à un type de formation, dont nous

pensons qu'elle exige un certain temps, une lenteur inévitable et qu'elle est nécessairement longue. Mais nous pensons aussi, que ce choix ne doit pas nous conduire à méconnaître, que nous nous retrouvons, bien avant le terme du cursus, en présence d'un analyste en formation qui est devenu pleinement et à part entière un collègue dont la formation est déjà incontestable et dont la capacité à contribuer à nos débats scientifiques, y compris comme conférencier, est indubitable. Nous pensons aussi, me semble-t-il, qu'en agissant ainsi nous encourageons ces collègues à ne pas différer la clôture, non pas de leur formation (interminable comme nous le savons), mais de leur cursus. En les associant, dès que leur cursus nous semble assez avancé, à la mission scientifique de l'Association, à la tâche d'apporter leur contribution à la découverte et à la recherche psychanalytique, nous les préparons à assumer, dès que possible, la fonction de membre actif de l'Association, c'est-à-dire à être responsable du devenir de la chose analytique dans le monde actuel.

C'est là, dirais-je, le versant positif, bien intentionné de cette démarche d'accueillir « largement » les analystes en formation dans les activités scientifiques de l'Association. Il ne faudrait cependant pas que cela nous cache une autre dimension, pas nécessairement négative, mais indubitablement problématique.

Avec le temps, le nombre des analystes en formation parmi nos conférenciers n'a cessé de croître. La plupart du temps, le choix que nous faisons, lorsque parole est donné à un analyste en formation, est de « doubler » son intervention par celle d'un membre de l'Association (cela peut être un sociétaire, mais le plus souvent ce sera de fait un titulaire). Je dis « doubler » l'intervention de manière à susciter une réflexion, car l'intention déclarée n'est pas celle-là, mais de soutenir, d'accompagner un collègue plus jeune, encore dans le cursus, dans ce moment de prise de parole devant l'Association que nous savons être hautement investi (voire surinvesti) et profondément significatif. Mais ce dispositif n'a-t-il pas pour effet de contribuer à un certain inflexionnement de l'activité scientifique en la rabattant, inévitablement, par trop sur celle de formation ? Ce dispositif ne risque-t-il pas de faire glisser, quasi imperceptiblement mais peut-être inévitablement, la fonction de membre vers celle de formateur au détriment de la fonction de

recherche, d'exploration des difficultés de la pratique psychanalytique et des voies à trouver pour les surmonter que nous devrions assumer comme membres ? Le fait que nous « doublions » les interventions des analystes en formation lors des conférences ne renforce-t-il pas dans l'Institution le poids idéal qu'y occupe déjà la supervision qui deviendrait encore plus le paradigme de notre fonctionnement ?

Toujours par outrage, ce dispositif ne revient-il pas à engendrer une « déresponsabilisation » des membres en nous faisant glisser imperceptiblement de la fonction vers le titre ou l'état permanent de formateur ? Au lieu d'avoir pour principale tâche d'exposer et de partager nos interrogations avec des collègues, de prendre le risque de confronter nos points de vue nécessairement différents et d'essayer de mesurer quels effets cliniques et théoriques peuvent avoir les écarts de ces points de vue, le dispositif nous menacerait de la tentation d'occuper une position de maître - voire de magistère - sans pouvoir supporter que, malgré notre « immense » savoir, nous n'arrivions pas à savoir ce qu'est vraiment la psychanalyse, en quoi elle consiste effectivement. Notons que si nous le savions vraiment, et là Lacan a sans doute raison, ce serait « grave » (si l'on veut), car il n'y aurait peut-être plus de place pour la psychanalyse, ce serait en quelque sorte une affaire classée - cela rassurerait d'ailleurs certains de nos détracteurs. Ne devons-nous pas soutenir, maintenir, supporter que pour les psychanalystes, la psychanalyse ne saurait être une affaire classée, une affaire entendue, une chose assurée ? Et nos travaux scientifiques ne devraient-ils pas viser principalement à explorer justement ce qui, dans la psychanalyse, reste inclassable, indigeste, et fait toujours objection à un savoir positif et à un supposé bien entendu une fois pour toutes. Notre détermination à accueillir « généreusement » les contributions scientifiques des analystes en formation n'est-elle pas à penser aussi comme le symptôme résultant de notre propension à vouloir ignorer à quel point nous sommes pré et surdéterminés par les foules, les associations auxquelles nous appartenons, soit d'une manière illusoirement « naturelle », soit par affiliation. ? Il y a ici deux dimensions de l'inconscient : l'une ne renvoie pas à l'inconscient du refoulement, et elle découle du fait que la psychologie individuelle est d'emblée une psychologie sociale, une

donnée inhérente à la vie psychique, une dimension constitutionnelle ; l'autre est freudienne et elle est déterminée par le conflit entre le désir infantile et le besoin d'amour et de reconnaissance.

Cette générosité favorise-t-elle tant que nous le croyons, la créativité et le développement de notre science ? Cela n'accroît-il pas la dimension autoréférentielle de notre démarche en la mettant à l'abri des signes de reconnaissance qui confirment non pas que le conférencier a apporté une contribution intéressante, mais qu'il est bien le représentant de ce que nous appelons tendrement le *style APF* ?

En prenant appui sur ce que P. Fédida a dégagé à propos de *l'étranger de la théorie* dans sa tentative de construire une théorie de la supervision, j'avancerais que les débats dans l'Association ne visent pas à nous conforter dans un sentiment de ressemblance identitaire, mais à surmonter l'illusion du semblable, de la ressemblance et de la communauté de langue. Nos débats visent non pas à nous conforter dans l'illusion d'une théorie commune que nous défendrions contre ces détracteurs, mais à nous faire prendre encore plus conscience qu'aucune théorie ne saurait effacer les traces de *l'étranger* dont elle s'origine. La fonction de la théorie n'est pas tant de représenter le connu, la somme de connaissance, que d'être le *représentant de l'étranger*, de l'étrangeté fondamentale de la situation analytique. Et c'est cet étranger-là qui, au-delà des processus de reconnaissance, est *l'interlocuteur* de chaque analyste. Lorsque nous parlons devant l'Association, idéalement ce que nous devrions viser, c'est faire entendre de quoi il retourne dans le travail analytique et ce qu'il nous en reste de fondamentalement énigmatique - voire insurmontable. Ce but exige que nous nous abaissions jusqu'à l'étranger pour que notre parole retrouve, à nouveau, toutes les ressources originaires non pas d'une langue, mais du langage.

D'un tel point de vue, ce qui fonderait la communauté analytique, ce n'est pas tant des *supposées bases communes*, que la capacité des psychanalystes de supporter, *sans mélancolisation*, l'inavouable absence de communauté. L'enjeu d'une association analytique ne serait-il par de tenter d'être le lieu par excellence où une historisation effective, *in vivo*, de la découverte et de la formation de la théorie psychanalytique pourrait

s'effectuer ? D'une certaine façon, ce ne serait qu'ainsi que pourrait être reconstruite la généalogie des transferts d'où peut se concevoir une histoire de la psychanalyse, de son développement, des apories de sa pratique.

Nous ne croyons pas qu'il soit incongru de se demander si les dispositifs institutionnels actuels qui régissent notre activité scientifique permettent d'atteindre cette visée ou l'entravent.

Que demande le travail scientifique ? Je resterai ici dans la lignée freudienne en soutenant que l'apport de la pensée scientifique est d'accroître la capacité de la raison de se confronter à la vérité. Par vérité, je désigne, comme Freud, la capacité de la pensée à concorder avec la réalité qui existe en dehors de nous, indépendamment de nous. Le but assigné à la pensée scientifique est de nous contraindre à percevoir cette réalité - y compris lorsqu'elle est source de déplaisir - et de parvenir à établir une certaine coïncidence entre le champ de la pensée et le champ des actes humains. Passer d'une activité de formation à une activité de recherche implique un changement de qualité dans les processus et une évolution de la position subjective. Il s'agit de passer, autant qu'il se peut, de la relation de maître à élève à une relation de parité qui n'abolit ni les dissymétries générationnelles, historiques, ni celles liées à des différences de fonction. Dans la formation la pensée reproductrice joue toujours un rôle important, il faut être à même de reproduire, comme analyste, les conditions de possibilité et d'instauration de la situation analytique dont nous avons éprouvé les effets dans notre analyse personnelle. De même, il faut par la pensée, reproduire depuis l'expérience, le chemin de la découverte freudienne pour en confirmer la pertinence, pour déterminer son impertinence, pour appréhender ses limites...

La position de recherche demande, asymptotiquement, que nous nous libérions autant qu'il se peut du principe de plaisir en supportant d'accueillir le déplaisir dans la pensée sans qu'elle en soit paralysée. Elle demande aussi un investissement de la curiosité et des processus de pensée rendant possible la recherche qui ne doit pas être orientée de manière prédominante par le besoin d'amour et la demande de reconnaissance.

Nos dispositifs nous permettent-ils d'affronter et de surmonter l'aporie que rencontre la recherche en

psychanalyse ? La psychanalyse est un domaine du savoir auquel la psychanalyse ne peut pas ne pas s'intéresser, sous peine de ne plus être la psychanalyse, mais, en s'y intéressant effectivement, elle ne peut pas ne pas porter *irrégulièrement* atteinte au contenu de ce savoir en empêchant sa *fixation en système*, (notons ici que *endommager, porter atteinte à quelque chose* est l'une des significations anciennes du verbe intéresser (ce sens n'est pas sans importance dans notre propos). La recherche psychanalytique, comme dans le processus de construction, s'attache moins au contenu qu'à la méthode qui permet de les produire. Ce qui nous importe est le mode de penser analytique qui rend possible, à chaque fois, de reprendre pour la première fois le chemin sans oublier le but : se contraindre par le travail de la pensée à accueillir ce qui ne l'a pas toujours été et qui est principalement toujours en acte dans ce qui devient manifeste.

Le mode de pensée analytique rencontre toujours un point où il est obligé de reconnaître que, malgré les résultats qu'il a pu obtenir, le réel qu'il essaye de saisir continue inlassablement et répétitivement à se dérober à une saisie complète. C'est en ce point que la psychanalyse ne peut s'enfermer dans une clôture autoréférentielle et qu'elle devrait se voir conduite inéluctablement à s'intéresser à d'autres domaines du savoir.

La psychanalyse, pour pouvoir véritablement s'intéresser à d'autres domaines du savoir, ne doit pas négliger de s'intéresser en premier lieu à elle-même comme domaine du savoir. C'est d'ailleurs une contrainte à laquelle est condamné le psychanalyste : pour pouvoir rendre possible la psychanalyse du patient, il doit veiller à ce que le travail analytique se poursuive en lui et à analyser ce que produit en lui les effets du transfert qu'humainement, il n'aurait que trop propension à vouloir méconnaître.

Ce n'est que depuis le développement de l'intérêt de la psychanalyse pour elle-même, pour son (ses) mode(s) que va s'imposer la nécessité de contester avec d'autres savoirs auxquels nous devons nous intéresser depuis les *points de concordance* que l'expérience de la cure et le travail d'élaboration auront fait surgir entre la psychanalyse et eux. Nous devons nous y intéresser en suscitant leur propre intérêt pour la psychanalyse.

Cette controverse n'est pas une simple confrontation d'approche ou une curiosité pour d'autres savoirs, elle se fonde sur le fait que nous restons fondamentalement attentifs à ce qui échappe à notre théorisation, à ce qui se présente, depuis l'expérience de la cure, comme objection à nos théories et comme obstacle au progrès de la cure. Si nous avons à solliciter parfois d'autres disciplines, c'est pour tenter d'éclairer un peu plus ce qui nous reste fondamentalement obscur.

Le projet de telles controverses est que chaque discipline avec sa méthodologie aille jusqu'à rencontrer l'étranger de sa théorie et qu'à partir de l'interlocuteur « interne » de chaque discipline puisse s'organiser une controverse sur les objets qui font points de concordance. Cette confrontation ne vise pas abolir les frontières entre les disciplines, mais à mieux les dessiner. Le projet est le refus de s'isoler dans des prétentions de propriété territoriale pour repérer plus précisément ce qui, dans l'effort de traduction nécessaire à la controverse, se transmet activement du principe agissant dans tel ou tel paradigme. Les mouvements de transfert d'un domaine à l'autre ne sont pas des mouvements de *naturalisation colonisatrice*, mais des mouvements par lesquels *la question se voit déplacée en étant transportée du lieu où elle était devenue à la fois concept-limite et limite de la conceptualisation vers un autre lieu où, retrouvant l'interlocuteur étranger, elle s'en voit renouvelée*. L'intérêt de la psychanalyse pour les autres sciences du vivant ne participe pas alors d'un projet de totalisation, d'annexion ou d'unification, mais d'un mouvement asymptotique qui permet à l'humain de cerner d'un peu plus près ce réel qui lui échappe¹.

Ce que la psychanalyse nous oblige à faire, face aux différentes théorisations, les nôtres comprises, est de ne pas méconnaître qu'elles sont l'œuvre d'un individu. Dans une théorie, il y a ce qui est dit, ce qui se laisse entendre de manière déformée et ce qui reste fondamentalement à entendre. Nous pouvons considérer que la théorie n'est peut-être pas trop mauvaise dès lors que ce qu'elle dit n'empêche pas de laisser entendre ce qui la motive et cela d'autant plus si ce qu'elle révèle en le cachant

¹ Tout ce qui vient d'être écrit ne peut s'entendre qu'en ayant en arrière-fond le texte de Freud intitulé : « L'intérêt de la psychanalyse » [1913], trad. P.-L. Assoun, in *Résultats, idées, problèmes, I, 1890-1920*, Paris, PUF, 1984, p. 187-213.

s'avère être si singulièrement juste, que cela parle à tout un chacun de ce qui restait jusque-là hors de son entendement.

Pour que la rencontre avec d'autres domaines du savoir s'avère féconde, il faut surmonter l'illusion de la mêmeté de l'objet (le rêve par exemple), ce n'est le même objet qu'en apparence. De fait, chaque domaine du savoir concerné par l'objet qui semble commun, construit un objet qui est la réalité que permet de constituer la méthode propre à ce domaine. Cette réalité ne se constitue qu'au prix d'une perte d'avec le réel qu'elle tente de saisir. Ce que l'on peut espérer, dans le meilleur des cas, c'est que la réalité construite ne s'hypostasie pas trop en une image fixée religieusement que l'on prendrait pour cette vérité même que l'on cherche vainement à saisir. Lorsqu'on y parvient, ce à quoi on a à faire c'est à un modèle pour représenter *cela* qui continue d'échapper à la représentation. Mais, le modèle, à la différence de l'image, conserve un lien avec le matériau autour duquel il s'est échafaudé. Le modèle conserve la matérialité que l'image perd à trop se corporéiser. L'image toujours menace de virer à trop d'anthropomorphisme, alors que le modèle permet un travail de désanthropomorphisation qui permet que se dégage un peu plus quelles sont les conditions de

possibilité pour que s'ébauche la figure de l'humain-inhumain (je retrouve là le travail de P. Fédida). La confrontation des modèles différents, à partir de la méthode propre aux domaines qui les produisent, peut, dans le meilleur des cas, rendre à nouveau parlant ce que confisque l'enfermement dans un seul modèle - en tentation de devenir une image mimétique de ce qu'il tentait de représenter. En un mot dans le modèle peut à nouveau se présenter la chose qu'il ne parvenait pas à représenter et qui, tout à coup, tel le petit pan de mur jaune dans la vue de Delft, remet en mouvement la pensée en l'arrachant à l'emprise fascinante de ce qui s'était trop fait image. Dans ce mouvement, ce que chaque domaine peut gagner, c'est un accroissement de sa capacité perceptive. En voyant le petit pan de mur jaune dans son modèle, ce que chacun des domaines peut entrevoir un petit peu plus, c'est ce que sa méthode lui fait négliger et qui, à être pris en considération, peut lui ouvrir de nouvelles voies qu'il risquait de ne pas pouvoir emprunter en restant enfermé dans son seul champ de recherche et en se retrouvant sous la menace que ses découvertes ne soient constituées en un système de croyance, en une conception unitaire du monde. Je m'en tiendrais là dans ces présentations de quelques réflexions qui permettront, je l'espère, de contribuer à ouvrir la discussion sur la tension qui existe entre les trois missions d'une association psychanalytique.

Compte rendu de la réunion entre le Comité de l'enseignement et les analystes en formation du 12 janvier 2012

Florence Mèlèse

La réunion s'est tenue dans les locaux de l'APF. Trois membres ainsi que 14 analystes en formation étaient présents.

Le Comité de l'enseignement proposait cette d'année d'échanger avec les analystes en formation à propos des obstacles qu'ils rencontrent sur le chemin de la formation : comment concilier la liberté laissée à chacun de tracer son propre itinéraire avec les contraintes du cursus.

Felipe Votadoro a introduit la discussion en centrant son propos sur la longueur du temps qui s'écoule entre l'admission au cursus et le premier contrôle, entre le premier et le second contrôle puis les homologations de cursus et enfin les délais encore plus longs pour certains, entre l'homologation du cursus et la demande de sociétariat.

Des analystes en formation demandent comment une validation de supervision peut aboutir à un refus alors que l'analyste a poursuivi un travail, parfois pendant plus de cinq ans avec un superviseur. Où se situe leur défaillance pour que la validation échoue ? L'échec aux validations de contrôle, qui met en question la capacité à être analyste est-elle pertinente ?

En référence aux travaux de Victor Smirnoff, une réponse est faite, évoquant la liberté de chacun dans son parcours à l'APF. Elle consiste en une des spécificités de notre Institution depuis son origine, qui la différencie du modèle des autres institutions. La validation d'une supervision implique une forme de capacité de s'adapter à certaines exigences qui sont celles de l'APF. Des questions se posent : cette exigence serait-elle dans la lignée de la capacité à se conformer au cadre de l'analyse ? Cette aptitude requise témoigne-t-elle de la capacité du candidat à être analyste ? Ce serait une vaste discussion qui mériterait d'être travaillée.

En effet les validations et non validations portent sur des enjeux de reconnaissance et mettent très directement en question le narcissisme des candidats. L'exercice qui consiste à témoigner de plusieurs années de séances est un exercice difficile. Le candidat laissé seul dans une institution qu'il idéalise quant à ses exigences théoriques et pratiques est

pris dans un fantasme d'exploit à réaliser. Cette idéalisation pourrait être une des raisons de la difficulté à prendre la parole lors de nos réunions scientifiques, la prise de parole étant vécue comme un danger narcissique.

Il est ensuite évoqué la différence de l'APF avec la SPP, institution dans laquelle le temps qui s'écoule entre l'admission et le début du premier contrôle est en moyenne d'un an et demi. En effet, cette institution serait en mesure de proposer un patient à analyser à certains candidats qui ont du mal à trouver un patient à trois séances par semaine.

La formation à l'APF est une formation longue qui peut être vécue comme une formation sans fin et dont l'exigence tant clinique que théorique est liée à son histoire.

Rencontre entre des membres affiliés de la British Psychoanalytical Society et des analystes en formation de l'APF 12 novembre 2011

Florence Mélése

Compte rendu fait par les analystes en formation de l'APF

À la suite de notre rencontre avec la *British Psychoanalytical Society* le 28 Juin 2008 (*Documentes & Débats* n° 73) à laquelle participaient dix analystes en formation de l'APF, nous avons envisagé avec Christine Miqueu Baz, française vivant à Londres et membre de la BPS de renouveler l'expérience à Paris.

Avec l'accord et le soutien du président de l'APF Felipe Votadoro et de Florence Mélése Secrétaire du Comité de l'enseignement cette nouvelle rencontre a eu lieu le 12 novembre 2011. Quinze analystes en formation de l'APF et vingt membres récemment affiliés de la *British Psychoanalytical Society* y ont participé. Les échanges se sont fait en anglais. La journée a eu lieu à la l'hôpital de la Pitié Salpêtrière, lieu mythique de la rencontre du jeune Freud avec Charcot et la psychiatrie française.

Daniel Widlöcher a introduit la matinée en évoquant sa longue expérience au sein de l'établissement et la façon dont il avait réussi à implanter la psychanalyse dans un lieu aussi réfractaire à une approche non psychiatrique. Il a aussi évoqué ses multiples contacts avec des membres éminents de la *British Psychoanalytical Society* depuis le début de sa carrière, en particulier avec Anna Freud et Joseph et Anne-Marie Sandler. André Beetschen a ensuite présenté un exposé sur l'histoire de l'APF, soulignant les différentes étapes de sa création et sa spécificité au sein du mouvement psychanalytique en France à partir de l'après-guerre.

Après une pause pendant laquelle des contacts plus personnels entre les participants ont pu commencer à s'établir, Patrick Merot a développé les modalités du cursus de formation à l'APF. Les questions sur notre cursus ont été nombreuses : le modèle du cursus britannique procède d'un enseignement et d'un encadrement plus académique que le modèle APF qui paraît plus souple, l'initiative personnelle y jouant un plus grand rôle.

Le déjeuner commun dans une petite brasserie bien parisienne a permis de continuer des échanges animés. Nos collègues anglophones ont pu assurer la traduction quand elle s'avérait nécessaire de telle sorte que ni les uns ni les autres n'ont été en difficulté pour reprendre la discussion de la matinée sur

les différences entre les modalités de la formation et leurs effets sur la pratique.

Felipe Votadoro nous a ensuite proposé une visite de l'hôpital de la Salpêtrière en évoquant les différents moments de son histoire.

L'après midi s'est déroulée sous la forme de quatre *workshops* (de 7 à 8 personnes) qui se sont tenus à « la maison de la force », ancienne prison de l'hôpital.

Au sein de chaque groupe de travail l'un de notre collègue anglais a fait une brève présentation clinique en présence d'un membre de l'APF, Lucile Durrmeyer et Évelyne Sechaud s'étant jointes à André Beetschen, Patrick Merot et Florence Mélése. Dans ces groupes de travail nous avons été davantage surpris par nos affinités que par nos divergences. Grâce au climat de confiance mutuelle, l'ensemble des participants s'est senti engagé dans ce travail clinique et dans la réflexion qu'il a suscitée.

La journée s'est terminée par des « agapes » dans un restaurant, pour un dîner chaleureux auquel la majorité des participants était présente.

Nous espérons vivement que ces échanges pourront se poursuivre.

Commentaire de Florence Mélése

La richesse de la confrontation des orientations cliniques et théoriques avec nos collègues étrangers, malgré nos apparentes divergences, nous montre qu'en dehors du « modèle français » le processus analytique est bien à l'œuvre. À quelle qualité d'écoute tient ce processus qui transcende les théories ainsi que les pratiques ?

Cette expérience pourrait nous inciter à instaurer des échanges réguliers avec des sociétés analytiques « étrangères ».

PS : L'intervention d'André Beetschen pourra être consultée sur le site de l'APF, et celle de Patrick Merot sur celui de la FEP

Compte-rendu du groupe

L'enfant dans la psychanalyse - 2011-2012

*Jean-François Daubech, Brigitte Eoche-Duval,
Bernadette Ferrero, Jean-Yves Tamet*

Sollicités en mai 2011 par Florence Mèlèse, Secrétaire du Comité de l'enseignement, nous avons accepté de participer au groupe dont la création fut proposée par le Comité et des analystes, qui, à l'initiative d'Olivia Todisco¹ avaient souhaité prolonger le travail initié par Laurence Kahn, conduit par Viviane Abel Prot et auquel l'un d'entre nous, Jean-Yves Tamet, avait participé. Sur les conditions de ce travail il faut se reporter tant aux publications de la journée où il fut présenté qu'aux deux rapports d'activité de la présidence de L. Kahn. Des noms de collègues pouvant co-animer le groupe avaient déjà été avancés, membres sociétaires comme Jean-François Daubech, Brigitte Eoche-Duval et Bernadette Ferrero ou titulaire comme Jean-Yves Tamet, mais aussi d'autres, analystes en formation comme Jenny Chomienne Pontalis et Martin Reça, pouvant présenter ; Valérie Roumengous fut ensuite sollicitée par Bernadette Ferrero qui devint la Secrétaire de notre groupe.

Cette proposition de travail était dans le droit fil des suggestions faites après la réflexion précédente, à savoir comprendre comment la psychanalyse, sa théorie comme sa pratique, compose avec l'enfant ; comment les analystes se conduisent-ils avec cette complexité, métapsychologique et pratique, au décours des traitements qui réunissent parents et enfants ? Et même, question lancinante, qu'en est-il de l'enfant tiraillé entre la notion d'infantile et la dimension psychogénétique de son développement ?

Voilà pourquoi l'intitulé du groupe fut l'objet d'un rapide tour de discussions entre nous afin de laisser ouverte la discussion et ne pas considérer d'emblée que les questions théoriques comme pratiques étaient acquises et résolues : qu'il y aient des traitements auprès d'enfants et de leurs parents, nul doute à cela mais comment la psychanalyse est présente en ces pratiques, là réside un

¹ Sur proposition faite au Conseil, élaborée par un groupe d'analystes : Olivia Todisco, Bernard Golse, François Villa, Brigitte Chervoillot Courtyllon, Jenny Chomienne Pontalis.

enjeu de taille pour la recherche clinique et théorique. D'où l'intitulé et l'argument ainsi énoncé :

L'enfant dans la psychanalyse

Une présentation clinique issue du travail thérapeutique auprès d'enfants permettra de questionner les fondements de la situation théorique de l'enfant dans la psychanalyse Jean-François Daubech, Brigitte Eoche-Duval et Jean-Yves Tamet accompagneront ce travail dont l'organisation est confiée à Bernadette Ferrero durant cette année.

Eu égard aux contraintes du lieu - siège de l'APF - où se dérouleront les soirées nous sommes obligés de demander une inscription préalable auprès de B. Ferrero. Autre question immédiate : nous avons souhaité que ce groupe se déroule au siège de l'APF, dans un contexte confortable, car cette nouvelle activité méritait bien une telle reconnaissance ! Le Conseil nous accorda la possibilité d'utiliser la salle de réunion.

Le groupe s'est donc réuni trois fois, trois soirées du mardi avec un nombre de participants évoluant entre 10 et 12 et pour notre part l'un d'entre nous ne put être présent que lors de la première séance.

Relisant le texte rédigé par les collègues qui nous ont précédé dans la réflexion c'est lui qui guidera notre réponse afin de voir comment nous avons suivi ou nous nous sommes écartés de ses recommandations : nous nous en sommes éloignés car il est toujours délicat de mettre en pratique des suggestions à l'élaboration desquelles on n'a pas participé.

Ainsi reprenons leurs quatre propositions et mesurons ce que nous en avons fait :

- nous avons laissé libres les collègues de présenter un cas de leur pratique auprès d'enfants sans définir tout de suite un quelconque dispositif concernant les modalités de la rencontre. Il s'agissait de faire un état des lieux de cette pratique et d'en saisir les usages au plus près.

Ainsi trois garçons furent-ils présentés par Valérie Roumengous, Jenny Chomienne Pontalis et Martin Reça : un enfant suivi de 4 à 10 ans et deux autres sur des périodes plus courtes ; les cas furent issus de soins en institution pour le premier et en cabinet pour les deux suivants. On a pu observer des variations importantes d'abord sur les possibilités d'élocution, des productions, jeux et dessins, de ces enfants, compte tenu de leurs troubles psychiques mais également sur l'engagement des parents au décours de la thérapie. Il va sans dire que leur présence est sous-tendue tant par des éléments transférentiels que par les fondements théoriques sous-jacents du thérapeute. Interroger ces variations au plus près de la clinique a pu se faire, mais le nombre de séance de travail nous est apparu trop étriqué pour permettre de perlaborer ces questions sur un plus long terme.

- Nos collègues s'étaient appuyés sur le modèle des « Mardis autour de la pratique » et ce modèle nous a donc réunis tous les quatre, sans cooptation préalable et sans que nous ne connaissions vraiment les engagements respectifs de chacun auprès d'enfants. Si cette méthode présente l'avantage de laisser une grande place à l'écoute et à la réflexion de chaque participant du groupe, elle nécessite en amont la présence de deux principes : le premier a déjà été mis en application, il s'agit de la permanence de l'engagement des participants sur une année afin que la stabilité du groupe contribue à mesurer l'évolution de sa réflexion et le second tient à la fréquence des rencontres qui nécessiterait au minimum 6 séances annuelles afin de donner du temps à une dynamique réflexive plus approfondie.
- Nous avons de fait fonctionné à trois lors de deux soirées, ce qui est un chiffre en rapport avec la douzaine de collègues présents, à majorité féminine puisqu'un seul homme fut présent. Nous avons regretté que les trois séances ne permettent qu'un tour rapide, témoignant certes de l'intérêt de chacun, mais ne laissant pas le travail de groupe produire ses effets de tension

et perlaboration : ainsi a-t-il fallu mettre cette approche comme un prolégomène, la situer en perspective avec un prolongement éventuel laissé à l'initiative du prochain Conseil.

Nous ne pouvons pas évoquer le détail des cas cliniques car tel ne fut pas le contrat avec nos collègues et c'est pourquoi le propos se contente de présenter les éléments qui ont permis au groupe de trouver assez vite une modalité de travail : enthousiasme et curiosité ont été au rendez-vous de manière de plus en plus vive au fur et à mesure des trois séances, venant témoigner d'une dynamique transférentielle agissante au sein du groupe. L'approche contre transférentielle fut limitée dans son abord car il ne s'agit pas d'une supervision mais nous avons perçu quand même nettement la manière dont les collègues avaient construit leur « laboratoire ». Ainsi le rythme des séances, le statut accordé aux parents, la topologie de la séance, la place de la parole et des productions, autant de points de débat perçus.

Nous en terminons là, estimant que ce groupe se doit d'être poursuivi en affinant son projet et en se déroulant avec le temps nécessaire à son mouvement. Une des questions qui pourrait se poser concerne les modalités de son fonctionnement : s'il apparaît souhaitable de maintenir la parité chez les analystes accompagnateurs par rapport à la pratique ou non de l'analyse d'enfants, d'augmenter le nombre de séances dans l'année, le groupe doit-il continuer avec les modalités de permanence d'engagement des participants sur une année, modalités qui furent nécessaires à son « démarrage » institutionnel ? De toute façon chaque dispositif de travail serait à inventer par ceux et celles qui en auraient la charge.

Introduction à la Journée de l'APF à Lyon le 10 mars 2012

Élisabeth Cialdella.

Un patient qui jusque-là jouait le jeu de l'analyse, et qui se montrait « bon et loyal, devient grossier., faux., révolté., simulateur », au moment où le médecin cherche à « déterrer ce qui se trouvait enseveli sous le refoulement ». Ce patient « se rebiffe »... Et alors quoi ? Eh bien il faut « faire plier son caractère » écrit Freud en 1897¹. Il faut « lui jeter l'interprétation à la figure »², lui « lancer au visage les secrets que le médecin a devinés » afin de « rendre tangible la résistance » et de mettre en lumière (découvrir), ce qu'elle cache.

Projetons-nous 15 années plus tard. Un jeune médecin adresse une patiente à Freud après lui avoir déclaré sans ambages que son anxiété résultait de désirs sexuels inassouvis ; en fonction de quoi il lui avait proposé trois solutions : « retourner chez son mari, prendre un amant ou se satisfaire elle-même ». Quand le maître apprend cela, Il s'élève vivement contre « l'erreur technique qui consiste à jeter brutalement à la tête du patient [notez bien que ce sont les mêmes termes] les secrets que le médecin a devinés (...) En psychanalyse, déclare-t-il maintenant, des règles techniques strictes viennent remplacer une insaisissable qualité, qui exige un don spécial : le tact médical... »

Quel renversement ! Que s'est-il passé ?

Retournons en 1897. C'est pour Freud une période absolument cruciale dans l'évolution à la fois de son élaboration théorique et de son auto-analyse dont il écrit à Fliess qu'elle est « réellement pour lui, à ce moment là, ce qu'il y a de plus essentiel »³. Mais voilà que du même coup

1 S. Freud, « Lettre 72 du 27 octobre 1897 », *La naissance de la psychanalyse*, PUF, Paris 1956, p. 200.

2 Selon une expression employée peu avant « Il s'agit surtout pour moi de deviner le secret du patient et de le lui lancer au visage. Il est généralement obligé de renoncer à nier. Ailleurs il faut agir davantage ; la résistance permanente du malade se traduit par une rupture des associations, un manque de solutions, un défaut de netteté des images et leur caractère incomplet... » S. Freud (1895) « Psychothérapie de l'hystérie », *Études sur l'hystérie*, PUF, Paris, 1956, p. 227.

3 S. Freud, « Lettre 71 du 15 octobre 1897 », *ibid.* p. 197.

les théories qu'il avait élaborées se trouvent mises à mal. La place qu'il accordait à la séduction traumatique de l'enfant par l'adulte dans la genèse des névroses ne lui apparaît plus crédible. « Je ne crois plus à ma neurotica déclare-t-il⁴ ». Il développe les arguments de cette remise en question mais elle est radicale. C'est un profond bouleversement. L'édifice s'écroule. La situation est assez pathétique. Il avait cru qu'il suffirait d'arracher à l'oubli la scène pathogène pour « liquider la névrose ». Mais ça ne tient pas la route, ça ne marche pas, il s'est trompé. « Je ne sais plus où j'en suis », avoue-t-il. En proie au doute il semble prêt à jeter l'éponge. Adieu les rêves de la psychanalyse, et puis aussi : adieu veau, vache cochon, poulet... Il se laisse aller à l'auto-dérision : « Une célébrité éternelle, la fortune assurée, l'indépendance totale, les voyages, la certitude d'éviter aux enfants les graves soucis qui ont accablé ma jeunesse, voilà quel était mon bel espoir. » Hélas ! « Me voici obligé de rester dans la médiocrité, de faire des économies (...) Rebecca ôte ta robe, tu n'es plus fiancée ! » Le ton est curieusement badin et il s'étonne lui-même de ce contraste. Il devrait se sentir accablé et pourtant c'est le contraire qui se produit. Ses doutes n'entraînent aucun sentiment dépressif : « Je me trouve dans l'état opposé (...) Il est curieux que je ne me sente nullement penaud, ce qui semblerait pourtant naturel, écrit-il. (...) mais soit dit entre nous (car je n'irai pas raconter tout cela aux philistins) je me sens victorieux, plutôt que battu [– à tort cependant, ajoute-t-il par mesure de prudence ...] » La vérité c'est qu'à ce moment clef de son auto-analyse, faisant resurgir entre autres les souvenirs de proximité tendre avec « Matrem Nudam » et Nania, sa bonne tchèque, marqués surtout par la découverte du complexe d'Œdipe⁵, Freud vient de se formuler à lui-même une interprétation bouleversante qui l'oblige à tout réviser, à tout reconstruire, mais qui loin de le désespérer suscite chez lui un sentiment de légèreté, de libération, ce qui est

4 S. Freud, « Lettre 69 du 21 septembre 1897 », *ibid.* p. 190.

5 S. Freud, « Lettre 71 du 15 octobre 1897 », *ibid.* p. 196.

le propre même de l'interprétation quand au détour d'un chemin elle fait surgir en pleine lumière ce qui jusqu'alors restait caché à l'ombre du refoulement et des résistances. Freud n'est-il pas lui-même ce patient qui reçoit tout à coup, « en pleine figure » comme il dit, ce qu'il n'avait pas pu ou pas voulu reconnaître jusque là ? N'est-ce pas de lui-même qu'il parle à propos de cette vérité cachée et qui maintenant lui saute aux yeux ? « J'attribuais au facteur étiologique de la séduction une importance qu'il n'a pas. (...) Après cette erreur j'ai pu reconnaître les manifestations spontanées de la sexualité infantile », celles qui « se développent dans la période de « nostalgie » selon le joli terme qu'il emploie, après que l'on a privé l'enfant d'expériences sexuelles. » - La « nostalgie » (sehnsucht)⁶ quelle façon poétique de décrire la souffrance de l'enfant privé d'expériences sexuelles ! Cette prise de conscience, qui va avoir chez lui de si profondes répercussions, constitue le paradigme de ce que l'on peut attendre d'une interprétation. Il lui a fallu surmonter les résistances qui s'opposaient à la reconnaissance en lui-même des sources du conflit. La « réalité psychique » prend maintenant le pas sur la « réalité extérieure », la « vérité historique » (subjective) sur la vérité matérielle. Tel est le sens du travail interprétatif. Dans cette perspective il faut vaincre les résistances des patients - et les métaphores restent guerrières - il s'agit de remporter la victoire - on fait pression sur le malade. Il est question d'un rapport de forces. Vis-à-vis de patientes hystériques, les figures ont aussi un caractère sexuel à peine voilé : l'analyste doit franchir les barrières du moi, de telle sorte que ces femmes laissent entrer en elles la parole effractante d'un autre. À la faveur d'interprétations pénétrantes on cherchera à « rétablir la libre circulation dans une voie jusqu'alors fermée ». Seulement voilà, ce n'est pas si simple et quelques années plus tard Freud semble avoir complètement changé son fusil d'épaule, ou plutôt, il a déposé les armes ; il renonce à toute technique active car l'expérience lui a enseigné que cette dépense d'énergie était parfaitement vaine. Plus il en faisait, plus le malade résistait et pour cause : c'est que les efforts du médecin devenaient effectivement le support de satisfactions libidinales pour le patient, dans le style : « s'il me bat, c'est qu'il m'aime », ou s'il cherche avec une telle frénésie à pénétrer les secrets de mon âme, c'est que je l'excite. « Par mon travail psychique, écrit-il en 1910, je devais vaincre chez le malade une force qui s'opposait à

6 S. Freud, « Lettre 72 du 27 octobre 1897 », *ibid.* p. 199.

la prise de conscience (...) et cette insistance me coûtait beaucoup ». Mais c'est pour marquer la distance qu'il a prise avec cet activisme des premières années, jusqu'à mettre sur un pied d'égalité « le but de la technique analytique qui est d'ouvrir au malade l'accès à son inconscient » avec une autre finalité qui est, je cite encore, « d'éviter un excès d'efforts au médecin ». Ce qui signifie que l'économie d'énergie du côté de l'analyste et la levée du refoulement du côté du patient se trouvent ainsi conjuguées ; il y a un lien organique entre ces deux finalités, la première conditionne la seconde pour la simple raison que « le rapport de forces brutales » qu'il préconisait au début, « contenait, comme l'écrit Catherine Chabert, une scène de suggestion, de séduction comme entre un père/analyste à la fois excitant et contraignant, et un enfant/patient qui résiste et refuse de céder ». Dès lors c'est l'analyste qui va accepter une certaine forme de passivité ; « il abandonne, écrit-il, le travail implacable, épuisant, qui consiste à éperonner sans cesse le malade »⁷, il accepte au contraire de se laisser pénétrer par la parole de celui qui parle auquel il restitue par là même une position active et subjective. Ce tournant, marqué par l'article de 1910 sur « Les chances d'avenir... », introduit l'idée selon laquelle le transfert bien qu'étant le principal support de l'action thérapeutique est susceptible d'opposer à la cure les plus fortes résistances. Simultanément apparaît pour la première fois la notion de contre-transfert. Tel est le message adressé au jeune médecin de l'article sur « La psychanalyse sauvage ». L'interprétation ne doit pas intervenir avant que le patient « soit arrivé lui-même à proximité de ce qu'il a refoulé » et d'autre part avant qu'il ait établi avec le médecin un attachement suffisamment solide pour ne pas prendre la fuite devant la violence de l'interprétation.

Par la suite les psychanalystes ne cesseront selon leurs appartenances et leurs options personnelles d'osciller entre l'activisme interprétatif et une réserve confinant parfois au silence absolu.

L'interprétation n'en reste pas moins au cœur de l'expérience et de la pratique psychanalytiques mais elle ne peut se penser indépendamment de la question du transfert et des résistances dont elle est tributaire et auxquels elle s'applique. Elle n'a pas seulement pour fonction d'élucider un sens caché, de mettre en évidence l'implicite ou le latent, mais

7 S. Freud, « A propos de la psychanalyse dite sauvage », *La technique psychanalytique*, PUF, Paris, 1953, p. 35-37.

c'est aussi donner vie, mettre en mouvement ce qui s'était enlisé dans la répétition, permettre que des liens se fassent et se défassent. Comme l'écrit Georges Deleuze, l'interprétation psychanalytique se livre comme dans le domaine artistique, en musique, en peinture (souvenons-nous en particulier de ses propos concernant Pierre Bonnard) : il ne s'agit pas de reproduire ou d'inventer des formes mais de « capter des forces »⁸.

Comment, de quelle manière ? Les différentes interventions de Françoise Dejour, de Nicolas Georgieff et de Jean-Yves Tarnet témoignent de la manière dont chacun d'entre eux, qui avec les adultes, qui avec les enfants, s'approprient cette fonction qui fait de l'analyse un art de l'interprétation. Je laisse la parole pour commencer à Françoise en vous remerciant de votre attention.

⁸ Gilles Deleuze, *Logiques de la sensation, La Différence*, Paris 1981, pp. 39-40.

Rencontres, Transferts, Interprétations.

Des mots aux images ; des images aux mots

Françoise Dejour

Dans son article intitulé « Nuit verte »¹ Patrick Autréaux relate un entretien avec un patient délirant sur un mode mystique, admis dans un service d'urgence et qu'il doit convaincre d'être hospitalisé. Psychiatre et écrivain, l'auteur y explore de façon saisissante les arcanes de leur **rencontre** et toute l'importance d'un lien à tisser mutuellement. Je vous lis ce passage : « Je venais de sortir de la psychiatrie moderne. Cet homme avait la mine des exaltés déçus de l'ascèse, de ceux qui quittaient les monastères, tentaient d'y mettre le feu ou l'anarchie, et dont les abbés cherchaient à se préserver en les disant possédés par le « démon de midi ». Je cite à Adalbert (prénom du patient) le nom médiéval de cette affection du diable : **acedia**. Il est sidéré. Récemment, dit-il, sa femme lui a fait lire un article sur ce sujet. Par hasard j'ai touché juste. »

Est-ce le mot qui a pénétré le plus en lui, ou cette coïncidence ? Il n'en demeure pas moins qu'à mon sens, ce mot fait acte d'interprétation. À peine prononcé, le mot « **acedia** » a créé un lien entre le patient et le psychiatre, il témoigne d'une idée ou d'une connaissance commune, d'un partage ou d'une communauté de pensée entre eux à ce moment donné. À l'acmé de cette rencontre, l'effet interprétatif du mot agit à un moment précis de l'entretien et y dévoile l'importance du mouvement transférentiel qui y préside. **C'est un mot du et /ou de transfert.**

Qu'elle reste isolée ou inaugurale, toute **rencontre** est soutenue par le surgissement imprévisible et pourtant attendu d'une parole interprétative qui engage le soin et la remémoration. J'avance donc l'idée qu'on ne peut dissocier l'interprétation du transfert.

De même, J.-C. Rolland ne dissocie pas l'interprétation de la langue infantile. Il écrit dans l'article : « Différend, Conversion, Interprétation » du recueil *Guérir du mal d'aimer* : « Ce processus par lequel un mot de la langue infantile renaît avec l'énonciation, se transporte dans le discours vivant et en

transforme le sujet, c'est cela que je tiens pour l'interprétation [...]. L'interprétation ne ranimera jamais la langue morte de l'infantile. Mais retrouvant çà et là certains de ses vestiges, elle donne à la langue du « je » une autre assise [...] Mais pensons à ce qui, du latin, reste présent et vivant dans les racines de notre langue ». ²

À l'aune de la longueur de certaines cures, le vivant en nous me semble essentiel, parce qu'il soutient, souvent à notre insu, notre discours au moment de l'interprétation.

Ce temps, ce moment de l'interprétation, reste indissociable d'un espace que je tiens pour un analogon de l'espace transitionnel, au sens Winnicottien du terme. Sous l'effet du transfert, de son magnétisme ou de son attraction, cet espace se tisse entre le patient et l'analyste. Aussi subite qu'inattendue, la découverte de cet espace est indissociable d'une reconnaissance du transfert et surtout de ses effets. Souvent énoncée ou formulée à voix haute dans son discours intérieur, l'interprétation est à ce titre un effet de ce que le transfert produit sur l'analyste. À ce titre, il convient de rappeler l'importance du respect des résistances de nos patients mais aussi des nôtres. Notre travail personnel et de supervision nous aide à les repérer.

Freud insiste sur les conséquences parfois dramatiques d'un manque de vigilance lorsqu'une interprétation ne respecte pas le refoulement ou lorsqu'elle nie la résistance au lieu de chercher à l'interpréter à un moment opportun. Je le cite : « Les résistances, le refoulement sont les gardiens de l'inconscient à respecter [...] Tout psychanalyste débutant commence sans doute par redouter les difficultés que lui offre l'interprétation des associations du patient et la nécessité de retrouver les matériaux refoulés. Mais il apprend bientôt à attribuer moins d'importance à ses difficultés et à se convaincre que les seuls obstacles vraiment sérieux se rencontrent dans le maniement du transfert. Grâce au travail d'interprétation et à ses résultats communiqués au malade,

¹ P. Autréaux, « Nuit noire », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n°23, *Transferts d'amours*, printemps 2011, in press, p. 169.

² J.-C. Rolland, « Différend, Conversion, Interprétation », *Guérir du mal d'aimer*, Gallimard, pp. 147-168.

les résistances devraient être évitées. L'art d'interpréter est de faire reconnaître aux patients les résistances qui surgissent ». ³ Très vite la question du transfert sera au centre de celle de l'interprétation. Nous devons respecter la temporalité spécifique de chaque cure, ce temps pendant lequel l'analysant éprouve ses résistances et fait face peu à peu à la levée du refoulement. Freud parle de perlaboration pour nommer ce temps nécessaire pour surmonter ces résistances longtemps méconnues. Grâce à la régression, le patient perlaboré cette résistance, il doit la « défier » en poursuivant le travail d'analyse. Ce socle commun à chaque cure nous a été légué par Freud et il est toujours important de le rappeler car inmanquablement les mêmes questions nous reviennent pour chaque patient : que répète-t-il ? Ou encore qu'agit-il dans le transfert avec nous ?

« L'interprétation est un moment vivant, un temps d'arrêt sur image, de suspension du temps. Il y a résurgence, reviviscence d'un souvenir, émanation de traces mnésiques infantiles. L'interprétation est une pièce vivante d'un puzzle sans cesse modifié » ⁴ écrit Roland Lazarovici dans : « Une interprétation disparaît ». Le vivant de l'interprétation est pour moi essentiel. Mémoire et refoulement s'opposent. L'interprétation doit travailler le vivant du refoulé, celui de l'analysant mais aussi celui de l'analyste. Je crois que ce mot **vivant**, la langue vivante, est absolument essentiel à entendre car il tendrait à s'opposer à une langue morte celle du passé, celle de l'enfance oubliée qu'il faut quitter pour lui redonner une autre vie.

Qu'il s'agisse d'adulte, d'adolescent ou d'enfant, au cœur de chaque cure, l'interprétation est indissociable du mouvement transférentiel qui l'anime. Par extension, J'élargirai cette notion à tout soignant, puisque dans toute **rencontre**, un transfert s'instaure, *via* la parole ou un langage non verbal. Rencontre, transfert et interprétation, ne peuvent être pensés que comme mouvements à deux, j'insiste sur cela car l'interprétation n'est pas seulement du côté de l'analyste. Parfois, dès la **première rencontre**, dès que la parole s'engage entre les protagonistes, une interprétation s'impose, en voici un témoignage :

Dès notre première rencontre, cette femme m'inquiète par l'effondrement et le mouvement mélancolique qui émane

d'elle et qu'elle me fait vivre. Au terme d'un silence pesant, elle me dit : « Je me souviens de ma fille toute petite, face à moi et qui me dit : maman ! Je suis là moi, j'existe. » Ces mots de sa fille l'avaient empêchée de se suicider. À ce moment-là je me suis entendue lui dire : « je suis là ». S'agit-il d'une interprétation ? Je suis ici comme cette petite fille avec laquelle elle est actuellement en rupture des liens. Elle vient me voir car elle est de nouveau traversée par un mouvement suicidaire. Pourquoi ai-je dit cela dès cette première consultation ? Effet d'arrêt, de sidération, de suspension, d'incertitude, d'étrangeté et d'imprévu, mais aussi de relance.

Pour Roland Lazarovici ⁵ : « L'interprétation porte le mouvement et en est un des agents. Elle met en contact et en tension une immobilité fugitive et un mouvement processuel ».

Dans l'après coup j'ai mesuré ma crainte d'une rechute suicidaire chez cette femme qui souffrait de n'avoir jamais pu parler de son passé, ni trouver à être écoutée. Le « je suis là », (j'aurais pu dire aussi « je suis vivante »), aurait la même puissance interprétative que le mot « *acedia* » de Patrick Autrèaux. Alors la parole se délia, cet effet de relance dont parle Roland Lazarovici a permis à cette psychothérapie de s'engager.

Maintenant j'aborderai un moment de cure avec une patiente et tâcherai de vous montrer comment j'ai pu passer des mots à l'image en amenant l'interprétation des effets de scènes sexuelles infantiles remémorées par la patiente, effet sur elle et sur moi *via* le transfert.

Ainsi en est-il avec Mlle M. Lorsque je l'écoute, s'impose à moi le souvenir d'une toile vue lors de mes dernières vacances à Rome. Cette représentation m'avait saisie par sa double tonalité : une scène d'amour et de meurtre s'y côtoyaient. Mon œil fut surpris par cette scène peinte, comme mon oreille le fut lorsque Mlle M. me confia ses conflits avec les hommes, mais aussi ceux avec son père, scènes remémorées de la vie sexuelle de ses parents, et de l'attitude violente de son père, envers elle et sa mère. La seule vue de la nudité de son père la violentait au plus haut point et elle avait développé au fil des ans une inhibition sexuelle, une frigidité, une phobie de l'autre sexe. Cette peur teintée de violence se déplaça aussi sur moi, la femme, mais aussi la mère, avec laquelle l'identification s'avérait tout aussi massive que douloureuse. Isolée et inhibée, sa mère souffrait

3 S. Freud, « Observation sur l'amour de transfert », *La technique psychanalytique*, PUF, pp.116-130.

4 R. Lazarovici, « Une interprétation disparaît », *Documents & débats*, n° 66, décembre 2005.

5 R. Lazarovici, « Une interprétation disparaît », *Documents & débats*, n° 66, décembre 2005.

de dépression, qui contrastait avec un père très ouvert sur l'extérieur, engagé en politique, très « phallocrate » d'après ses souvenirs d'enfance et d'adolescence. Je percevais cet effet de distorsion du souvenir par le fantasme, effet de reconstruction et de remémoration.

Je reviens à mon rêve éveillé : je vois cette peinture représentant une femme montrant la moitié de son corps dénudé, érotisé et l'autre moitié montrant une violence meurtrière : d'un côté un sein dévoilé évoquant un désir sexuel et de l'autre une main tenant un couteau avec lequel elle vient de trancher la tête d'un homme. Vous aurez reconnu Judith tuant Holopherne. De nombreux peintres italiens ont interprété cette scène à leur manière. Mais ici, le peintre, Gregorio Lazzarini, a intitulé sa toile : *Joies érotiques*. Ce sont les mots évoqués par la patiente ce jour-là qui m'ont fait associer avec cette peinture. Je la voyais, elle, alors qu'elle me parlait de ses souffrances amoureuses avec son ami du moment, de sa jalousie, de sa violence, qui se mélangeait à celle de son père et de sa mère (la dépression a un effet de violence). En deçà, je pensais à la scène primitive et à une résurgence de la crise œdipienne. Je me souviens lui avoir dit : « Je suis cet homme, ce père que vous aimez et tuez ». D'autres interprétations auraient pu être possibles, mais celle-ci s'imposa à moi, et cela eut sans doute un effet de dégageant de l'excitation et de toute la violence que cette scène, déplacée sur moi, provoquait. Les effets furent nombreux et elle put au fil de l'analyse tempérer ses émois, sa propre violence et celle de son père. Ces violences issues du complexe de castration et de sa lutte œdipienne furent ensuite analysées, et je pus lui dire à d'autres moments que j'étais aussi cette femme qui dans la rivalité pouvait la tuer, la séduire.

Parfois, à d'autres moments de cette cure, je fus la « mère morte », la sienne étant très absente du fait de moments dépressifs.

L'analyse fut longue, il lui fallut se dégager de la séduction et de l'attraction d'un père l'empêchant d'aimer d'amour un autre homme, et de la dépression de sa mère (peur de la répétition pour elle), image d'une mort annoncée.

Le transfert nous assigne à incarner différentes places qu'il nous faut repérer, puis utiliser pour interpréter ces moments de résurgences infantiles. Dans son article sur « L'enfant aux rats : une scène infantile » tiré de son livre *La mort enfant* Edmundo Gómez Mango écrit : « La scène primitive ne manque presque jamais dans une cure. Le lieu tragique de

l'accouplement sexuel et du meurtre. Dès que les scènes sexuelles infantiles reviennent la scène primitive convoque nos origines. Dès que la sexualité infantile est de nouveau là en scène nous devons avoir cette acuité de l'écoute analytique. Une scène infantile racontée dans une cure renvoie à l'autre scène, la scène originare. La scène fait masse, et le travail d'analyse consiste à la découper, à la morceler, à reprendre morceau par morceau, à inquiéter ce qui est immobile, à délier ce qui vient en faisceau. La scène sollicite l'acuité de l'écoute analytique qui, dans son flottement égal, disperse et se dissocie, s'auto-analyse, s'écoute et se voit, et elle puise ainsi dans l'autoérotisme de l'analyste, là où se trame la parole de l'interprétation... ».⁶ Il faut bien avoir à l'esprit que l'agir de l'infantile dans le transfert a lieu dans la séance. En deçà des fantasmes du patient et de ceux de l'analyste, l'écoute analytique tente de décrypter un brin ou un fragment de vérité historique. L'œil, le visuel se présente alors comme un acte érogène. J'aime bien l'expression de Picasso lorsqu'il parle de « l'œil en érection » (citation tirée du texte d'E.G. Mango) et de ce point de vue cette patiente avait beaucoup de souvenirs de ce qu'elle avait vu et me le faisait voir.

L'interprétation naît des effets du transfert. Les peintres peignent la vie des hommes, leurs rêves, leurs fantasmes, leurs douleurs ; les poètes écrivent la douleur de l'âme. Nous sommes tous sensibles à l'art, à la création suscitée par la douleur. Il nous faut trouver des tiers, et des représentations venant de tiers, pour partager ces douleurs humaines, et l'artiste ici est précieux. Une interprétation est une création qui se construit à deux. C'est le fruit d'un travail assidu séance après séance. L'art serait du côté de notre écoute, de cette troisième oreille dont parlait Théodore Reik.

À la base du travail sur les rêves, en psychanalyse, l'interprétation n'est pas une clé des songes, mais une clé qui ouvre la porte de l'inconscient et permet, pour le patient, une transformation de l'intérieur. L'interprétation serait-elle un moment actif par opposition à la passivité des protagonistes dans la cure, lesquels doivent concéder à l'incarnation des objets dans le transfert ?

Si l'œuvre d'art témoigne d'un travail interprétatif et d'une aide à la traduction de ce que l'homme souffre de ne pas comprendre, la vignette clinique est pour l'analyste cette même création qui témoigne de son travail de traduction.

⁶ E. G. Mango, « L'enfant aux rats, une scène infantile », *La mort enfant*, Gallimard, pp. 142-173.

Aussi je poursuivrai mon cheminement sur l'interprétation avec le récit d'un moment de cure avec un patient au « moi diffracté » ayant traversé des moments psychotiques et qui me fit vivre les limites de l'interprétation. Avec ce patient j'ai utilisé le « jeu » autour d'un mot. Je parlerai de moments de « névrotisation » du transfert, c'est-à-dire de moments délicats où j'essayais de donner un sens à son délire et à le lui interpréter.

Au sujet du transfert avec les patients dits « *borderline* », et des difficultés de l'interprétation rencontrées avec eux, J.-C. Rolland écrit dans l'article « L'état *border line* » paru dans *Les yeux de l'âme* : « Ils sont très attachés à leur analyse, y trouvent un réel mieux-être, mais la question du changement psychique n'est pas momentanément leur préoccupation. L'analyse est plutôt pour eux une question de survie [...] L'analysant privilégie une relation de « personne à personne » avec l'analyste plutôt qu'un « transfert » sur sa personne [...] Il y aurait « une forte demande analytique et un faible processus analytique. L'analyste est sur-sollicité dans sa fonction de maintenance du cadre et de l'expérience et sous-sollicité dans sa fonction interprétative. Il est affronté à un transfert particulièrement puissant et étranger » [...] « Ils tendent à infléchir la cure du côté d'une relation à l'analyste plutôt que du côté d'un transfert et privilégient l'étayage plutôt que l'interprétation » [...]

« Encore faut-il que l'organisation psychique du patient soit suffisamment assurée pour que ce renoncement au désir infantile, renoncement à aimer ne soit pas synonyme de renoncement à vivre. » [...] « L'ennemi n'est donc pas la maladie mais un risque vital (engagé par l'éventuel renoncement aux objets œdipiens) contre lequel justement la maladie protège le patient. » [...] « Il ne s'agit pas pour l'analyste de guérir le patient, mais de découvrir le soutien économique qu'il trouve dans sa pathologie et qui l'attache à elle comme son bien le plus précieux et le plus vital. Il ne s'agit pas pour le patient de guérir de sa maladie mais de prendre mesure de ce dont elle le guérit ».⁷

Âgé de 20 ans lorsque je le rencontre, Pierre sort d'une hospitalisation de 3 mois suite à un épisode de bouffées délirantes. Toujours suivi par le C.M.P. de son secteur, il a fait la demande de pouvoir « parler ». Malgré sa grande difficulté à s'exprimer et sa grande inhibition face à moi, je perçois qu'un travail de psychothérapie est possible et lui

propose une séance par semaine. Il viendra pendant 4 ans. Pendant longtemps il a cherché à comprendre son délire, mais il souffre de l'oubli de ce qui s'est passé. C'est comme un cauchemar, dit-il. Il avait la sensation d'errer et de ne plus savoir où il allait ni qui il était. Au cours de cette première décompensation, il n'y a pas eu de thème délirant bien précis, et il faudra beaucoup de temps avant qu'il n'évoque des souvenirs d'enfance. Son parcours est celui d'un enfant inhibé, très timide, solitaire. Il a grandi dans une famille où l'on ne parle pas.

Le transfert s'installe difficilement, d'abord sur ma parole puis dans le silence. Ce silence sera l'occasion pour moi d'une construction dans son analyse ; ainsi il saisira par mes mots la finalité de sa demande. Parler c'est souffrir, c'est prendre conscience de liens manquants ou discordants qu'il aurait pu vivre avec ses premiers objets d'amour ses parents, mais c'est aussi se mettre en danger avec moi. De même, il a conscience de l'anormalité de l'absence pour lui de rencontre avec une fille ou un garçon et de son mal-être avec toute personne de son entourage social.

Qui suis-je pour lui ? Qu'est ce qu'il me fait ? Que se passe-t-il dans la mesure où l'interprétation est un agir ? Je suis une femme qui l'écoute et à qui il tente de parler de ce qu'il ressent. Transférentiellement je ne me sentais absolument pas une mère, peut-être le père avec lequel une complicité silencieuse semblait exister.

À leur demande et parce que Pierre y consent, j'accepte au début de nos rencontres une entrevue avec ses parents et suis saisie par ce couple parental : la mère apparaît comme très masculine, très inhibée et absente. Le père a, quant à lui, une présentation très féminine dans sa posture gestuelle et je perçois chez lui comme une préoccupation maternelle primaire si j'ose dire. Les places semblent inversées comme s'il s'agissait d'homosexualités refoulées ou d'indifférenciation des sexes et des genres si je me réfère à ce qu'écrit Christophe Dejours après Jean Laplanche, sur cette notion dans son article : « L'indifférence des sexes : fiction ou défi ? », à partir de son livre *Les sexes indifférents*. En tout cas les genres féminin et masculin chez eux m'ont semblé se confondre.

Très inquiets pour leur fils, ils ne comprennent pas ce qui lui arrive et subissent douloureusement le silence et l'absence de diagnostic des médecins, ce qui me paraît bien et cela je leur dirai. Le père a toujours été très présent sur le plan scolaire pour son fils, le poussant dans une filière scientifique

⁷ J.-C. Rolland, « L'état *borderline* », *Les yeux de l'âme*, Gallimard, pp. 199-215.

où il subit un échec. Après une seconde laborieuse Pierre est admis de justesse en 1^{ère} S qu'il redouble, puis en terminale S. Il échoue son bac une première fois et c'est au cours de cette deuxième terminale qu'il décompense sur un mode délirant. Ces rencontres avec les proches d'un jeune patient ont souvent un effet positif, les langues se délient, la parole devient possible et moins dangereuse.

Pierre me décrit alors, la douloureuse épreuve de son parcours scolaire. Mal dans sa peau, adolescent dysharmonieux avec un aspect féminin qui l'isole, il est en quête et en lutte d'une identité ; « C'est toujours contre la féminité de l'homme ou de la femme qu'il y a une lutte ». ⁸ C'est en l'écoutant que cette phrase de Freud me revint à l'esprit.

Je percevais l'existence de conflits larvés, tus, et j'imagine un secret de famille ou la présence de fantômes bien cachés. Je soupçonne qu'il reste dans une homosexualité passive et refoulée, comme ou avec son père. Avec le temps il commença à me raconter son quotidien. Enfin, la psychothérapie lui permit de nouer des liens avec un ou deux collègues non sans difficultés. Il passait l'essentiel de son temps chez lui à travailler, ou à la campagne avec ses parents, et il conservait cette peur des autres, comme celle de me parler ce que je pus lui interpréter. Cette persécution m'inquiétait et je ressentais cette inquiétante étrangeté du transfert avec lui, ce qu'il percevait sans doute avec moi et le monde extérieur. Avec ces patients, je rattacherai cette étrangeté à la difficulté de pouvoir accéder à leurs fantasmes, et à leur attachement pré-œdipien à l'objet car justement trop fusionné et collé à lui, d'où une confusion des sexes. Avec ce jeune garçon, nous nous retrouvions dans des moments très archaïques, avant la découverte de la différence des sexes, avant le complexe d'Œdipe et de la scène primitive qui en découle. Mon hypothèse est que le délire lui a permis de pouvoir commencer à penser la différenciation ou l'altérité d'avec ses imagos parentales. Délirer pour échapper à l'emprise, délirer pour se séparer d'avec un monde de l'enfance envahissant ses pensées remplies de vécus fantasmatiques sexuels inconnus. Le détachement de ses objets œdipiens reste inaccessible en dehors du délire pour rester dans un lien incestueux empêchant toute interprétation dans le transfert avec moi. Tout cela est bien refoulé ; comment le « perlaborer » sinon par régression et par vécu d'angoisses

⁸ S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », *Résultats, idées, problème*, II, 1921-1938, PUF, pp 231-268.

disséquantes, pour reprendre les mots de Dominique Suchet dans : « La discordance des temps ». Je la cite : « La défense psychotique, le délire s'organisent alors contre l'effondrement et contre la crainte aussi. Et celle-ci ne peut se manifester au cours du traitement que dans la répétition, mais bien dans la quête du détail qui n'a pas été éprouvé. Les angoisses disséquantes peuvent, alors, apparaître dans la relation transférentielle ». ⁹

Est-ce interprétable au risque que l'interprétation ne devienne délirante ?

Il me parlait de ses parents avec des souvenirs de sensation d'étouffement, ainsi je me suis saisie de ce mot **étouffer**. Dans un jeu avec ce mot, je pus décliner et imaginer que son père ou sa mère le serraient trop fort dans leurs bras lorsqu'il était petit, et que ce corps à corps l'étouffait au lieu de l'apaiser. J'éprouvais moi-même pendant les séances cet étouffement. Nous avons alors travaillé le sens que ce mot pouvait avoir pour lui. **Étouffé** : il l'était par l'angoisse familiale projetée inconsciemment sur lui, par l'absence de mots. L'absence de paroles étouffe. Il fallait trouver de l'air en s'inspirant de l'air vivifiant des mots. Je lui proposais des synonymes sur le signifiant « étouffer » : c'est comme cacher, refouler... Cela eut comme effet de le faire associer sur une partie de sa famille.

Associant sur ses cousins germains, très brillants et admirés comme leur père, il pourra alors me parler des complexes de son père vis-à-vis de son propre frère sur le plan intellectuel. L'été suivant ces séances, il arrêta son traitement médicamenteux, et en vacances avec ses cousins, il décompensa de nouveau. Cette fois on lui racontera son délire car il ne se souvenait de rien. Pendant une crise de somnambulisme que je qualifiais plutôt de moment oniroïde ou délirant, alors qu'il dormait dans la même chambre que son cousin il délira sur le thème de la sexualité et voulut faire l'amour à ce dernier.

Il fut de nouveau hospitalisé et la prescription de neuroleptiques le calma.

Au moment où des souvenirs de scènes sexuelles infantiles se répétaient il mit un terme à sa thérapie alors que j'abordais avec lui le sens que l'on pouvait donner à son délire. Ces scènes étaient des scènes d'attouchements sexuels avec ce cousin lorsqu'ils étaient enfants. Ces souvenirs lui revinrent après cette seconde hospitalisation.

⁹ D. Suchet, « Discordance des temps », *Le Fait de l'analyse*, n° 10, *La fabrique de l'origine*, éd. Autrement, printemps 2001.

Puis il commença à s'absenter de ses séances. Il renonçait à un moment où il y avait trop de sexuel, ce qui ne me surprit pas. Il me téléphona pour me dire qu'il avait réussi son BTS et que pour le moment il arrêta de venir. Je le laissai décider mais j'avais pu lui dire cette dernière année, suite aux événements survenus avec son cousin et suite à ses remémorations infantiles que là il fuyait de nouveau comme au moment de son premier délire. Il avait dû esquiver, déjà à l'époque, toute pensée sexuelle.

Pendant cette période, plus absent à ses séances, il me fuyait pour se protéger de pulsions dangereuses pour lui, d'un transfert trop incestueux ou trop étouffant.

En tout cas Pierre a commencé à construire quelque chose de son histoire. J'ai eu le sentiment de l'aider à avancer avec les mots, la parole, sans doute comme un « bon père » un peu trop bienveillant pour son fils, ou comme une femme, le maternel étant porté par le père, avec laquelle il pourrait commencer à parler. Mais le chemin d'une transformation interne pour lui est encore long à parcourir. Il ne put avancer plus loin et je dus respecter sa demande.

Il y a eu pour Pierre une répétition dans son délire d'actes sexuels incestueux, jeux avec le cousin qui le ramenaient au lien à son père, et la fuite dans ce délire empêchait l'élaboration d'un conflit œdipien inabordable à ce stade de la cure, ininterprétable car je suis cette figure de l'inceste via le jeu avec ce mot étouffé.

Les **formes** de l'interprétation vont se « jouer » différemment s'il s'agit d'un enfant, d'un adolescent ou d'un adulte du fait de la différence de leurs structures psychiques. La grande différence dans l'analyse d'enfants est la question du transfert avec les parents. Il est souvent délicat, ou difficile à appréhender, voire ininterprétable car il passe par l'enfant. Dans cette situation particulière, nous travaillons à plusieurs voix : celle de l'enfant et celle de ses parents ou de leurs substituts. Pouvons-nous parler de transfert, au sens analytique du mot ? Je dirai plutôt d'alliance ou de lien thérapeutique avec eux. Le mot « transfert » exprimerait alors ce que les parents projettent inconsciemment sur l'analyste et sur l'enfant. C'est une question à débattre.

J'illustrerai ces « partitions » par des moments de cure avec un enfant et tâcherai de mettre en relief le passage de l'image, ici les dessins, aux mots et comment cela a pu être un vecteur de l'interprétation du transfert avec moi.

Cette cure fut longtemps silencieuse. J'écoutais Gaël dessiner ou je l'entendais me dire : « écoute-moi dessiner » tant les

mots ne venaient pas, alors que son activité picturale me saisissait par sa profusion et sa richesse, qui hypothéquait toute interprétation directe de ses dessins. Avec cet enfant le dessin tenait lieu de parole.

Même si je dis quelques mots sur ce que le dessin d'un enfant me donne à voir et à entendre, j'attends, en général, qu'il m'en parle, et que nous puissions associer ensemble lorsque c'est possible.

Porté par la demande de ses parents, il souffrait d'inhibition, de phobies et de tics de la voix. Il émettait des sons rauques, des raclements de la gorge gênants pour ses camarades de classe, pour moi et pour lui bien sûr. Isolé et triste, cet enfant parlait très peu en dehors de sa famille.

Lors de la première consultation en présence de sa mère, il resta face à moi, assis, les yeux baissés, tête rentrée dans les épaules. Déjà, en allant le chercher en salle d'attente, j'avais remarqué son attitude très inhibée, sa démarche malhabile, discordante, montrant un mal-être dans son corps d'enfant. J'écrivis enfant et non garçon, car mon lapsus à la fin de cette première rencontre fut révélateur d'une première interprétation. Je rencontrai un garçon mal dans son identité de garçon, une ambiguïté qui se traduisit par mon erreur lors de l'écriture de son prénom sur la feuille de soin. Je l'orthographiais au féminin. Il se prénomme Gaël et j'écrivis Gaëlle, la forme féminine de son prénom. Ce fut sa mère qui me le fit remarquer et me dit : « vous allez le vexer car on le traite de fille manquée à l'école ». À la séance suivante, je pus lui en parler, mais jamais il ne m'en dira un mot, ni ne fera aucune allusion à ce qu'il vivait avec ses camarades.

Au cours de cette première rencontre, la mère m'a exprimé ses inquiétudes au sujet de son mari. Souffrant d'une dépression depuis de nombreuses années, le père de Gaël allait de nouveau très mal. J'entendais un état mélancolique. Il ne travaillait plus et elle avait très peur que son fils ne soit comme son père. Selon elle, tout le monde dans la famille semblait l'identifier à ce dernier. Gaël est le second de trois garçons. Il a 8 ans, est en CE2.

À chacune de nos séances, Gaël évitait mon regard puis se précipitait de la salle d'attente vers mon bureau et s'installait pour dessiner pendant toute la séance. Il pouvait utiliser deux séances pour le même dessin et parfois revenir sur un plus ancien. **Il prenait son temps.** Ses dessins étaient très travaillés. Je n'y voyais pas d'état maniaque ou obsessionnel mais une véritable recherche de son histoire, de ses origines :

fantasme des origines, scène primitive, roman familial, tragédies de la vie ; guerre, mort, etc. Il avait beaucoup de tics pendant qu'il dessinait et je pouvais lui dire comme ces histoires dessinées l'inquiétaient.

Lors d'un retour de congé, enfin, il me demanda de revoir tous ses dessins. Nous passerons toute la séance à les regarder. J'eus le sentiment qu'il cherchait à construire une histoire, un récit, à faire des liens entre eux, ce qui fut pour moi un soulagement. Je lui en parlai et lui proposai : « Tu pourrais mettre des titres à tes dessins ». **Ceci aura valeur d'interprétation.** Il s'empara avec plaisir de cette idée.

Je voulais identifier ses créations, ses fantasmes, et de ce point de vue la démarche de nommer ou donner un titre était de donner un sens et une suite à son « roman ». Cet enfant est un poète, pensai-je, en référence à Laurence Khan : « L'enfant qui joue n'est pas un rêveur mais un poète ». ¹⁰ Lui ne jouait pas mais dessinait. Au cours de la première période, il ne dessinait que des scènes de guerres. Tout se passait sous terre ou sous la mer. Histoires de violences cachées, de morts, de tueries entre les hommes, de voleurs, de hors-la-loi, de services secrets. À qui s'identifiait-il ? De quelles violences et colères me parlait-il ? La question du **secret** fut très constante dans cette cure. Le secret de l'histoire familiale ne se révéla que bien plus tard, au moment de la fin de sa thérapie, lors d'une demande de sa mère à me parler. Ce ne furent pas mes entretiens avec les parents qui permirent de parler de leur souffrance mais Gaël lui-même qui les amena avec lui.

C'était soit le père qui accompagnait son fils, soit la mère. Il y avait une résistance à pouvoir les rencontrer ensemble. Gaël m'en empêchait inconsciemment, je le compris ainsi : j'étais prise dans son conflit œdipien, lui et moi entre ses parents.

Je qualifiai de « lune de miel » les moments où son père l'accompagnait quand il allait mieux. Il dessinait alors des planeurs. Je pus lui dire : « c'est bon de planer ». Mes mots le faisaient sourire. L'humour amène l'apaisement et nous dégage d'une certaine mélancolie en séance. Une forme de séduction est parfois permise. Il dessinait la mer et le coucher de soleil. Ce furent des moments d'accalmie et de changement en lui. Le romantisme pouvait prendre place. Il me parlait ainsi de son accalmie interne, en miroir avec des moments familiaux plus calmes. Il me montrait aussi qu'il

pouvait rêver l'amour. Je pus mettre des mots avec lui sur cette période transférentielle avec moi, déplacée ensuite sur ses parents avec lesquels il put s'apaiser. Il pouvait me séduire mais le pouvait-il avec un père malade ? Avec une mère préoccupée par le père, et par l'absence d'intimité dans sa vie de femme ? Nous partagions des moments de soulagement entre les tempêtes.

Lors d'une de ces séances, accompagné par son père, il put me dire : « Ici ce n'est pas comme mon père ». Je fus saisie par son interprétation, il m'exprimait son souhait d'être différent, non malade comme lui, alors qu'il rencontre un « psy », comme son père. Je lui dis : « Oui, tu voudrais être différent, tu peux aussi avoir envie d'être comme ton père, en avoir peur et en être heureux à la fois ». Il me répond : « oui ». Un oui de soulagement. Il devait lutter contre sa mère et sa grand-mère paternelle qui ne voyaient en son père qu'un homme malade. L'amour entre ce garçon et ce père était très touchant.

Le père demanda à me rencontrer. J'avais face à moi un homme mélancolique, très fermé, inquiet pour son fils, ayant peur de lui transmettre son mal.

Il me posa la question : « A-t-il le même mal que moi ? » Que répondre sur le moment ? Devant son malaise, je lui ai parlé de son fils et lui ai demandé ce qu'ils aimaient faire ensemble. « Marcher ensemble dans la nature » me dit-il. Sans se parler, pensai-je à ce moment là, comme lors des séances ici. J'étais ce père en quelque sorte dans le transfert avec Gaël. Puis un long silence suivit. Il aborda très discrètement les conflits et non-dits familiaux et ferma cette porte en me précisant qu'il en parlait à une psychologue. Ce qui fut important c'est qu'il puisse exprimer son désir et son plaisir d'être avec son fils. Ce désir était très présent aussi chez Gaël.

Travailler la différence tout en pouvant s'identifier à la part non malade du père, telle fut une des finalités de cette thérapie. Le père avait pu me dire que lui aussi, petit, aimait dessiner. Je notai que ses dessins changeaient chaque fois que son père pouvait l'accompagner. Il dessinait des voitures, des maisons habitées, des personnages vivants. Sa passion des voitures anciennes était partagée avec le père et le grand-père paternel.

La mère ne put me parler qu'à la fin de la thérapie de Gaël de ses propres soucis de couple et de l'histoire cachée du père. Des scènes primitives se superposaient : celle du côté de Gaël et celle du côté du père. Une histoire incestueuse

10 L. Khan, « La clause d'irréalité », *Cure d'enfance*, Gallimard, 2004, pp.72-99.

dans la famille du père l'amenait à occuper une place de mère, et non de femme auprès de son mari.

Gaël allait beaucoup mieux et me demanda d'arrêter de venir. Cela fut difficile pour sa mère car pour elle une autre histoire commençait : la sienne.

Elle est revenue me voir deux ans plus tard. Elle voulait me rencontrer à la suite du travail avec son fils. Le transfert se déplaçait. Elle a bien entendu que je restais disponible pour Gaël et qu'il fallait différencier les espaces et rencontrer un ou une autre psychanalyste pour elle.

Le transfert a permis à Gaël une identification à ma part masculine active dans l'instauration du cadre analytique, mais aussi passive féminine avec moi. Lorsque je l'écoutais dessiner avec qui était-il ? Sans doute avec « ses pères ou frères de guerre ». J'introduisais cette part masculine active dans l'interprétation de ses dessins. Ce fut seulement à la fin qu'il put me décrire cette guerre en lui. Il m'adressait ses conflits internes dont l'expression extérieure se manifestait par ses symptômes. La fin fut marquée par la place du secret qu'il nomma sur un des derniers dessins : « le laboratoire secret ». Qu'y avait-il sous terre ? Les morts bien sûr, mais surtout ce qui se cache et qu'un jour on retrouve. C'est le travail de l'archéologue. Lui, l'enfant, cherche à se saisir d'une histoire cachée, incompréhensible pour lui et qu'il fantasme, rêve ou poétise. J'ai pu lui dire que beaucoup de choses se cachent en lui, autour de lui, sous lui, et qu'il voudrait bien connaître, mais cela fait peur et en même temps attise une certaine curiosité.

« Ah ! Oui ! » me répondit-il.

Je pensais à la scène primitive et à la découverte de la différence des sexes, à la sexualité infantile et aussi à la bisexualité qui marque cette phase de latence chez l'enfant. Son aspect fille n'était absolument pas marquant. Il était simplement victime de ne pas aimer jouer au foot. Il y a des codes sociaux bien pénibles pour certains enfants. Un garçon ne naît pas homme il le devient. Gaël aura du temps pour ré-élaborer tout ceci en grandissant et en devenant adulte. « Passer de l'imaginaire à l'inconscient il n'y a qu'un pas » écrit Laurence Khan dans « Cures d'enfance »¹¹

Tout au long de ce texte, je vous ai dévoilé ma sensibilité pour ce que l'œil voit et inscrit dans la mémoire, et qui se traduira plus tard par des mots, des échanges, des rencontres, des

transferts entre un patient et moi. Le délire, le rêve, l'œuvre d'art, le travail de pensée et le travail de traduction propre à l'enfant (visionnaire et peintre) restent au cœur de chaque homme. L'interprétation est un moment de renaissance et de création. Tel l'archéologue, l'analyste avec le patient, au travers du transfert et grâce à la langue du transfert cherche à promouvoir un cadre, puis un mouvement de recherche qui exhume quelques fragments de l'histoire infantile et qu'il cherchera à mettre en images puis en mots puis en récit dans un processus d'historicisation. Freud fut passionné d'archéologie, il y voyait une analogie avec la psychanalyse.

L'interprétation reste un « outil » pour traduire la pensée humaine, depuis des temps très lointains, depuis les scènes vivantes peintes, sur les murs des grottes, par les hommes de la préhistoire.

¹¹ L. Khan, « La clause d'irréalité », *Cures d'enfance*, Gallimard, 2004, pp. 72-99

L'interprétation en deçà du sens.

Nicolas Georgieff

L'interprétation spécifie l'exercice, ou plutôt l'art du psychanalyste. Mythe et réalité de l'interprétation, de sa vérité et de son pouvoir, pourrait-on dire, tant elle est investie par l'analysant, mais aussi inévitablement souvent par l'analyste - comme en témoigne aujourd'hui le choix de ce thème.

S'interroger sur elle, c'est interroger l'identité même de la psychanalyse, ce qui la définit. Mais plutôt que sur cet art lui-même, je souhaiterais partager avec vous une interrogation sur la nature de l'interprétation, et sur sa genèse. Sur sa nature, l'acte d'interprétation : un mot appartenant au langage commun est-il en mesure de rendre compte de ce dont il est question ici en psychanalyse dans toute sa particularité, son originalité ? N'y a-t-il pas un risque de voir la banalité et la polysémie du terme dénaturer, gauchir, voire masquer ce dont il est question en psychanalyse dans son originalité ? Ne nous met-il pas de plus sur de fausses pistes par les diverses métaphores qu'il convoque : interpréter ce peut être rechercher, donner, attribuer ou révéler un sens ou une signification, faire l'exégèse d'un texte, traduire une langue étrangère, mais aussi jouer une pièce, un rôle ou une composition musicale... autant de métaphores, mais sont-elles pertinentes ? Toutes privilégient en apparence la découverte d'un contenu. Mais toutes sont peut-être aussi de fausses pistes : le terme allemand *Deutung* n'a pas en effet ces significations.

Ces métaphores ont cependant l'intérêt d'interroger chacune une tension entre deux acceptions de l'interprétation : s'agit-il de découvrir, donner ou de créer un sens ? De révéler ou d'inventer ? D'accéder à, de trouver une réalité cachée, texte, histoire, scénario ou partition, ou de permettre à cette réalité d'exister, de se créer dans le temps de l'écoute ? L'interprétation est-elle créatrice, ou seulement révélatrice - lecture, transformation, révélation de ce qui était déjà là ? Existe-t-il une réalité psychique latente, censurée, préexistante dont l'interprétation est la traduction ou la découverte, ou n'est-ce ici qu'une métaphore utile pour

soutenir la pratique de l'écoute de l'Inconscient ? En fait, les métaphores de l'interprétation intriquent ces deux versants, création et lecture/transformation. La métaphore artistique, comme celle de l'interprète d'une langue étrangère, semble conforter la première option, celle de la traduction, qui suppose un état préalable dont l'interprétation est une transformation, une lecture. Mais elle intrique en fait étroitement création et interprétation : si l'interprète n'écrit pas l'œuvre, il crée cependant par l'originalité de son interprétation. Réciproquement le créateur ou l'auteur non plus n'est jamais seul, sans histoire ni héritage, sans filiation, il ne crée jamais à partir de rien. Nourri par ses maîtres et leurs influences, n'interprète-t-il pas l'œuvre d'autrui dans et par sa création ? Si toute création est interprétation, au sens de relecture ou réécriture d'un état antérieur, et nous force à concevoir un texte originaire, toute interprétation serait aussi création.

Rappelons aussi que la psychose constitue une pathologie de l'« interprétation ». Freud a souligné le lien entre sa démarche et celle du paranoïaque ; il a réussi là où ce dernier échoue. Et il voit ainsi dans l'interprétation psychotique délirante, mais aussi dans la croyance superstitieuse ou religieuse, l'effet de la méconnaissance de la réalité psychique que la psychanalyse éclaire. Le déterminisme perçu par le psychotique ou le croyant dans la réalité serait l'image en miroir du déterminisme psychique méconnu. Cette dialectique conduit à opposer, comme en miroir, l'interprétation délirante ou religieuse, qui découle d'une méconnaissance de la réalité psychique et de ses ressorts, et l'interprétation psychanalytique qui donne accès à une connaissance du déterminisme psychique et de la réalité inconsciente. Déjà, dans cette distinction, l'interprétation psychanalytique se dégage, nous y reviendrons, du modèle de l'interprétation d'un sens caché figé, gravé, statique et historique au profit d'une lecture de la dynamique de la pensée, de son ou de ses déterminismes en action.

Et en effet, avant toute « chose », ce qui s'offre à l'interprétation

c'est naturellement l'autre, sa parole, sa conduite, sa pensée, ses émotions. Chaque individu est pour l'autre une source naturelle infinie d'interprétation, de sens ou de significations. L'interprétation viserait donc l'intentionnalité de l'acte au sens de Brentano, soit ce que vise cet acte dans le monde, ce à quoi il se réfère comme but ou objet. Dans le champ de la philosophie analytique moderne, Daniel Dennett a formulé cette propriété interprétante naturelle de l'esprit humain comme « stratégie de l'interprète » (« *intentional stance* »). C'est souligner que le sens n'est pas un fait, il est un effet de la lecture, de l'écoute, de l'interprétation comme action interprétante. C'est certes le symbolique qui s'interprète, mais le symbolique vivant de l'action, du verbe et de l'affect, d'une pensée ou parole en mouvement.

Ce n'est pourtant pas explicitement dans cette perspective intentionnelle, « sociale » ou interpersonnelle, nécessairement dynamique et vivante sur l'interprétation, que la référence fondatrice à l'interprétation des rêves nous conduit. Certes Freud tend à considérer le rêve, comme l'acte manqué, le lapsus et le symptôme comme des actes intentionnels au sens de Brentano, et c'est bien leur intentionnalité qu'il s'agit d'interpréter. Mais l'interprétation des rêves convoque aussi fortement la métaphore de l'exégèse, du texte à déchiffrer ou à traduire, laquelle suppose que quelque chose à interpréter préexiste à l'interprétation comme un texte caché - l'inconscient, le contenu latent du rêve.

Quelle est en clinique la genèse des interprétations, d'où viennent-elles et où vont-elles ? Elles naissent ou émergent dans l'écoute, mais qu'est-ce que l'écoute psychanalytique ? En effet, qui l'écoute de l'analyste écoute-t-elle ? À qui l'interprétation s'adresse-t-elle ? De qui ou à qui est, ou appartient, la pensée manquante qu'elle énonce et propose à l'analysant ? Sur quelle pensée invisible porte-t-elle ? Ces questions ne trouvent pas de réponses satisfaisantes dans les termes ordinaires d'une phénoménologie de l'intersubjectivité ou de l'échange interpersonnel, ni même seulement de la dynamique transférentielle et contre-transférentielle. Elles convoquent une autre représentation des coordonnées de cet échange.

Un sujet en fin d'analyse me dit ainsi : « Au fil de ces années, je ne m'interroge pas tant sur qui parle en moi quand je m'adresse à vous. L'analyse est une plongée en grande profondeur, elle utilise les mots pour repêcher des objets dans les abysses. Disons que c'est l'inconscient, la parole remonte vers la surface ce qui est dans l'inconscient. L'inconscient

est derrière ma parole. Non, ce qui m'occupe là c'est plutôt à qui je parle, à qui je m'adresse en vous ? Qui m'écoute en vous ? Et en moi ? »

Revenons au rêve et à son « interprétation », où apparaît le concept d'interprétation. L'interprétation des rêves convoque la métaphore du texte à déchiffrer ou à traduire, ainsi que celle de l'historicité et de sa mémoire. L'une et l'autre supposent que l'interprétation porte sur quelque chose, un contenu, qui préexiste à l'interprétation comme un texte caché - l'inconscient, le contenu latent du rêve, l'historique. Elle serait donc interprétation d'un contenu.

Cette métaphore tend à chosifier ou réifier l'inconscient comme une chose cachée, pour donner à l'interprétation psychanalytique le sens d'un déchiffrement, d'une traduction du texte manifeste, d'une recherche, littéraire, archéologique, ou historique. Recherche, c'est-à-dire processus de découverte au sens scientifique de la découverte d'un fait, d'une loi ou plus généralement d'une réalité préexistante.

Il faudrait certainement ici distinguer interprétation et construction, et dans la pratique interprétative elle-même distinguer différentes formes d'interprétations, comme l'y invite le titre de cette journée. Mais les unes et les autres soulèvent une même question : la construction est-elle construction ou re-construction ? L'inconscient est-il à découvrir ou à créer, à inventer ? Son texte est-il à lire, à déchiffrer, à traduire à partir d'une autre langue, ou est-il seulement à écrire ? L'écoute psychanalytique entend-elle une voix silencieuse, une parole tue, censurée, en négatif, ou est-elle elle-même une voix, la source d'une parole ? L'interprétation révèle-t-elle, éclaire-t-elle, ou est-elle créatrice ? C'est le débat qui confronte perspectives objectiviste et intersubjectiviste et constructiviste en psychanalyse.

Or on trouve déjà dans *L'interprétation des rêves*, brièvement introduite dans le chapitre II, « La méthode psychanalytique », une remarque qui contredit la perspective objectiviste. « Au cours de mes travaux de psychanalyse, j'ai observé que l'attitude psychique d'un homme qui réfléchit est très différente de celle d'un homme qui observe ses propres réflexions. L'activité psychique est plus intense pendant la réflexion que pendant l'auto-observation même la plus attentive ; l'aspect concentré, le front ridé de celui qui réfléchit, en opposition avec le repos mimique de celui qui s'observe, en est une preuve. » (IR, p. 94). Cette remarque préfigure en effet la métaphore célèbre du chemin de fer (1913, « Le début du traitement », *La technique*

psychanalytique). On sait que selon celle-ci l'analysant doit se comporter comme s'il était lui-même spectateur de sa vie psychique comme d'un paysage dans lequel la règle fondamentale le fait voyager - il décrit ce qu'il voit à l'analyste qui lui-même voit se reconstituer en lui un second paysage, inconnu, en lien avec le premier, dans lequel il voyage également. C'est du décalage entre ce qu'il voit et ce que l'analysant voit que naît l'interprétation - elle touche ce que l'analyste voit dans ce paysage et que l'analysant ne voit pas. Transposée dans le champ de la parole et de l'écoute, elle est ce que l'analyste entend et que l'analysant, du discours qu'il rapporte, n'entend pas. En ce sens elle porte sur la résistance. Mais ici, comme « l'œil écoute », l'écoute voit - pour ainsi dire sur un mode hallucinatoire, ce qui émerge dans la discontinuité, le fait psychique « concret » au sens de Politzer, ce qui se remarque, interrompt, fait saillance. Comme le propose J.-C. Rolland, l'interprétation constitue l'autre fil, avec la parole associative, de la trame psychique où se dessinent ses figures - elle est condition de la figurabilité.

Arrêtons-nous sur le changement de perspective qu'implique la métaphore du voyageur. L'analyste n'observe pas l'analysant mais une réalité que l'analysant lui décrit comme au dehors de lui. Il s'agit donc moins, dans l'écoute et l'interprétation, de le comprendre et de l'écouter, que de comprendre ou d'écouter la même chose que lui, mais d'un point de vue différent. Ensuite, la réalité interne des pensées associatives est mise sur un même plan que la réalité matérielle externe, aussi étrangère à lui comme « sujet-agent » : il est seulement demandé au sujet de basculer son attention vers cette réalité là plutôt que vers l'autre. Interne et externe ne sont d'ailleurs que des métaphores, il n'y a ici ni intériorité ni extériorité, la vie psychique n'est pas localisable dans l'intériorité du corps propre, elle n'est pas spatialisée. Enfin, ce modèle interroge la nature de l'interprétation, et plus généralement de l'activité psychique de l'analyste.

En rompant avec la perspective objectiviste première de Freud, où l'analyste observerait le psychisme de l'analysant comme le savant observe son objet d'étude, il définit une nature partiellement commune à la pensée de l'analysant et à celle de l'analyste - une co-pensée ou co-associativité. Comme les idées incidentes et non voulues viennent à l'analysant, les interprétations et les constructions (seulement pensées et encore non dites) - certaines d'entre elles au moins - viendraient à l'analyste, souvent comme chez

l'analysant d'une manière subite, incidente, surprenante, comme une figure ou scène qui interrompt le flux associatif pour le réorienter autrement, dans une discontinuité de la pensée - ce que nous nommons l'émergence du fait concret, condition de l'apparition d'une scène ou figure.

Il faudrait être plus précis, et distinguer une clinique de la survenue de l'interprétation dans le cours des pensées, puis ce qui préside à son énonciation, ou non, et qui ne peut se réduire entièrement à l'application d'une technique mais plutôt à l'exercice d'un art. Comment l'interprétation pensée, ou apparue, devient dite ? Notons sur ce point une dernière implication du modèle du voyageur, cette fois dans l'asymétrie des positions : si l'analysant s'est vu prescrire une règle, celle de dire les pensées incidentes non voulues, l'analyste en revanche n'est pas soumis à une telle règle, sauf lorsqu'il est lui-même en supervision où l'écoute se décale dans un nouveau lieu. Certes, il obéit dans l'écoute à la règle de l'attention flottante. Mais il doit se débrouiller avec ses propres pensées incidentes, dans l'exercice subtil de l'art de l'énonciation de l'interprétation. Ce qui signifie qu'il est soumis à un autre ensemble de règles, énoncées ailleurs et autrement, celles de la technique, du maniement du transfert, et de la référence à la ou aux théories, à l'institution psychanalytique.

Mais le psychanalyste partage avec l'analysant une position de spectateur, de témoin de la scène psychique en même temps que lieu et agent de celle-ci. La règle fondamentale crée une mise en abyme : comme l'analysant se fait spectateur du psychique qu'il décrit, l'analyste est spectateur de ce qui lui est décrit en même temps que de sa vie psychique propre, des associations déclenchées par les paroles et associations de l'analysant. Il voit les ombres de cette réalité projetées sur les parois de la caverne par la force évocatrice de la parole. Il ne comprend pas l'analysant, mais il vit la même chose que lui - il partage avec lui, ou lui fait partager, l'énigme psychique de l'Inconscient, de la réalité psychique, énigme qui déclenche le travail de pensée. Mais il la comprend autrement que lui, l'aide ainsi à transformer sa pensée par ce qu'il apporte de différent, d'inconnu, d'altérité. C'est un effet de l'interprétation : désignant ce que l'analyste voit différemment de l'analysant dans le paysage psychique que ce dernier décrit, elle introduit cette altérité dans sa pensée, ouvre une nouvelle voie, une voie inconnue, insoupçonnée. Gain de liberté donc, mais seulement liberté de concevoir ce qui n'était pas concevable.

L'analyste devient un lieu, une scène et témoin de cette scène, où des événements psychiques se produisent, lieu qui serait quelque chose d'analogue à la scène du rêve. Ou bien est-ce à la fois lui et l'analysant, dont les activités psychiques s'entraînent et s'influencent mutuellement, qui composent cette scène indistincte et atemporelle où s'actualisent des actes psychiques émergents qui ne sont ni de l'un ni de l'autre ? C'est dans ce sens que l'écoute est un processus mutuel, ou réciproque. Mais il faut bien qu'une conscience soit chargée de voir ou d'entendre la scène, pour la communiquer ou plutôt la montrer, la désigner à l'autre.

Pour cela, l'analyste se prête à un mode de communication original, par lequel sa conscience devient un lieu où s'actualisent, se créent des représentations dont certaines sont dotées d'un pouvoir d'induction de changement dans la vie psychique de l'analysant. L'interprétation est un des noms donnés à ce processus d'actualisation et de création psychique, et à sa communication à l'analysant. On voit combien le principe de l'action psychanalytique est original, irréductible à une pédagogie, à une prescription de comportements ou d'idées, ou à un gain de conscience. Mais aussi combien il éclaire la nature même du psychique, par ce paradoxe apparent qui voit dans l'écoute permise par la règle fondamentale, à la fois une méthode, et une scène qui est l'objet même de cette méthode. Un paradoxe seulement si on méconnaît que l'actualisation du psychique s'identifie à l'écoute du psychique et à son « interprétation », laquelle est à la fois son écoute par l'autre, et en cela sa permanente création.

L'analyste nomme ce qui émerge dans l'écoute et le transfert, il le nomme comme une pensée ou un scénario, qui émerge sans être de lui mais dans son esprit, sa conscience, ou plutôt la part de son esprit et de sa conscience occupés par l'esprit de l'analysant - et le propose à l'analysant sans non plus le lui assigner comme étant de lui ou à lui. L'analysant peut se l'approprier - ou non. Il n'est d'ailleurs pas certain que le fait qu'il se l'approprie soit un indice fiable des effets de l'interprétation.

C'est une autre clinique ici : celle de la réception de l'interprétation - de la reconnaissance à l'indifférence, de l'appropriation au refus et rejet - et de ses effets *via* élaboration et perlaboration. Mais une interprétation non énoncée a également sans doute un destin, par la place qu'elle occupe dans l'écoute de l'analyste, et donc le

rôle qu'elle joue dans la dynamique de l'échange. Ce pourrait aussi être le cas d'un contenu de pensée que l'analysant prête à l'analyste, du fantasme de l'analysant mettant en scène, dans le transfert, l'analyste concevant une certaine interprétation, gardée secrète ou énoncée. Cette interprétation fantasmée dans le transfert aura aussi ses effets sur le travail psychique de l'analysant, influencé par la seule représentation qu'il conçoit de la vie psychique de l'analyste. Mais peut-on encore parler ici d'interprétation ? Il faudrait aussi souligner les interprétations faites par l'analysant lui-même, où l'analyste reconnaît (si elles lui sont communiquées) ce qu'il aurait pu dire lui-même au sujet - ou parfois l'interprétation qui lui est venue lors d'une séance précédente et qu'il n'a pas formulée. Phénomène de co-pensée ici encore, mais en miroir de celui, mieux connu, où l'analysant répond à l'interprétation énoncée par l'analyste qu'il avait précisément celle-ci en tête aussi au même moment, ou par le passé et sans avoir osé l'énoncer ... Bien sûr, privilégier un angle d'attaque, un modèle, est à la fois éclairant et obscurcissant. Le risque ici est d'effacer la subjectivité de l'analyste, son attitude intellectuelle et les constructions théoriques qui nourrissent son écoute ; et de gommer l'asymétrie des places respectives de l'analyste et de l'analysant. C'est un inconvénient du modèle de la « co-pensée » ou co-associativité, qui privilégie l'intersubjectivité et risque de basculer dans un pur intersubjectivisme (bien présent dans la psychanalyse nord américaine aujourd'hui, cf L. Kirchner), voire l'analyse mutuelle (Ferenczi) ou chacun interpréterait l'autre dans une totale réciprocité. Rappelons d'abord que c'est une question de champ d'observation : s'attacher comme nous l'avons fait aux processus de genèse des pensées susceptibles de donner lieu à des interprétations, rapproche les scènes psychiques d'actualisation chez l'analysant et l'analyste, en deçà d'autres niveaux d'organisation. Critiquer le terme d'interprétation, qui inversement accentue à l'excès l'asymétrie entre celui qui interprète et celui qui se donne ou se livre à l'interprétation, conduit nécessairement dans ce sens. Mais le risque est de négliger des organisateurs fondamentaux qui différencient radicalement, à d'autres plans, les activités psychiques de l'analyste et de l'analysant : notamment la référence théorique, fonction tierce dans l'analyste, actualisée par la pensée théorique de l'analyste, incarnée ou non par le superviseur et dans tous les cas par l'institution psychanalytique. Et l'interprétation du transfert,

du repérage des objets et imagos dans les scénari qui émergent est ce qui détermine ce que nous n'avons pas traité ici mais est évidemment essentiel : la technique de l'énonciation des interprétations et constructions dans la séance et de leur maniement.

Il faut, comme aujourd'hui, rassembler différents regards, et aussi prendre en compte la diversité des interprétations et des pratiques interprétatives selon les écoles mais surtout selon les cliniques, la diversité des modes d'apparition de l'interprétation, de ses contenus, de ses formulations.

Revenons au rêve. Le modèle fondateur du rêve et de son récit semble inspirer la métaphore du train. Le rêveur raconte son rêve comme le voyageur décrit le paysage qui défile - c'est même ainsi qu'il l'a vécu dans l'expérience onirique. Est-ce « son » rêve qu'il raconte ? La formulation n'a guère plus de sens que de dire que ce serait « son paysage » qu'il voit défiler. Mais il peut bien s'agir en revanche de « son » voyage. Il s'agit bien d'appréhender la vie psychique associative comme une réalité en soi dont la conscience est spectatrice en même temps que le lieu, de rompre autant que possible avec l'expérience de ce qu'on appelle ailleurs l'agentivité, et plus classiquement la subjectivation. De substituer au sujet agent de la pensée et de la parole un sujet témoin, spectateur de la scène psychique qui l'habite, où il se trouve mis en scène comme un acteur ; comme l'est déjà le rêveur rêvant et plus nettement encore le sujet éveillé racontant l'expérience du sujet rêveur qui n'est pas ou plus lui mais déjà un autre.

Mais en fait, la question de la réalité de l'expérience onirique rapportée ne se pose pas vraiment. Nous pouvons entendre en effet « j'ai rêvé que... » seulement comme une modalisation particulière du discours dans la séance, par laquelle l'analysant peut énoncer quelque chose sans se reconnaître comme agent de sa pensée et de sa parole : voilà des pensées que je vous rapporte, venues d'ailleurs que de « moi » comme agent, et dont je suis le lieu. « J'ai rêvé que... » efface le sujet de l'énonciation, efface en partie ou estompe le « je » de « je pense » ou « je dis ». Le récit du rêve est en fait seulement un mode énonciatif qui met le sujet en retrait de sa parole et de sa pensée, qui le fait devenir témoin de sa pensée associative, et lui permet au mieux de répondre à la consigne : racontez ce que vous voyez comme le voyageur, ou dites ce qui vous vient, ce que vous voyez penser ou faire, ce que vous vous

entendez dire

Bien sûr, le récit du rêve existe comme tel. Son existence est en fait plus certaine que celle de l'expérience onirique - même si la preuve de la réalité de cette dernière nous manquera toujours, ne l'oublions pas... Celui qui se souvient avoir rêvé est en effet toujours déjà réveillé. Comme on a interprété, on a pensé, on a rêvé, mais jamais on ne rêve (sauf peut-être les rêveurs dits « lucides »). Mais le récit du rêve est aussi et même surtout la forme exemplaire d'une position ou modalité énonciatrice partiellement désubjectivante, applicable au delà du cas particulier du récit du rêve ; modalité que vise l'analyse, où le sujet est lieu et spectateur de l'activité associative qui l'occupe. Le récit du rêve serait ainsi une pédagogie de la règle fondamentale : dites-moi ce que vous pensez comme si vous l'aviez seulement rêvé, comme si vous le rêviez maintenant quand vous me le racontez.

Si le rêve constitue un modèle psychanalytique de l'activité psychique, c'est non seulement du fait de ses particularités figuratives, de la prééminence du processus primaire, c'est aussi parce que le sujet racontant ou décrivant son rêve est à la fois le rêveur et un autre que lui, parce que la modalité du récit du rêve nous donne accès à la pensée comme témoin autant qu'acteur, et non agent, parce qu'elle illustre au mieux l'attitude à l'égard de sa propre activité associative que l'analysant doit adopter. Raconter son rêve, ce serait alors expérimenter sans le savoir la règle fondamentale, inventer les prémisses de la communication psychanalytique.

En miroir en quelque sorte du mode d'énonciation que le récit du rêve éclaire et illustre du côté de l'analysant, l'incidence ou l'émergence de l'interprétation chez l'analyste rend compte de la modalité dont l'analyste saisit également dans sa conscience une scène venue d'ailleurs, et la communique à l'analysant comme venant d'ailleurs. Elle s'énonce donc elle aussi, comme le rêve, souvent (mais pas toujours) selon une modalité particulière, comme apparition d'une pensée venue d'ailleurs, sans sujet, ce que D. Widlöcher a décrit comme « entre guillemets » : non pas je crois ou je pense que mais « et si c'était ... » ou bien « on dirait que ... » ; c'est-à-dire sans sujet ordinaire de l'énonciation. Ce qui signe la nature de l'interprétation, elle aussi issue de la scène de l'écoute où se succèdent les figures qui occupent la scène de la réalité psychique, et non d'une subjectivité parlante et agissante ordinaire. L'interprétation est ainsi déposée, ajoutée et insérée dans le flux associatif des

pensées de l'analysant, puis emportée par son courant. Ce qui émerge, apparaît chez l'analyste, n'est d'une certaine manière ni de l'un, ni de l'autre - c'est un psychique qui manque à l'analysant mais qu'il est susceptible de s'approprier, et qui est venu à la conscience de l'analyste sans qu'il y reconnaisse sa propre vie psychique bien que celle-ci, il en a parfois l'intuition, puisse être engagée dans cette émergence. Phénomène d'identification projective, donc. Tout se passe comme si une pensée prenait le relais d'une autre, comme si l'analyste pensait ce que l'analysant échouait à penser - peut-être comme le psychanalyste réussit là où le paranoïaque échoue.

On dira que ce qui est présentifié dans l'écoute et désigné fugacement par l'interprétation (en tant que pensée, et non nécessairement dite) est l'Inconscient ou analogue à lui, ce dont la méthode psychanalytique permet l'émergence. Mais on pourrait inverser la perspective : ce que la méthode et la règle fondamentale permettent n'est peut-être pas de faire apparaître l'Inconscient, mais plutôt de faire disparaître le sujet agent de la pensée et de la parole du côté de l'analysant, et le sujet de l'observation du côté de l'analyste. Ce serait aussi un effet de l'écoute et de la règle fondamentale. Ce que nous nommons émergence de l'inconscient ne serait alors que l'effet de l'effacement des sujets conscients d'eux-mêmes. Ce n'est pas l'Inconscient qui émerge, ce sont les subjectivités agentives qui vacillent brièvement, s'effacent, s'endorment comme si le veilleur cédait brièvement sa place au rêveur. L'idée incidente, non voulue, est comme la pensée du rêveur qui émergerait dans le veilleur, et chez l'analyste l'interprétation serait de la même famille. Il se produirait dans l'interprétation une sorte de redoublement du processus du récit du rêve, et donc peut-être du rêve même : ce que l'analyste énonce est description d'une scène en lui, occupée et déclenchée par le récit du rêve, et qui devient elle-même scène d'un rêve de l'analyste : un rêve à propos d'un rêve (cf *A dream within a dream* A. Poe). Si l'analysant « fait rêver » l'analyste, entendons-nous, c'est au sens où il déclenche partiellement chez lui dans une écoute, un processus sur une scène analogue, hallucinatoire.

Seul le sommeil permet durablement cette conscience pure de la vie psychique qu'est l'expérience onirique, sans sujet/agent (de la vie psychique que constitue l'expérience onirique), où le je devient spectateur du psychique (de « son » activité psychique qui est en fait un « ça pense »).

Mais dans le rêve le visuo-moteur prévaut sur le verbal. Le psychique s'y accomplit de manière scénique plutôt qu'il ne s'y dit. L'analyse recrée cette modalité de conscience quasi onirique du « ça pense » mais cette fois dans l'écoute des mots et l'état de veille : le psychique de l'analysant est tiré du côté d'un « ça parle », par la description qu'il tente du « ça pense » en lui.

Interprétation et vérité.

Quelle est alors la véridicité, ou vérité, de l'interprétation ? Freud comme on le sait est en effet partagé entre objectivisme et subjectivisme, recherche d'une véridicité historique et septicisme voire relativisme à l'égard de cette recherche. Cette oscillation est bien repérable notamment dans « L'homme aux loups ». Et c'est sur ce point, la psychanalyse comme méthode de découverte objective ou comme création d'une réalité propre intersubjective, que les destins conceptuels mais aussi pratiques de l'interprétation, et de manière solidaire et indissociable de l'écoute et de l'Inconscient, peuvent basculer.

On reconnaît en effet ici une interrogation qui traverse l'histoire de la psychanalyse, autant en théorie qu'en pratique. En pratique, c'est la nature objective ou intersubjective du processus psychanalytique. En théorie, c'est le débat sur la valeur de la métapsychologie, psychologie des profondeurs nécessaire, ou psychologie illusoire chosifiant des concepts qui n'existeraient en fait que dans la dynamique de l'échange et dans l'instant de la pratique, pour les tenants d'une psychanalyse vue comme herméneutique (Ricoeur, Schafer), comme pratique narrative (Ferro) ou comme pure intersubjectivité pour certains auteurs nord-américains actuels. Pour ceux-ci la psychanalyse est d'abord une pratique, elle peut utilement sacrifier une métapsychologie qui ne serait qu'une mythologie - une « mythopsychologie » scientifique et obsolète.

Mais il existe une troisième voie, désignée notamment par J. Laplanche et D. Widlöcher ou J. Hochmann, entre un réalisme métapsychologique objectiviste dont plusieurs auteurs ont bien montré le caractère intenable (S. Videmann, G. Politzer, J. Lacan), et une psychanalyse « réduite » à une pratique du sens ; entre une interprétation conçue comme découverte et connaissance objective, pour laquelle la question de la véridicité s'impose, et une interprétation purement créatrice qui inventerait la vérité, entre un Inconscient psychologique et historique, et un Inconscient

narratif fictionnel - donc entre réalisme psychologique classique, conforme aux topiques freudiennes de « l'appareil psychique », et relativisme psychologique ou constructivisme assumé. Elle consiste à traiter la théorie psychanalytique à la fois comme théorie d'une pratique, créatrice dans le *hic et nunc* de l'échange psychanalytique, communicationnel ou intersubjectif, dialogique, des objets ou réalités qu'elle théorise, et comme, par et dans cette pratique, une source de connaissances sur la réalité de l'esprit, source de modèles donc - à condition de concevoir qu'il s'agit ici d'une (méta)psychologie de l'échange, de la rencontre, de l'intersubjectivité, de la « co-pensée » ou pour le dire autrement de l'écoute psychanalytique.

Les objets ou faits psychiques décrits par la psychanalyse existent et ne se réduisent pas au sens, qui n'est pas un fait, et ils ne relèvent pas non plus indirectement de la réalité d'une psychologie individuelle préexistante à leur description où plutôt à leur émergence et à leur saisie dans le temps de l'analyse. Mais ils relèvent de la réalité d'un psychique émergent dans la rencontre, l'écoute, dans l'intersubjectivité ou la co-pensée ; un psychique réel, présent (et non une pure négativité) autant que construit dans le « *hic et nunc* » de la séance - si cette formulation a un sens tant la temporalité psychanalytique s'inscrit à la fois dans l'instant de la séance et dans une continuité infinie des séances.

La psychanalyse serait donc théorie d'une pratique interpersonnelle en même temps que théorie du psychique même. Cette formulation interroge le projet même d'une théorie du psychique. Cette dernière peut-elle être autre chose que théorie de la pratique interpersonnelle qui donne accès au psychique ? Ce qui revient à identifier finalement le psychique à la rencontre, à l'écoute, à l'interprétation. C'est un risque peut-être, avec comme corollaire le risque de voir alors l'interprétation s'étendre à tout acte de communication - y compris à un non acte comme le silence. Mais n'est-ce pas souvent le cas, quand l'analysant interprète le silence de l'analyste comme une interprétation pleine de sens ? Si nous poussons cette position, tout peut être ou faire interprétation, et celle-ci ne se définit que rétrospectivement, de manière parfois aussi surprenante pour l'analyste que pour l'analysant. L'interprétation est alors en effet ailleurs que là où on la croit être.

Le psychique - la réalité psychique - ne se laisserait saisir que dans la rencontre où il émerge. Nous en sommes réduits à en postuler rétrospectivement sans cesse l'existence

permanente et donc antérieure, en dehors de cette émergence, de cette présence actuelle, dans un avant, un « originaire » dont rien pourtant ne peut nous assurer la pertinence, sinon notre croyance (elle même nourrie par l'illusion introspective continue et solipsiste de l'expérience de l'ego). Ce qui suggère que la méthode psychanalytique serait ainsi, pour aller au bout de cette proposition, son objet même. L'écoute est la pensée même - qui s'écoute dans l'autre et en soi, dans l'autre en soi et dans le soi en l'autre. Elle est à la fois le regard et la chose regardée, au sens où elle crée la dynamique de pensées qu'elle perçoit, un peu comme l'hypothèse de l'Inconscient, plus en amont, soutient et permet l'écoute elle-même.

Revenons au problème de la véridicité de l'interprétation, qui est une expression de ce débat. Question importante car, marque de fabrique de la pratique psychanalytique, l'interprétation est ce sur quoi les critiques, rationalistes, scientifiques et surtout éthiques les plus sévères ont été et restent concentrées. Or, la plupart de ces critiques sont fondées sur le principe selon lequel l'interprétation serait une hypothèse de l'analyste, hypothèse explicative, objectivement portée par ce dernier sur les ressorts de la vie psychique de l'analysant ; hypothèse présentée comme vraie par l'analyste sur sa seule foi.

Mais, si les hypothèses psychanalytiques ne sont pas réfutables c'est peut-être parce qu'elles ne sont pas des hypothèses, mais des faits psychiques qui se donnent faussement comme des hypothèses, et qu'elles ne tirent pas leur pouvoir de leur véridicité. Un fait ou événement psychique en soi n'est pas une hypothèse, ni un savoir. Ce n'est d'ailleurs pas comme un savoir que l'interprétation est proposée par l'analyste. La question de la véridicité de l'interprétation ne se poserait donc pas. Ni vraie ni fausse, elle est produite en tant que fait. Elle appartient à l'objet même de l'exploration, elle n'éclaire ou ne dévoile la réalité psychique qu'au sens où elle en est constitutive. La croire extérieure à son objet, l'ériger comme porteuse de vérité, mène au dogmatisme (« voilà pourquoi votre fille est muette », comme le formule plaisamment J. Laplanche). Allons plus loin : la puissance libératrice de l'analyse (sa capacité à accroître la liberté de penser et ressentir de l'analysant) est liée au renoncement de l'analyste à détenir une vérité sur la psyché de l'analysant. Elle dépend de l'acceptation, par l'un et par l'autre, d'entrer dans un jeu de

co-créativité, d'invention - où le plaisir a son rôle. Dans ce jeu, c'est certes avec la pensée de l'analyste que l'analysant créera sa vérité, mais s'il pense que l'analyste détient sur lui une vérité ne sera jamais qu'un fantasme de transfert, fondateur certes mais en tant que fantasme analysable et destiné à être abandonné.

Concevoir l'interprétation non comme une « hypothèse » (au sens ordinaire) envisagée comme telle par l'analyste mais plutôt comme un fait clinique, une émergence dans une séquence de communication ou d'échange, un fait de co-pensée que l'analyste a seulement le choix de dire ou de taire (même s'il peut avoir l'illusion de la concevoir), et qui ne relève pas d'une démarche hypothético-déductive objective, défait la critique de non scientificité. Si la psychanalyse est une science, ce n'est pas au sens des sciences objectives qui formulent des hypothèses réfutables. C'est aussi souligner une position technique voire éthique, qui récuse que l'analyste soit en mesure de prétendre donner à l'analysant, par l'interprétation, des vérités comme telles, de lui dévoiler la réalité supposée de son mouvement psychique, de formuler des explications causales sur ce qu'il est, fait ou ressent. Ce qui évidemment n'empêchera pas l'analysant de se construire de telles explications, parfois illusives, parfois justes, le plus souvent mythiques mais nécessaires. Plutôt que sa vérité, se pose en revanche la question des effets, ou non, de l'interprétation sur la pensée de l'analysant, mais alors selon un critère pragmatique et non de véridicité. Ni vraie ni fausse, elle peut en revanche être juste, ou n'être qu'une fausse note, selon ce qu'elle induit dans la pensée de l'analysant, levée ou non d'une résistance à penser, percevoir ou ressentir.

Pourtant nous ne pouvons renoncer facilement à l'évidence de la véridicité de nos pensées qui deviennent immédiatement, à peine apparues en nous, des hypothèses puis des croyances. Nous ne pouvons en effet que difficilement suspendre une propriété innée de notre esprit qui consiste à attribuer à nos pensées une valeur de vérité, c'est-à-dire une portée référentielle, même quand elles n'en ont pas, comme ici où ce qui est saisi c'est l'actualisation de la pensée comme telle et non en tant qu'elle est mise au service de la représentation et de la compréhension du monde - condition d'une vérité ou véridicité. Ici l'acte psychique est auto-référentiel : sa vérité c'est son existence.

Notre capacité de penser et de construire un monde de représentations, une réalité psychique aussi riche et

complexe que la réalité, est en effet de manière ordinaire mise au service de la représentation et de la compréhension du monde pour servir l'efficacité de l'action humaine. La spécificité et l'originalité de la psychanalyse est de l'explorer en tant que telle, en s'attachant à la manière dont l'actualisation de cette réalité psychique peut obéir aussi à une finalité propre indépendante de toute utilisation adaptative à la réalité externe dont elle est ordinairement le moyen (et donc être source d'une satisfaction propre, indépendante de la réalité externe) : une modalité de représentation ou l'accomplissement de certains actes psychiques est sa propre fin et non un moyen. Modalité éclairée par la méthode psychanalytique qui à son tour fait de l'activité de pensée et de parole une fin en soi plus qu'un moyen.

L'objet de l'Interprétation.

Si l'analyste comme l'analysant ne peuvent se soustraire à l'objectivité immanente des actes de pensée, qui se donnent comme porteurs d'une vérité sur quelque chose dans la réalité externe, et si la psychanalyse exploite comme toute autre la machinerie interprétante, sa particularité serait de s'appliquer aux événements psychiques non seulement dans leur rapport au monde mais aussi dans leurs rapports *entre eux*. Ce qui est visé n'est pas (ou pas seulement) l'intentionnalité au sens de Brentano (tout acte est à propos de quelque chose et contient quelque chose à titre d'objet - toute représentation est représentation de quelque chose dans le monde), dépendante du lien entre l'acte et le monde extérieur (la réalité externe), mais une intentionnalité d'une autre nature, qui est inhérente au lien entre un acte mental et un autre acte mental, ou si l'on préfère entre pensées, souvenirs, évocations. C'est-à-dire une intentionnalité qui se définit par le rapport d'un acte psychique avec les « objets » psychiques que sont les autres actes mentaux. Or ce rapport n'est pas statique mais dynamique, car les actes de pensée et les affects s'actualisent dans l'enchaînement temporel successif de la pensée associative et de la parole. Plus précisément, l'interprétation éclaire, dans le flux des associations de l'analysant, un type de relation particulier qui voit dans une représentation, une scène ou une figure, la condition d'apparition d'une autre scène - ou d'interruption du flux associatif, de l'occultation d'une scène. Son objet est en mouvement, ou même est le mouvement - mouvement de pensée. Il n'est pas le discours mais la parole, il n'est

pas la pensée mais le penser, il n'est pas un texte mais l'écriture. L'interprétation éclaire ainsi la dynamique associative de l'analysant et ses résistances. De ce point de vue, son objet n'est pas un contenu caché, mais la dynamique associative même : le lien ou le mouvement, la combinatoire entre les actes mentaux, révélés par l'affect. C'est le repérage, l'identification de ces liens associatifs qui révèlent l'objet Inconscient, scène ou figure énigmatique, que la dynamique associative méconnaît, ignore, évite, refuse ou fuit, correspondant à ce que la pensée ne peut représenter, ce qui lui résiste et ce à quoi elle résiste, et qui pourtant l'anime. Nous retrouvons ici en quelque sorte l'intuition freudienne évoquée en introduction : la connaissance de l'Inconscient et du déterminisme psychique protègent de la croyance mystique ou religieuse et du délire en tant que ceux-ci sont les effets d'une perception obscure de la dynamique psychique (une « Psychologie projetée sur le monde extérieur », *Psychopathologie de la vie quotidienne*, chap. 12). Or c'est ce déterminisme qui est l'objet de l'interprétation en tant qu'elle désigne ou touche l'Inconscient. L'interprétation désignerait alors, de manière paradoxale, à la fois le mécanisme interprétatif pathologique qui découle de la méconnaissance de l'activité psychique inconsciente, l'aveuglement projectif donc, et la démarche qui se propose de donner rationnellement accès à cette dernière. L'interprétation psychanalytique relève d'une démarche de connaissance du déterminisme psychique, plutôt que d'une quête du sens, et elle est l'antidote de l'interprétation superstitieuse, religieuse ou psychotique. Mais à ce titre elle reste guettée par l'illusion et la croyance, mystique ou religieuse, c'est-à-dire par son double qui est l'interprétation imaginaire, projection du psychique dans la réalité matérielle ou « externe ».

La psychanalyse relève un défi : retourner la « machine à interpréter » qu'est l'appareil psychique, qui interprète le monde et y voit des signes et symboles, sur elle même, pour repérer les conditions mêmes de l'interprétation. Car les significations du monde ne seraient que projections dans celui-ci des logiques psychiques : l'interprétation du monde, mais aussi d'autrui, est infiltrée de projections. C'est en ce sens que l'Inconscient est source de croyances et d'illusions qui se donnent comme des vérités. L'interprétation psychanalytique porte donc sur l'interprétation elle-même, pour lui ôter sa force créatrice d'illusion et de croyance, pour porter donc sur un « en deçà du sens », lequel sens est illusion

projective. Il s'agit par l'analyse d'interpréter l'interprétation elle-même. L'ambition est grande : c'est postuler qu'en interprétant le psychique lui-même c'est-à-dire l'Inconscient, l'appareil à interpréter sera en mesure d'échapper à sa force innée de création d'illusion et de croyance, assez en tout cas pour permettre des changements. Mais suffit-il pour cela de retourner le psychique sur lui-même - en l'occurrence sur le psychique de l'autre en même temps que sur soi-même ? Sans doute est-ce en soi insuffisant pour empêcher tout à fait que l'interprétation se mette à notre insu à nouveau au service de la projection - de l'analyste dans l'analysant - et de la fabrication du sens c'est-à-dire de nouvelles croyances et illusions, à commencer par la théorie psychanalytique elle-même constamment menacée de devenir une croyance ou une source de croyances, voire un dogme. Et en même temps est-ce suffisamment possible pour permettre la réalisation du processus psychanalytique ? C'est en ce sens que « croire en l'Inconscient » est un défi sinon un paradoxe (D. Widlöcher) : croire de manière irreligieuse, croire sans croire en fait. De même interpréter n'est pas interpréter le sens mais pointer ses conditions dans le repérage des opérations psychiques successives, sans cependant pouvoir se dépendre de la compréhension du sens.

L'interprétation de la dynamique associative serait une troisième modalité de l'interprétation, avec celles bien connues de l'interprétation du contenu et de l'interprétation du transfert. Ou plutôt une troisième dimension, avec celles du contenu et du transfert, pour toute interprétation qui s'inscrirait dans ces trois dimensions mais de manière plus marquée souvent dans l'une seulement d'entre elles.

L'interprétation ne se réduit alors ni à une pure pratique du sens, à une herméneutique, ni à la reconstruction ou révélation d'un inconscient préexistant, historique et « individuel », vu comme inscrit « dans le sujet », ni enfin au dévoilement de l'objet transférentiel à qui s'adresse la parole - dimension transférentielle que nous n'avons pas traitée ici et qui est au cœur des autres exposés aujourd'hui. Elle est aussi décryptage, repérage, désignation de la logique invisible qui régit ensemble la créativité associative de l'analysant et son écoute, ou plus exactement qui la régit dans l'écoute dont elle est indissociable. Elle se conçoit alors aussi dans une topique de l'écoute, un « appareil de l'écoute » plutôt qu'un appareil psychique, mais tout aussi réel que ce dernier.

Références :

- Brentano F. (1944), *Psychologie du point de vue empirique*, Paris, Aubier.
- Dennett D. (1990), *La stratégie de l'interprète*, Paris, Gallimard.
- Freud S. (1900), *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1980.
- Freud S., *Psychopathologie de la vie quotidienne*.
- Freud S. (1913), « Le début du traitement », *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1981.
- Freud S. (1937), « Constructions dans l'analyse », *Résultats, Idées, Problèmes, II*, Paris, PUF, 1985.
- Kirchner L., « L'intersubjectivité dans la psychanalyse américaine. », à paraître in Georgieff N., Speranza M. (sous dir.), *Intersubjectivité et psychopathologie*, Masson.
- Laplanche J., « L'interprétation entre déterminisme et herméneutique : une nouvelle position de la question », *Revue française de psychanalyse*, n°5, Tome LV, *Et les fantasmes originaires ?*, PUF, 1991.
- Politzer G., *Critique des fondements de la psychologie*.
- Rolland J.-C., *La raison de l'interprétation*.
- Ricoeur P. (1995), *De l'interprétation*, édition Le livre de poche, Paris.
- Schafer R. (1988), *L'attitude analytique*. Paris, PUF.
- Tessier H. (2004), « Empathie et intersubjectivité. Quelques positions de l'école intersubjectiviste américaine en psychanalyse ». *Revue française de psychanalyse*, n°3, tome LXVIII, *L'empathie*, PUF, juillet 2004, pp. 831-851.
- Videmann S., *La construction de l'espace analytique*.
- Widlöcher D., « L'interprétation entre guillemets », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n°23, *Dire*, Gallimard, printemps 1981.
- Widlöcher D., « Croire en l'inconscient », *Revue internationale de psychopathologie*.
- Widlöcher D. (2004), « Dissection de l'empathie », *Revue française de psychanalyse*, n°3, tome LXVII, *L'empathie*, PUF, Juillet 2004, PUF, pp. 981-992.

4^{ème} Colloque algéro-français

Alger 2/3 décembre 2011

Martine Baur - Fafia Djardem

Depuis 2001, à l'initiative de l'Association de psychologie d'Alger, en collaboration avec la Société psychanalytique de Paris et plus récemment avec l'Association psychanalytique de France, est organisé tous les deux ans, un colloque algéro-français. Cette année, le colloque avait pour thème *Problématiques de l'adolescence. Entre universalité et spécificité, les difficultés de prise en charge de l'adolescent*. À la faculté Alger 2 (Bouzaréah) se sont retrouvés 25 psychanalystes franco-belges et 250 psychologues ou psychiatres exerçant à Alger, en majorité étudiants en psychologie ; notons que l'enseignement des sciences humaines se fait désormais en arabe et que manquent cruellement les traductions des textes psychanalytiques. Les collègues algériens sont intéressés par la psychanalyse mais n'ont pas d'expérience personnelle, hormis certains d'entre eux venus se former en France (SPP) ou ayant choisi la solution d'une analyse-navette (selon une norme IPA de 100 séances par an pendant le nombre d'années nécessaires). D'emblée, ce contexte nous a conduits à faire un pas de côté, un décentrement nécessaire en l'absence d'une culture psychanalytique commune.

Cette collaboration algéro-française fut l'initiative de Roger Perron (dès 1975) et de quelques étudiants algériens à Paris. À la demande d'Abderhamane Si Moussi, Roger Perron, Jean Cournut, Michel Vincent puis d'autres psychanalystes français ont organisé des supervisions de groupe, puis un cycle annuel de *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, pendant plusieurs années. Une convention universitaire a été signée entre les universités Paris X (Dominique Cupa) et Alger 2. Plus récemment, Alain Gibeault a élaboré un projet de *Centre méditerranéen de psychanalyse*, inspiré de l'institut pour l'Europe de l'est. Malheureusement, pour des raisons... financières, certains projets restent actuellement en suspens.

Pourtant, grâce à la ténacité de certains, les colloques algéro-français ont eu lieu à Alger en 2001 et 2005, puis

à Constantine en 2008, un 5^{ème} colloque est prévu en 2013 sur le thème *Structures familiales et problématiques œdipiennes*. Ces colloques sont organisés sur la base d'une stricte égalité des contributions algériennes et françaises, le conférencier algérien est discuté par un collègue français ou inversement ; ils visent à favoriser les échanges psychanalytiques entre les deux rives de la Méditerranée. Les Actes de ces colloques ont été régulièrement publiés à l'initiative de la partie algérienne. Nous avons été touchées par l'accueil chaleureux et amical des collègues algériens ainsi que par la rigueur de l'organisation du colloque de décembre 2011.

Après l'introduction de A. Si Moussi, R. Perron, M. Baur et M. Cournut, dans sa conférence « Adolescence et états limites », Paul Israel a envisagé le travail d'adolescence comme le travail du rêve ou du deuil. Plusieurs interventions, illustrées de cas cliniques, ont discuté adolescence et narcissisme (Michel Vincent, Mahmoud Benkhelifa) ou encore « Normalité et risque schizophrénique à l'adolescence » (A. Si Moussi). Alain Gibeault a commenté une vidéo de séances de psychodrame analytique individuel qui a suscité un intérêt tout particulier du public.

Le choix du thème de l'adolescence doit être relié à la jeunesse de la population algérienne, manifeste tant dans l'amphi que dans la cité. Si adolescence se dit *mourahaka* en arabe littéraire, il n'y a pas de mot pour le dire en arabe dialectal ; *el boulough* qui correspond à *puberté* serait le terme communément utilisé pour signifier le passage, sans transition, de l'enfance à l'âge adulte qui prévalait dans la société traditionnelle. Dans la société algérienne actuelle les liens familiaux sont distendus, remis en cause, rendant difficile l'émergence du sujet dans un fonctionnement communautaire et surmoïque. Après la « décennie noire » de l'histoire algérienne, du fait des traces traumatiques mémorielles, des « interdits de penser », ce temps de maturation adolescente aurait-il manqué à de nombreux

jeunes adultes ? Cette question, *Immaturité parentale et crise d'adolescence*, a été reprise par Nacir Benhalla. La « décennie grise » qui a suivi a vu affluer de très nombreuses demandes de jeunes en proie à des conflits identitaires où s'affrontent, dans l'ambivalence et la violence, désirs et interdits et leur intériorisation problématique. « L'accalmie » actuelle, le retour à la pensée groupale en particulier religieuse, changeraient les modalités de la crise adolescente et sa quête d'idéal face au surgissement du sexuel infantile. Les collègues algérois constatent qu'il y a moins de demandes d'aide psychothérapique individuelle mais plus de crises existentielles aiguës, ayant parfois l'allure de décompensation psychotique ou somatique, comme les cas évoqués dans leur conférence par Fafia Djardem, Mira Ouari-Si-Moussi ou Sesto Passone.

De façon inattendue, la figure de Franz Fanon fût plusieurs fois évoquée. Psychiatre, il a fait ses études médicales à Lyon et a exercé à Blida. Il a vivement dénoncé toute forme d'aliénation, psychique et/ou coloniale, dès 1951 dans

Peau noire, masques blancs. La réédition de ses écrits, à l'occasion du 50^{ème} anniversaire de sa mort, éclaire sa position qui était très éloignée des replis identitaires fondés sur une identité unique, une culture unique, une origine unique. L'irruption de cette figure dans un colloque sur l'adolescence serait-elle un écho aux questionnements des adolescents algériens ? Ces questionnements sur l'identité, l'étranger, l'étranger en soi sont spécifiques de tout adolescent mais l'angoisse qui les submerge serait-elle en résonance avec celle d'une société située dans l'entre-deux d'une transition socioculturelle interminable ?

Séminaire EPF New Members Seminar

Pascale Totain Eghiayan - Jean-Claude Bourdet

Cher Jean-Claude,

L'APF nous ayant proposé de participer ensemble à ce séminaire, je te propose de partager avec toi les impressions qui perdurent de cette expérience, presque un an après. L'accueil a été très chaleureux pour cette petite trentaine de nouveaux analystes européens. Jonathan Sklar de la société britannique nous a immédiatement décomplexé pour notre anglais approximatif, et, la bienveillance de l'accueil aidant, nous avons très vite oublié nos bafouillages «franglais» pour satisfaire avant tout l'envie d'échange entre collègues d'horizons différents.

Les petits groupes de 5 ou 6 analystes étaient supervisés par un *Training analyst* différent à chaque session d'une heure trente, où chacun, tour à tour, nous avons présenté deux séances consécutives, avec ou sans une brève mise en perspective du contexte de la cure proposée. La technique des superviseurs était chaque fois très différente, certains demandant la lecture *in extenso* de la présentation et des séances avant l'échange, d'autres répartissant les temps de parole très rigoureusement entre le présentateur et les analystes discutants, d'autres encore demandant une libre association du groupe dès la prise de connaissance du premier paragraphe préparé. J'ai été particulièrement marquée par le fait que les associations des analystes arrivaient, quelle que soit la méthode retenue, à cerner très vite la problématique du patient présenté ; que ce soit après la lecture complète de tout le matériel proposé, ou dès la prise de connaissance du premier paragraphe, présentant le contexte des séances retenues ou le début d'une séance sans aucune présentation préalable. Il semble que nous soyons là en présence d'un phénomène spécifique au processus analytique, où l'inconscient fait feu de tout bois pour trouver une voie d'émergence à qui sait le guetter. Cette impression a été confirmée par ma participation au *Working Party on the Specificity of Psychoanalytic Treatment Today* au congrès de la FEP à Paris du 28 mars au 1^{er} avril

2012. On trouve peut-être là l'unité ou l'identité de l'analyse dans la capacité des analystes à associer sur un matériel verbal retranscrit, en faisant émerger l'inconscient d'un autre, inconnu d'eux. Cette mise en évidence du processus analytique par des analystes d'horizon, de formation, de langue si différents, a fait pour moi leçon d'humilité vis-à-vis d'une idée qui circulerait tacitement, sur une société qui serait meilleure que les autres, voire la meilleure du monde. Ce travail au plus près de l'intime, avec des étrangers venant d'univers variés, a sans doute été facilité, voire simplifié, par l'uniformisation des propos rapportés dans l'unique langue anglaise ; que reste-t-il alors de la spécificité de la langue, du modèle français ? J'ai également eu le sentiment que la confrontation collective au matériel de l'inconscient a provoqué un besoin régressif d'unité, bercé d'illusion groupale, à l'intérieur de chaque groupe de travail, et plus globalement pour l'ensemble des participants. L'organisation très accueillante a sans doute contribué à cette douce invitation à la régression, avec dégustation de vins, croisière sur le Rhin...

Cet apaisement dans l'uniformisation fait bien sûr émerger après-coup un besoin de distinction, de retrouvailles de nos singularités APF. Je me demande alors si l'ombilic de l'analyse émerge dans les fondamentaux retrouvés lors de nos séances de travail à Mayence, ou dans la mise au point après-coup sur les particularités de chaque pays, de chaque société, de chaque analyste.

Lorsque j'ai personnellement présenté les séances que j'avais retenues à un *Training analyst* britannique, j'anticipais sur les remarques que je pensais entendre, sur la *good enough mother* et autres winnicotteries. La qualité et l'authenticité de nos échanges ce jour-là m'a rappelé que l'analytique ne se laisse pas enfermer dans des poncifs, et qu'en l'occurrence, la *good enough mother* consistait, dans ce cas précis, à tenir le cadre de manière intangible, pour lutter contre un fantasme «d'être battu» qui, pour la patiente, se scénarisait non pas avec le père mais avec la mère. Rien à voir avec

les *apriori* que je traînais dans ma tête : mère souple, père cadrant. Les échanges de ce congrès ont permis un tournant important dans la prise en charge de cette patiente.

Ce court séjour au bord du Rhin m'a permis de retrouver des souvenirs d'enfance bercés de légende de Lorelei, de découvrir avec étonnement des traces de chansons populaires allemandes que je ne savais plus que je savais. «*Ich weiss nicht was soll es bedeuten, das Ich so traurig bin*»... la rencontre de l'étranger n'est jamais là où on l'attend, et les rendez-vous avec le familier intime surgissent dans le dépaysement accepté à fréquenter les rives de l'inconscient.

Pascale Totain Eghiayan 27 avril 2012

Chère Pascale,

La lecture de ton témoignage sur le séminaire de Mainz m'a inspiré le petit texte suivant que je te propose en écho à ton propos.

Sans exagérer le trait, je pourrais reprendre le titre d'un article de Jean Pouillon paru dans le numéro 36 de la *Nouvelle Revue* « Le plaisir de ne pas comprendre » pour parler de mon séjour à Mainz au séminaire des *nouveaux analystes* organisé par la FEP. Dans une première intention, j'avais imaginé parler de mon appréhension liée à l'exercice, nouveau pour moi, qui consistait à présenter une ou deux séances en anglais en présence d'une dizaine de collègues européens avec la supervision de deux *Training analysts*. Mais ma surprise ne fut pas là, les groupes de travail se sont déroulés, dans des salles aux noms illustres d'analystes, dans une ambiance studieuse et décontractée. Les propos allaient naturellement dans une langue étrangère pour la plupart des participants non anglophones. Il était passionnant d'entendre se déployer, malgré des pratiques et des modes d'exercices très variés, des problématiques et des questionnements analytiques somme toutes assez familiers liés aux phénomènes transféro-contre-transférentiels rencontrés avec les patients. Défense de ma part ou sentiment partagé en lien avec l'exil volontaire partagé par les participants ? Je ne saurais bien l'exprimer ! La découverte de cette charmante bourgade située sur les rives du Rhin, chargée en histoire, faisait lien avec la complexité des points de vues analytiques à l'œuvre durant les sessions. En guide expérimenté, Jonhatan Sklar a su nous mettre à l'aise, nous entourer d'une bienveillance attentive, les mécanismes groupaux ont bien fonctionnés, les alternances de temps

de travail et de moments de détente et de visite de la ville ont permis d'approfondir les liens dans le groupe et de créer des modes de rencontre par-delà les barrières langagières. Alors pourquoi ce sentiment contradictoire d'exil et de satisfaction dans la non-compréhension ? J'avais, pour me rendre à Mainz, volontairement choisi de prendre le train, la durée du voyage, environ neuf ou dix heures, me semblait propice à la lecture et à la méditation. En fait je ne me souviens que de deux anecdotes, à l'aller j'ai dû effectuer un changement : le sentiment d'être perdu m'a un instant envahi lorsque j'ai constaté que je ne comprenais pas les inscriptions et les explications en allemand, mon anglais approximatif ne me servait à rien ! Ensuite dans le train pour Mainz, très cossu, un groupe de femmes s'est installé dans mon compartiment en parlant très fort une langue incompréhensible, le sexuel et le maternel se conjuguaient à l'évidence dans mon imagination qui ressentait la nature libérée de leurs propos, nullement gênés par la présence de cet étranger qui ne les dérangeait pas. Ensuite, le pêle-mêle des associations faisant le travail, je crois avoir éprouvé lors de ma présentation de cas, un sentiment infantile très fort, la conviction d'être entouré, sans rien comprendre à ce qui se disait à cet instant là, d'une attention et d'une bienveillance intense. Edmundo Gómez dans « Une parole exilée » fait de la menace de la perte de la langue le plus grave danger de la traversée du « pays étranger », une façon de s'en protéger serait alors ce plaisir quasi maniaque de ne rien comprendre. La possibilité de rencontrer ce paradoxe dans un contexte aussi structuré que l'est ce séminaire fait de cette expérience un moment précieux de mon parcours d'analyste à l'APF.

Jean-Claude Bourdet, Maubuisson le 27 avril 2012

Cycle de conférences Conflits et cultures *« Clinique du travail et psychanalyse »*

Introduction de Jean-Michel Hirt

Dès *Totem et tabou* (1912), Freud soutient que la psychologie individuelle est inséparable de la psychologie collective. Sa conviction demeure celle des analystes, mais exige de se confronter aux nouveaux aspects de la réalité. Comment la psychanalyse permet-elle de penser les changements apparus aussi bien dans la sexualité et la filiation que dans l'organisation du travail, et tant d'autres dimensions anthropologiques de la vie en société ? Comment les effets de l'inconscient sont-ils à l'œuvre dans nos représentations historiques des pathologies individuelles et sociales ?

S'inscrivant dans la perspective d'un « travail de culture » envisagé comme un processus d'élaboration intrapsychique et trans-individuel, des analystes de l'APF exposeront leurs recherches sur les formes actuelles du « malaise » et des conflits entre le psychique et le culturel.

Cette soirée est la première du nouveau cycle de conférences *Conflits et cultures* inauguré par l'APF. Renouant avec les propos de Freud, à l'ouverture de « Psychologie des masses et analyse du moi » : « la psychologie individuelle est aussi, d'emblée et simultanément, une psychologie sociale », ces conférences visent à mettre à l'épreuve de la psychanalyse les nouveaux aspects de la réalité suscités par le formidable développement technique et scientifique des dernières décennies. Elles veulent nous permettre par le débat suscité, à penser la complexité de l'articulation entre le psychique et le culturel. Dans cette perspective, ce soir, alors que nous avons tous appris la mort du grand entrepreneur-créateur d'Apple, Steve Jobs, le bien nommé, Christophe Dejours¹ va nous entretenir...

Le facteur humain

Ta conférence, cher Christophe, donne le coup d'envoi de ce cycle *Conflits et cultures* que nous souhaitons mettre en œuvre, tant elle démontre comment la psychanalyse peut contribuer à la clinique du travail, et en retour comment cette clinique permet de réfléchir à nouveaux frais sur des notions psychanalytiques que nous croyons bien connaître. Eternel retour ou insistance du symptôme, tu intervies dans une discussion de longue durée entre analystes. Elle dure depuis les années 20, progresse ou régresse, c'est selon, et avec les années 68, avec Marcuse, Fromm et quelques autres taxés de freudo-marxisme, elle a brillé de ses derniers feux ; jusqu'à maintenant l'affaire semblait entendue et la séparation consommée entre le champ de la psychanalyse et le monde du travail devenu chasse gardée de la sociologie. Sauf que, notamment grâce à tes travaux et à la reconnaissance qu'ils ont obtenue – reconnaissance, un mot important dans notre contexte – mais une reconnaissance peut-être moindre chez les analystes que chez d'autres spécialistes du « facteur humain », ce qui en soi fait déjà question, la dimension psychique du travail en acte est à nouveau interrogée. J'ai encore en mémoire ce trouble chez Wilhem Reich du temps où il était freudien, à propos d'une ouvrière qui l'avait consulté pour ses difficultés à aimer et travailler, le seul idéal que Freud avance en ce qui concerne la guérison psychanalytique ; malgré le travail psychique effectué celle-ci s'était suicidée ne supportant plus le travail en usine. Là où je te suis sans peine, c'est dans ta description du « travail vivant », véritable surmontement du travail prescrit, de l'implication du corps érogène qu'il réclame, comme l'amour sexuel, et ce « comme » introduisant la comparaison entre travail et amour en tant qu'enracinés dans la vie sexuelle, est pour moi le fil rouge de ton propos. Je trouve aussi très convaincant le passage du réel du travail, le réel avec sa connotation lacanienne d'impossible, jusqu'à

¹ Professeur au CNAM, auteur de *Travail vivant, La souffrance en France, Conjurer la violence*.

l'échec qui s'ensuit ; échec qui, parvenant à être perlaboré en souffrance active, et non passive, va mobiliser l'intelligence du corps pour aboutir à cet engagement subjectif de chacun dans le travail, dont tu repères l'aboutissement dans le rêve en tant que preuve de son inscription psychique. L'échec dans ce processus est central, est-ce un équivalent de la perte de l'objet pour l'appareil psychique et de la dynamique que cette perte suscite ?

La dimension invisible du travail vivant, cette « corpspropriation » du monde selon l'expression du philosophe Michel Henry, me paraît par conséquent un argument décisif contre toutes les évaluations désobjectivantes imposées par le management néo-libéral, mais si celles-ci triomphent c'est en liaison avec quelles exigences, sinon celles du marché dont tu ne parles pas assez à mon gré, alors même qu'il est devenu le référent idolâtrée du monde du travail et qu'il influe considérablement sur les représentations actuelles de l'humain comme marchandise.

Et c'est ici que les questions du psychanalyste profane que je suis commencent à affluer. Si tu définis le travail comme un engagement subjectif mettant en jeu des processus affectifs en vue d'actions de transformations de la matière dans l'industrie ou de la relation dans les services, transformations liées à un travail de soi sur soi chez le travailleur, en somme *Arbeit* au sens psychique + *poiësis* au sens de travail de production, tu es conduit à faire intervenir dans cette prise en compte psychique, cette psychodynamique du travail, des notions comme celles de sublimation, de narcissisme, de dépendance addictive en écho avec la désaide originaire, *Hilflosigkeit*, donc à mettre l'accent sur la signification symbolique de la reconnaissance. Mais la reprise de ces notions pour une telle analyse clinique du travail fait nécessairement appel à un élément qui n'est pas en jeu dans la réalité psychique, alors qu'il l'est forcément dans la réalité matérielle, factuelle, du travail : à savoir la valeur sociale. Quelle est aujourd'hui la valeur sociale du travail, alors que dans les entreprises le discours idéologique sur les buts du travail, sur l'esprit d'équipe, sur la coopération, etc... ce discours est inversement proportionnel à la réalité du travail. Plus le travail est vide de sens, parcellarisé, sous pression, plus l'entreprise est conduite à fournir ce sens désiré par injection de mots d'ordre stéréotypés. La valeur sociale du travail, comme celle de n'importe quel produit, dépend à présent d'une notoriété imaginaire due à une image et à un discours entrepreneurial, et non de la réalité

effective des tâches.

Dans ton propos, l'introduction de la valeur sociale fait pivoter les notions psychanalytiques d'un quart de tour. Prenons avant tout la sublimation, car elle est centrale dans ta démonstration, et ce n'est pas le moindre des paradoxes qu'il faille pour parler du travail, en passer par ce concept inventé par Freud pour évoquer le destin culturel de la pulsion. Cela en dit long sur les liens entre le travail et l'art, ainsi que sur leur dénominateur commun : le marché. Certes, la sublimation demeure la modification du but pulsionnel et le changement d'objet dont nous avons l'habitude, habitude de pensée méritant d'ailleurs d'être questionnée, comme elle a pu l'être récemment par les historiens de l'art lors de la journée APF avec Jean Clair et Georges Didi-Huberman. Mais la valeur sociale que la sublimation vise, selon toi, dans le travail, la rend complètement dépendante du regard de l'autre. Or qui est cet autre ? Van Gogh peut peindre toute une vie sans vendre plus d'une toile. Il travaille en un temps où le marché n'est pas le seul horizon. Un banquier ne peut pas se passer de vendre les produits financiers qu'il a conçus, aussi pourris soient-ils. Certes, une œuvre d'art n'est peut-être pas une marchandise comme les autres, mais il y a longtemps que ce n'est plus l'avis des théoriciens de l'art contemporain, de Marcel Duchamp par exemple qui déclarait : « Au fond, je ne crois pas à la fonction créatrice de l'artiste. C'est un homme comme un autre, voilà tout. C'est son occupation de faire certaines choses, mais le businessman fait aussi des choses. » Ainsi la sublimation menant naguère à la fabrication d'objets culturels ne me semble plus fonctionner pour la création de produits, artistiques ou non, dans le champ social. Ou pour mieux le dire et, en accord avec Duchamp, la sublimation n'a plus lieu d'être dans l'art moderne ni a fortiori dans le monde du travail si l'œuvre d'art n'est plus qu'un objet ordinaire, un urinoir par exemple, transformé en objet extraordinaire par la valeur que le marché de l'art lui accorde, et non par la sublimation dont il témoigne. La sublimation serait vidée de son sens, « violée » dis-tu, ou mise à nue comme la Mariée de Duchamp, quand la seule question qui subsiste c'est, comment transformer tout et n'importe quoi - mais pas n'importe qui, la signature fonctionne comme une marque - en valeur ? D'où ce qui me semble une caractéristique de l'époque, et ceci pour répondre à ta question sur le lien social : ni l'amour ni le travail devenus des « machines-célibataires » ne sont plus aujourd'hui au principe du lien

social : ce qui domine, c'est l'esthétisation du lien social ou la culture comme ciment social dans notre société, puisque chacun est voué à cultiver un narcissisme déchaîné, à devenir auto-référentiel et à se fétichiser c'est-à-dire à se constituer en œuvre d'art. Le tee-shirt que l'artiste Ben vend le plus, c'est celui où il a marqué « je suis unique au monde ». C'est un tel état culturel que Mitterrand prônait déjà dans son discours de Mexico en 1981 : « les deux bouts de la chaîne, disait-il : d'un côté les investissements industriels les plus modernes, de l'autre l'imprégnation par l'esprit de création de toutes les fibres de notre société... les industries de la culture sont les industries de l'avenir ». La sublimation à laquelle tu te réfères, tu sembles en voir la preuve dans la reconnaissance, et les jugements d'utilité, de beauté, d'originalité qui l'accompagnent. En somme, le jugement de l'autre, la hiérarchie, et le jugement des autres, les pairs. Mais que signifie cette reconnaissance dès qu'elle n'obéit plus au qualitatif et ne relève que du quantitatif, de sa monétarisation en un mot ? Que devient la reconnaissance quand elle se ramène à une seule valeur dominante, l'argent, que devient-elle même dans la langue dès lors que toutes les expressions de la valeur sont frappées de dérision, excepté l'argent ?

Tu l'auras compris, je m'interroge sur le paradigme que tu utilises. J'ai l'impression que tu privilégies le point de vue d'Eros, alors que je me demande ce qui se passe dans un monde comme le nôtre qui, depuis la Shoah et le witz au fronton des camps de la mort : *Arbeit macht frei*, me semble reposer aussi sur une métapsychologie construite à partir de Thanatos, sur le « destin de masse », ce que le psychanalyste et juriste Pierre Legendre appelle la victoire posthume du nazisme. Au triptyque zèle-souffrance-reconnaissance du travail vivant que tu appelles de tes vœux ne s'est-il pas substitué le triptyque manipulation-cruauté-visibilité ? La clinique du travail révèle une souffrance éthique mais que dit-elle de la jouissance mortifère à l'œuvre dans la trahison et le mensonge auquel chacun doit se prêter pour conserver son travail ? Comment peut-elle nous aider à penser la mise à mort du lien de l'humain à l'humain, à élaborer la massification intérieure, auxquelles nous assistons sidérés ou indignés ?

Alors, oui, je suis d'accord avec cette proposition si idéale que tu avances : « Le travail peut générer le meilleur lorsqu'il ouvre sur la sublimation et permet de porter jusqu'à son terme une activité socialement valorisée. » Mais quand est-ce

possible, si comme tu le sais mieux que moi, les travailleurs qui s'en sortent psychiquement désormais sont ceux qui parviennent à trouver une activité où la sublimation entre en jeu, mais seulement en dehors du travail ?

Nous voici reconduits à la psychanalyse, au travail de culture, tel que selon moi le définit Nathalie Zaltzman, soit « un processus d'élaboration intrapsychique et trans-individuel de l'expérience de vie qui modifie le développement individuel et l'évolution de l'ensemble humain. » Elle insiste sur la différence entre la culture en tant que subversion, transgression des tabous et acte de connaissance de ce que l'homme veut ignorer, alors que la civilisation tend pour elle au conformisme et à la défense des illusions. L'enjeu que tu dégages, c'est bien en effet « qu'est-ce donc qui est au principe du lien social ? », ce que je prolongerai par une interrogation sur les ressorts des progrès de la vie de l'esprit. Ni l'amour ni le travail ne m'apparaissent comme des réponses suffisantes dans une modernité qui, avec l'art comme avec le travail, fait du corps humain une machine-célibataire, à telle enseigne que dorénavant comme le constate le juriste et philosophe Bernard Edelman « L'esthétique est [devenue] l'âme de la marchandise et le marché son corps ». À l'heure où les juristes font un grand usage de la notion de « dignité humaine » dans les conflits du travail portés devant la Cour européenne des droits de l'homme, où ils condamnent par exemple au nom de ce principe le lancer de nain autorisé ailleurs, en Australie notamment, au grand dam du nain qui ne sait plus comment gagner sa vie et rester digne, une clinique psychanalytique du travail a-t-elle d'après toi les moyens de penser la déchetisation de l'humain ? Ou pour le dire autrement comment l'homme de masses contemporain fabriqué par l'alliance du marché et de la science peut-il parvenir à préserver une réalité psychique qui lui permettrait de contenir ses pulsions, voire de les sublimer ? Où j'ai en tête beaucoup d'enfants et d'adolescents présentant des troubles de l'apprentissage en liaison avec l'impossibilité de contenir leurs fantasmes destructeurs ? D'une certaine façon, je crois que c'était déjà la réflexion à laquelle Chaplin, ce visionnaire, nous invitait, en nous permettant d'en rire, dans *Les temps modernes*. Merci encore, Christophe, de m'avoir donné tant de grains à moudre.

Cycle de conférences Conflits et cultures

« Clinique du travail et psychanalyse »

Conférence de Christophe Dejours

Quels sont les rapports entre le malaise qui frappe actuellement le monde du travail et le « Malaise dans la Culture » analysé par Freud en 1929 ?

Les patients, semble-t-il, parlent davantage que jadis de souffrance au travail. Faut-il, pour les écouter, mobiliser des références théoriques spécifiques ?

Au-delà de ces questions on envisagera ce que la psychanalyse pourrait apporter à l'interprétation des données recueillies dans le domaine de la clinique du travail.

INTRODUCTION

Entre la clinique du travail et la psychanalyse, les relations sont étroites. Elles l'ont été dès l'origine de la psychopathologie du travail mais beaucoup de psychanalystes l'ignorent, parce que la clinique du travail s'est déployée essentiellement en dehors des écoles de psychanalyse, dans la confrontation avec les ergonomes, les médecins du travail et les ingénieurs dans les années 1970-1980, puis avec les sociologues, les historiens et les économistes dans les années 1990-2000, enfin avec les juristes et les philosophes depuis quelques années seulement. C'est pourquoi cette rencontre, organisée par l'APF, fait un peu figure d'événement, marquant en quelque sorte le temps du retour vers la communauté psychanalytique de questions qui, pendant trente ans, ont été discutées sans elle, et qui pourtant n'auraient pu être ni formulées, ni analysées sans elle.

Il ne s'agit pas aujourd'hui de rendre compte de cette histoire, malgré son intérêt intrinsèque et ses enjeux épistémologiques. Disons seulement pour faire court, que la clinique du travail est née dans les années 70 de la confrontation entre l'anthropologie psychanalytique et l'ergonomie, discipline qui se consacre à l'étude scientifique des conditions de travail et des relations entre l'homme et les objets techniques. La tâche assignée à la clinique du travail à cette époque consistait à élaborer une clinique et une théorie des rapports entre le fonctionnement psychique, ou, pour reprendre le terme freudien, entre la vie d'âme (*Seelenleben*) et le travail.

L'enjeu de cette recherche était de comprendre pourquoi le travail génère dans certains cas de la souffrance et dans d'autres cas du plaisir. Au-delà il s'agissait, sur la base des connaissances en clinique du travail, d'élaborer des principes pour guider l'action en faveur de l'amélioration des rapports entre le travail et le fonctionnement psychique (ou animique).

De la rencontre avec l'ergonomie, le psychanalyste a retenu un acquis plus important que les autres : la mise en évidence d'un décalage inévitable entre **le travail prescrit** au travailleur et **le travail effectif** accompli par ce dernier. Jamais les travailleurs ne s'en tiennent à l'exécution stricte des prescriptions, ce qu'en ergonomie on définit comme la « **tâche** » ; à savoir : l'objectif à atteindre, et le chemin à parcourir pour l'atteindre, le mode opératoire. Les travailleurs réajustent la prescription, transforment les ordres, commettent des infractions, trichent avec les procédures. Non par plaisir de transgresser ou par indiscipline, mais pour bien faire. Même dans les tâches élémentaires durant moins de 60 secondes, comme dans le travail répétitif sous contrainte de temps (sur les chaînes de montage automobile ou sur les machines-outils), les ouvriers trichent avec les prescriptions. Ce qu'ils font dans la réalité, c'est ce qu'on appelle le « travail effectif » ou « **l'activité** ».

À vrai dire s'ils ne le faisaient pas, s'ils s'en tenaient à la stricte exécution des ordres, la production tomberait en panne. C'est ce qu'on observe dans certains mouvements sociaux, où les ouvriers s'accordent pour obéir strictement aux ordres donnés. Cela s'appelle la « grève du zèle ».

Qu'est-ce donc que le **zèle** ? Le zèle ce sont deux choses :

- 1 - L'intelligence qui permet d'inventer les solutions en vue de combler l'écart entre la « tâche » (le prescrit) et « l'activité » (l'effectif).
- 2 - La mobilisation de cette intelligence, dans des situations de travail souvent difficiles et en dépit des conflits qui surgissent entre les travailleurs, sur la façon de traiter l'écart entre le prescrit et l'effectif.

De cette approche du travail par l'ergonomie et la clinique du travail, il ressort que le travail, c'est ce qu'il faut inventer et ajouter, de soi-même, aux prescriptions, « pour que ça marche ». Ce zèle dont nous parlons n'est autre que le travail vivant dont aucune organisation de travail ne peut se passer. Le travail dans cette perspective se présente fondamentalement comme une énigme. Que faut-il donc ajouter aux prescriptions pour que ça marche ? On ne le sait jamais à l'avance et de surcroît il faut l'inventer.

En quoi consiste l'intelligence ici convoquée ? Quels en sont les ressorts psychologiques ? C'est une deuxième énigme. La souffrance au travail commence lorsque, malgré son zèle, le travailleur ne réussit pas à venir à bout de la tâche. Le plaisir au contraire commence lorsque grâce à son zèle, le travailleur parvient à inventer les solutions qui conviennent. Plaisir et souffrance au travail ne sont pas un supplément d'âme, ils sont strictement indissociables du travail. Le zèle au travail est irréductiblement associé à l'engagement affectif de la subjectivité aux prises avec le **réel** (le réel étant ici défini comme ce qui se fait connaître à celui qui travaille par sa résistance à la maîtrise).

L'analyse plus approfondie du zèle au travail montre que l'habileté dans le travail passe par un engagement de la subjectivité tout entière. Pour devenir habile dans son travail, il faut accepter de se faire habiter par l'expérience du réel et de l'échec, d'endurer la souffrance jusqu'à n'en plus dormir la nuit, jusqu'à empoisonner les relations dans l'espace domestique, jusqu'à en rêver. Le psychanalyste en a l'expérience avec l'apprentissage de son propre métier. Mais il en va exactement de même pour devenir habile dans la conduite d'une centrale nucléaire, ainsi que dans tout travail de métier.

C'est en raison de cet engagement de la subjectivité dans le zèle au travail, que ce dernier ne peut jamais être neutre vis-à-vis du moi et vis-à-vis de la santé mentale. Il peut générer le meilleur, à ce point que dans certains cas le travail devienne un médiateur essentiel dans la construction de la santé. Mais il peut aussi générer le pire et conduire à la maladie mentale décompensée.

Le suicide au travail

Tout le monde le sait aujourd'hui : le rapport subjectif au travail peut entraîner la subjectivité dans des voies tellement insupportables que certains travailleurs en viennent à se suicider sur les lieux mêmes de leur travail. Comment en est-on arrivé à cette explosion des psychopathologies liées

au travail, comment le rapport au travail peut-il conduire un sujet à se suicider ?

Sans l'appui d'une théorie de l'intelligence au travail, du zèle et du travail vivant, il est difficile de procéder à l'analyse psychodynamique de l'engagement subjectif face au réel. Et sans la psychanalyse, il serait tout simplement impossible de répondre à cette question.

La prudence est tout de même de mise vis-à-vis de cette dernière assertion. Car nombre de collègues analystes, *a priori*, ne croient pas possible qu'un suicide puisse être imputé au travail. Et lorsqu'on évoque cette question, ils ont tendance à y entendre une dénonciation sommaire selon laquelle le travail pourrait être la cause directe du suicide. Et ils récusent cette possibilité. Pour eux, le travail pourrait, tout au plus, jouer le rôle de circonstance déclenchante, mais l'étiologie du suicide serait toujours à rechercher du côté de la vulnérabilité psychologique propre au suicidant. Seulement voilà ! La clinique des suicides au travail est étrange. Tous ces suicides ne peuvent pas être rassemblés en une seule et même description. Selon une classification simplifiée on peut repérer trois configurations :

- 1 - Le suicide survient dans un contexte de troubles psychopathologiques avérés, ayant commencé à se manifester longtemps avant l'épisode critique.
- 2 - Le suicide survient dans un contexte de dépression franche. Mais en l'absence de tout antécédent psychopathologique, la dépression semble étroitement liée à la dégradation de la situation de travail.
- 3 - Enfin certains suicides sont commis par des travailleurs qui souffrent de leur rapport au travail, mais ne présentent strictement aucun trouble psychopathologique. Ces suicides inattendus sidèrent l'entourage professionnel, autant que les familles et les proches. Et ils constituent un véritable défi clinique et théorique, dans la mesure où ils échappent à toute description psychopathologique connue. Ces cas ne sont pas rares et il nous incombe aujourd'hui d'en élucider le processus. Il faut pour cela en passer par une analyse approfondie de ce en quoi consiste l'engagement subjectif dans la tâche.

Le travail vivant

Le travail vivant, c'est ce que le sujet doit ajouter aux prescriptions pour atteindre les objectifs. Le travail en effet est toujours grevé d'incidents, de dysfonctionnements des

objets techniques (qu'il s'agisse de la centrale nucléaire, de l'avion ou du terminal d'ordinateur), de contre-ordres venant de la hiérarchie, de perturbations venant de demandes urgentes formulées par des tiers, de manquements des collègues à leurs engagements, de désistements de dernière minute des clients, etc... C'est ce qu'on appelle le « réel » du travail. Le réel c'est ce qui se fait connaître à celui qui travaille par sa résistance à la maîtrise et qui engendre la souffrance liée à l'expérience de l'échec.

Travailler c'est d'abord échouer. Mais c'est ensuite se montrer capable d'encaisser l'échec, d'essayer d'autres modes opératoires, d'échouer encore, de revenir à l'ouvrage, de ne pas abandonner, d'y penser en dehors du travail, d'accepter une certaine invasion par la préoccupation du réel et de sa résistance, jusque dans l'espace privé, jusqu'à n'en pas dormir la nuit, jusqu'à en rêver. Comme les jeunes psychanalystes qui parlent inlassablement et en toute circonstance de psychanalyse, des difficultés pratiques et des succès qu'ils rencontrent, le jeune ingénieur de conduite ou de maintenance d'une centrale nucléaire doit accepter de se faire habiter 24h/24 par les enjeux de son travail. Travailler ce n'est pas seulement échouer, c'est aussi être capable d'endurer l'échec, aussi longtemps que cela sera nécessaire pour trouver la solution permettant de surmonter le réel.

La corpspropriation

À la vérité cette endurance à l'échec est décisive. Pour trouver la solution, il faut établir au préalable une véritable intimité avec la résistance du réel ; il faut faire corps avec elle. L'énigme du réel qui se présente dans tout travail nécessite d'abord d'être « appropriée » selon des modalités spécifiques pour être déchiffrée. Trouver la solution qui convient est impossible sans formation préalable d'une familiarité subjective et affective entre le corps et le réel, que le philosophe Michel Henry a théorisée sous le concept de « corpspropriation du monde ». Cette corpspropriation n'est pas seulement cognitive. L'essentiel de son génie se joue dans le corps à corps avec le réel, qu'il s'agisse pour le psychanalyste de palper l'angoisse du patient qui menace de rupture la cure analytique et dont il s'efforce de repérer la forme, les contours et le contenu, ou qu'il s'agisse pour le technicien de sentir l'installation nucléaire qui ne réagit pas comme d'habitude et menace d'échapper à l'habileté de son contrôle.

En fin de compte chaque nouvelle configuration du réel rencontrée dans le travail convoque la formation de nouvelles habiletés dont le travailleur ne disposait pas jusque-là. De sorte que le travail entendu comme travail de production - poiésis - pour être de qualité, convoque la subjectivité jusque dans ses assises les plus intimes ; à savoir : le corps, lieu de l'expérience subjective. Chaque habileté est en fait le résultat d'une élaboration de l'expérience subjective du corps aux prises avec le réel. C'est en fin de compte le corps qui confère à l'intelligence son génie ; à savoir le pouvoir de faire fonctionner la régression formelle au service de l'intuition des solutions. Ainsi le travail de production - poiésis - se transforme-t-il grâce à l'endurance, en exigence de travail - *Arbeitsanforderung* - imposée au psychisme du fait de ses relations avec le corps, pour autant que ce soit dans ce corps que s'éprouve d'abord la résistance du réel. Le lexique Freudien est truffé d'occurrences du terme *Arbeit*. Le travail-poiésis (premier temps), implique dans un deuxième temps un travail de soi sur soi - travail-*Arbeit* : *Erarbeiten, Durcharbeiten*, dont dépend l'acquisition de nouvelles habiletés. Le plaisir tiré du succès du travail-*Arbeit*, occasionné par le travail-poiésis comme épreuve pour la vie d'âme, est lié à l'accroissement de la subjectivité. Travailler ce n'est pas seulement produire, c'est aussi se transformer soi-même. Il y a, de ce fait, dans le travail de qualité, une promesse d'accroissement des registres de sensibilité et d'intelligence du corps, qui est aussi une promesse d'accomplissement de soi.

À force de travailler le bois, l'ébéniste sent les essences avec son olfaction et son tact et développe des registres de sensibilité ignorés des profanes. Le marin, à force de ruser avec les lames, éprouve l'eau, la houle, les vagues, l'océan avec un plaisir ignoré des autres. À force d'en découdre avec son instrument, le violoniste entend dans l'art de l'autre virtuose des sonorités auxquelles il n'aurait pas eu accès avant d'avoir travaillé son violon.

La façon dont le travail ordinaire convoque la subjectivité du travailleur habile constitue la première dimension de la sublimation. Mais c'est aussi la première raison pour laquelle le travail représente un risque pour l'économie psychique : celui d'échouer et de demeurer un maladroit. Le processus évoqué ici se joue donc dans un rapport de soi-à-soi. Il engage l'amour de soi et de son corps et se déploie fondamentalement dans le non-visible, comme tout ce qui concerne la subjectivité.

La reconnaissance

Beaucoup de gens ordinaires ne parviennent pas à profiter dans leur intégralité des bénéfices tirés de cette épreuve de soi convoquée par le travail, parce que leur identité n'est pas suffisamment assurée dans ses fondements. D'avoir été à la hauteur des défis lancés par le réel ne leur suffit pas pour cesser de douter de soi. Ils ont besoin que la contribution de leur intelligence à la qualité de leur prestation soit validée par les autres. Ils sont en attente de la reconnaissance de l'autre. La reconnaissance est une revendication en général indissociable de l'engagement subjectif dans la tâche. L'analyse de la psychodynamique de la reconnaissance dans le travail a été établie depuis une vingtaine d'années par la psychodynamique du travail. Elle passe par des épreuves de jugement qui impliquent à la fois les pairs et la hiérarchie. Il existe deux formes de jugement : le jugement d'utilité et le jugement de beauté.

Le jugement d'utilité porte sur l'utilité économique, sociale ou technique de la contribution apportée par un sujet à l'organisation du travail. Ce jugement est essentiellement proféré par les supérieurs hiérarchiques, bien placés pour étalonner la dimension utilitaire du travail bien fait. Mais elle l'est aussi par les subordonnés, dont le jugement peut être sévère sur la qualité des prestations apportées par un chef, et il ne saurait y avoir de coopération dans le travail sans reconnaissance réciproque entre les subordonnés et leur chef. Le jugement d'utilité peut aussi émaner du client, de l'utilisateur, du patient, de l'élève, c'est-à-dire du bénéficiaire de la qualité du travail. Le jugement d'utilité est important pour le sujet, parce qu'il lui confère un statut dans l'organisation pour laquelle il travaille et, au-delà, un statut dans la société (cf. Robert Castel). Que son activité soit reconnue comme un travail et non seulement comme un hobby, un passe-temps ou un loisir, c'est la condition pour accéder non seulement à un salaire, mais à des droits sociaux. Le jugement d'utilité est la condition de l'affiliation à la société et de l'inscription dans la cité, comme le montrent toutes les luttes sur les titres de séjour, en France aussi bien qu'à l'étranger. Et lorsqu'à l'occasion d'un remaniement à la tête d'une entreprise ou d'une administration, un salarié jusque là bien considéré et bien noté s'entend signifier par la hiérarchie qu'il est désormais tenu pour un inutile, la souffrance peut avoir des conséquences délétares. Il suffit pour s'en rendre compte de se référer aux effets redoutables de ce que l'on connaît sous le nom de « mise au placard »,

c'est-à-dire de relégation dans des tâches subalternes ou inutiles, voire de l'interdiction de travailler, tout en conservant son salaire. Nombre de gens de métier placardisés sont ravagés par la honte et la perte de confiance en soi et s'abîment dans la dépression.

Le jugement de beauté : le deuxième jugement est proféré par les pairs. Il ne porte plus seulement sur l'utilité, mais sur la beauté du travail accompli par un travailleur. Il s'énonce toujours en termes esthétiques : c'est un beau travail, c'est de la belle ouvrage, c'est une démonstration élégante, c'est une jolie façon. Le jugement de beauté connote d'abord la conformité du travail accompli avec les règles de l'art, avec les règles de métier. Ce jugement ne peut être porté que par l'autre qui connaît les règles de l'art et le métier, de l'intérieur. C'est le jugement des pairs, le plus sévère certainement, mais aussi le plus prisé. Son impact sur l'identité est considérable. Reconnu par ses pairs, un travailleur accède à l'appartenance : appartenance à une équipe, à un collectif, à une communauté de métier. L'appartenance est ce par quoi le travail permet de conjurer la solitude. On dit désormais de lui que c'est un pilote de chasse comme les autres pilotes de chasse, que c'est un chercheur comme les autres chercheurs, qu'il est un psychanalyste comme les autres psychanalystes.

Il existe un deuxième volet du jugement de beauté qui porte sur la reconnaissance par les pairs de l'originalité, voire du style de la prestation fournie par un travailleur. Ce jugement **d'originalité** est bien sûr le plus précieux, celui par lequel est conféré à un travailleur ce par quoi il n'est identique à nul autre. Différent du jugement de conformité, il n'est accessible que lorsqu'au préalable, le jugement de conformité a été proféré.

Il convient toutefois de souligner que ce qui est attendu par le travailleur dans ces deux jugements d'utilité et de beauté, c'est qu'il porte bien sur **la qualité de la prestation**, sur la qualité du travail accompli. Ce n'est que dans un deuxième temps que le sujet peut rapatrier ce jugement du registre du faire vers un jugement dans le registre de l'être, de l'identité. La reconnaissance, pour cette raison, a un impact considérable sur l'identité. C'est grâce à la reconnaissance que, pour une part essentielle, la souffrance est transformée en plaisir au travail. Nous sommes ici loin du masochisme, c'est-à-dire du plaisir directement tiré de l'érotisation de la souffrance. Le chemin qui passe par la reconnaissance est beaucoup plus long et ne ressortit pas à la coexcitation

sexuelle, il dépend du jugement de l'autre. Ainsi peut-on comprendre la reconnaissance du travail comme la seconde dimension de la sublimation. Les termes énigmatiques de Freud pour qualifier la sublimation prennent, sous la loupe de la psychodynamique du travail, une signification précise. « *C'est une certaine espèce de modification du but et du changement de l'objet, dans laquelle notre échelle de valeurs sociale entre en ligne de compte, que nous distinguons sous le nom de sublimation* » (Freud – 1933)¹. La façon dont l'échelle de valeur sociale entre en ligne de compte dans la sublimation semble bien passer par les jugements de reconnaissance par les autres, jugement d'utilité et jugement de beauté.

Pour nombre de nos patients, l'identité au sortir de l'adolescence est incertaine, inachevée, immature et le risque de crise d'identité avec ses conséquences psychopathologiques n'est pas loin. C'est pourquoi le travail, via la reconnaissance, constitue dans nombre de cas une deuxième chance vis-à-vis de la construction de l'identité et de la santé mentale.

Reconnaissance et servitude volontaire

Seulement, la psychodynamique de la reconnaissance peut aussi devenir un piège. Ainsi lorsque du fait d'une identité par trop fragile, un travailleur devient captif des jugements de reconnaissance par l'autre. Tout se passe alors comme si les bénéfices de la reconnaissance ne pouvaient pas être convenablement appropriés par le sujet. Grâce à son travail, il obtient des gratifications matérielles et narcissiques qui lui confèrent une robustesse psychique face aux conflits. Mais dans l'ombre, il devient dépendant de cette reconnaissance dont il ne peut plus se passer pour assurer sa continuité identitaire.

C'est de certaines configurations de ce piège que je voudrais maintenant parler, pour tenter d'éclairer l'étiologie des suicides au travail chez des sujets ne présentant aucun antécédent, ni aucun trouble psychopathologique actuel. À se laisser prendre par la dépendance à l'égard de la reconnaissance, certains travailleurs en viennent à accepter de mettre leur zèle au service d'objectifs que leur sens moral réprovoque. Par exemple, pour atteindre le chiffre d'affaire auquel on s'est engagé en signant un contrat d'objectif, il faut de fait, gruger les clients. Ou encore pour augmenter le rendement de son équipe il faut bien que le « *manager* »

manipule les subordonnés en usant alternativement de la promesse et de la menace. Pour se faire aider dans l'art de duper le client ou de manipuler les subordonnés, on bénéficie de formations *ad hoc*, et des scripts s'affichent sur l'écran d'ordinateur destinés à assister l'opérateur dans le détournement des questions embarrassantes posées par les clients, ou dans le choix des formulations les plus aptes à impressionner les subordonnés. En d'autres termes il s'agit désormais de mentir aux clients et aux subordonnés et de les manipuler, sur ordre. Mensonges et manipulations sont prescrits. Quels que soient les moyens utilisés et les manquements aux règlements, la direction fermera les yeux si le chiffre d'affaire est atteint. Naguère les salariés n'auraient pas accepté d'obéir à ces injonctions parce qu'elles sont en contradiction avec les valeurs du service public et de loyauté à l'égard des usagers. Mais aujourd'hui, le salarié hésite. Car tous les autres, des dirigeants aux collègues, des cadres aux subordonnés, tout le monde consent à mettre son zèle au service d'actions que la conscience morale réprovoque. C'est qu'entre-temps de nouvelles méthodes d'organisation du travail ont été introduites dans l'entreprise, en particulier l'évaluation individualisée des performances, associée à la menace de licenciement. En trois ans, l'objectif de l'entreprise dont nous parlons, est de se débarrasser de 22 000 salariés sur 135 000, soit 16 % de ses effectifs.

L'évaluation individualisée et quantitative des performances met tous les salariés en concurrence les uns avec les autres. Les succès d'un collègue deviennent une menace pour un autre salarié. C'est maintenant chacun pour soi et tous les coups sont permis. La méfiance et la peur s'abattent sur le monde du travail. La déloyauté devient banale. La prévenance, l'entraide disparaissent. On ne se parle plus. Les solidarités ont fondu. La solitude, voire la désolation (*loneliness*) au sens de H. Arendt, caractérise désormais la condition de salariés dans cette entreprise.

Pour bénéficier du jugement d'utilité, des bonus et des primes, il faut faire du chiffre, un point c'est tout. Quant au jugement de beauté entre pairs, il a déjà disparu. Chacun sait que l'autre ment au client ou manipule son équipe, tout le monde, déjà, a trahi les règles du métier et l'*ethos* professionnel. Pour ne pas perdre la reconnaissance dans ce nouveau contexte, le prix à payer est dorénavant d'apporter son concours à des actes que l'on réprovoque. Mais consentir, pour ne pas perdre la reconnaissance, à trahir l'*ethos* du service public, c'est aussi faire l'expérience de la trahison de soi.

¹ Freud S. (1933) : « *Neue Folge des Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse* », traduction française, OCFP, Tome XIX, p 179.

La souffrance éthique

S'ouvre ici le chapitre nouveau en clinique du travail de **la souffrance éthique**, c'est-à-dire de la souffrance en rapport avec l'expérience de la trahison de soi. Ce qui est grave, du point de vue psychopathologique, c'est qu'un verrou supplémentaire de la sublimation est violé. « Notre échelle de valeurs sociale » (Freud), nous l'avons vu précédemment renvoie à la reconnaissance. Dans la première approche que nous en avons donnée, « l'échelle de valeurs sociale » passait par le jugement de **l'autre**. Le nouveau chapitre de la souffrance éthique permet de rendre mieux saisissable un deuxième volet de la façon dont « notre échelle de valeurs sociale entre en ligne de compte », à savoir le jugement que le sujet porte lui-même, non seulement sur la **qualité** de sa contribution au regard de la production, mais sur la **valeur** éthique de sa prestation. Car, par son activité de production, le travailleur engage, de facto, le destin de l'autre, en particulier du client qu'on l'enjoint à duper ou du subordonné qu'on le somme de « mettre sous pression ». C'est dire que le travail ne se réduit pas à une activité, il implique des dimensions qui relèvent en propre de l'action, au sens qu'Aristote donne au concept de praxis : action moralement juste. C'est pourquoi il importe de revenir au texte freudien strict : Freud parle « d'échelle de valeurs sociale » et non de reconnaissance sociale. La nuance est de taille. Les nouvelles pathologies liées à la souffrance éthique montrent que derrière le terme de valeur se trouve implicitement désigné le soubassement éthique de la sublimation qui engage ce qui, dans le narcissisme, ressortit à l'estime de soi.

En consentant à se déjuger pour ne pas perdre le bénéfice de la reconnaissance et de l'estime de la direction de l'entreprise ou de ses supérieurs hiérarchiques, le sujet cherche bien évidemment à maintenir son identité, mais c'est au prix d'entorses à son ipséité.

En consentant à mettre son zèle au service d'ordres et de prescriptions qui déshonorent la *Kultur*, au double sens allemand de culture et de civilisation, le travailleur fragilise encore davantage les bases intrasubjectives de son identité et se rend encore plus dépendant de la reconnaissance par l'entreprise pour maintenir son identité. C'est ainsi que le piège se referme. Car après avoir servi avec zèle l'entreprise, après avoir apporté sans relâche sa contribution aux performances de son équipe, c'est maintenant son tour d'entrer en disgrâce et, pour toute gratitude, de se voir

humilié, sanctionné, harcelé ou remercié.

Vers qui donc pourrait-il alors se retourner pour parler de son angoisse et tenter de la perlaborer ? Pas vers les collègues qui n'en ont que faire, pas vers les proches, car il faudrait alors leur révéler les compromissions successives auxquelles il a consenti et qu'ils ignorent. C'est dans ce contexte, où jusque là tout allait bien pour ce travailleur, que la solitude implacable de la disgrâce dans le contexte de la désolation, peut provoquer le passage brutal de l'angoisse au raptus suicidaire. Et de fait, ceux qui sont le plus exposés au suicide sont, parmi les travailleurs, ceux qui se sont le plus impliqués dans leur tâche et qui ont mis le plus d'ardeur à servir. Les bras cassés, ceux qui font le minimum syndical, les « glandeurs » ne se suicident pas lorsqu'ils entrent en disgrâce.

La clinique du travail, en procédant à l'investigation des suicides au travail, suggère que le travail engage la subjectivité et l'identité de tous ceux qui s'impliquent authentiquement dans l'éthos du travail de qualité. Le travail peut générer le meilleur lorsqu'il ouvre sur la sublimation et permet de porter jusqu'à son terme une activité socialement valorisée. Les suicides au travail sont d'apparition récente puisque les premiers recensés remontent en France à 1995. Ils marquent un tournant historique dans la mesure où ils signent l'apparition de la souffrance éthique chez ceux qui sont conduits, par les nouvelles formes d'organisation du travail, à faire l'expérience de la trahison de soi. Ce tournant historique est une menace pour les individus, mais il est aussi une menace pour la civilisation, dans la mesure où il marque la possibilité de rompre la continuité entre le travail ordinaire et la culture. La culture, en effet, est ce qui dans les œuvres humaines, s'accumule au cours des âges pour honorer la vie. Et les œuvres humaines sont et seront toujours le résultat d'un travail, à condition toutefois que celui-ci ne soit pas seulement un travail de production, une *poiësis* mais aussi le résultat d'un *Arbeit*, c'est-à-dire d'une exigence de travail de soi sur soi, une *Arbeitsanforderung*, qui estampille la production ou l'œuvre du sceau d'une subjectivité. Ou, pour le dire autrement, le travail de culture, le *Kulturarbeit* de Freud, ne consiste pas seulement dans les œuvres accomplies par les « *große Männer* », c'est-à-dire les peintres et les sculpteurs, les compositeurs et les philosophes, les penseurs et les chercheurs. La production des œuvres de la culture passe aussi par des relations de coopération et de transmission, et implique parfois la participation d'un grand nombre d'individus, qu'il s'agisse de construire des

pyramides ou des ponts suspendus, de bâtir des cités ou des institutions, de restaurer des monuments historiques ou de mettre au point l'interprétation d'un opéra. Et quand au lieu de rassembler les contributions individuelles ordinaires dans l'enthousiasme de participer à une œuvre commune, une entreprise ou une institution déstructure le vivre ensemble nécessaire à la coopération, lorsqu'elle pousse certains individus au suicide, le *Kulturarbeit* n'est plus à l'ordre du jour. Ce qui se profile est bien plutôt le spectre de la faillite de cette entreprise ou l'effondrement de cette institution et si l'on ne parvient pas à enrayer l'extension de ce processus, la *décadence de la Kultur*.

En fait la clinique du travail suggère que ce sombre tableau, même s'il rend compte de l'évolution contemporaine de notre monde sous l'effet des transformations de l'organisation du travail et des méthodes de direction des entreprises - ce sombre tableau donc - n'est pas une fatalité. Nous avons vu en effet que les succès financiers remportés par les entreprises contemporaines, même s'ils génèrent une explosion des pathologies mentales liées au travail, ne reposent pas sur un quelconque système qui évoluerait inexorablement selon un processus endogène. Aucune entreprise, aucune organisation, aucune institution, aucun système ne fonctionnerait si les êtres humains qui œuvrent en leur sein s'en tenaient à obéir strictement aux ordres. S'ils étaient seulement obéissants, c'est-à-dire s'ils faisaient la grève du zèle, toutes ces organisations tomberaient en panne. De fait ces dernières fonctionnent parce qu'elles bénéficient de la mobilisation effective de l'intelligence des travailleurs, c'est-à-dire de leur zèle. Ce qui suggère que nous sommes largement impliqués les uns et les autres dans les succès et la pérennité de ce système où le travail se retourne contre l'être générique de l'homme. C'est bien évidemment un constat accablant. Mais c'est aussi une chance. Il est, de ce fait, possible aussi de reprendre la main sur cette évolution délétère.

L'évaluation individualisée

L'analyse détaillée des chaînons intermédiaires de l'évolution du monde du travail à laquelle nous assistons, montre que l'élément déterminant est constitué par une nouvelle technique de domination introduite dans le monde du travail ; à savoir : l'évaluation individualisée et quantitative des performances. Cette méthode, je l'ai indiqué précédemment, non seulement repose sur des bases scientifiques erronées qu'il est facile de récuser,

mais elle est directement en cause dans la déstructuration des solidarités. Dans l'ombre des contrats d'objectifs, des normes de qualité totale et des rapports d'activité, le travail collectif se défait.

La coopération en effet, on peut le démontrer, est indissociable d'une activité assez complexe qui consiste à élaborer collectivement des règles de travail et des règles de métier. À cette activité de production de règles on donne le nom d'**activité déontique**. Et à la suite on peut aussi montrer que toute règle de travail est indissociablement une règle de savoir-vivre, de convivialité et de vivre ensemble. Travailler ce n'est pas seulement produire, c'est aussi vivre ensemble. Et de fait il n'y a pas de neutralité du travail vis-à-vis du vivre ensemble. Ou bien le travail, *via* l'activité déontique, fonctionne comme moyen puissant de créer, de transmettre des liens sociaux de coopération, ou bien il détruit ces liens sociaux et fait surgir la « désolation ».

Si j'insiste sur ce point c'est parce qu'il soulève des questions théoriques intéressantes. La clinique du travail, en effet, suggère que le plus puissant moteur de formation des liens sociaux est le travail. C'est pour pouvoir coopérer à des œuvres communes que les êtres humains cherchent les voies de la délibération collective orientée vers l'entente et s'efforcent ainsi de conjurer les risques de violence portés par l'économie pulsionnelle, la sexualité et l'inconscient. Freud l'avait entrevu. Je le cite (« Malaise dans la culture », OCFP, XVIII, p 267 note) : « *En l'absence de prédisposition particulière prescrivant impérativement leur direction aux intérêts vitaux, le travail professionnel ordinaire, accessible à chacun, peut prendre la place qui lui est assignée par le sage conseil de Voltaire. Il n'est pas possible d'apprécier de façon suffisante, dans le cadre d'une vue d'ensemble succincte, la significativité du travail pour l'économie de la libido. Aucune autre technique pour conduire sa vie ne lie aussi solidement l'individu à la réalité que l'accent mis sur le travail, qui l'insère sûrement tout au moins dans un morceau de la réalité, la communauté humaine. La possibilité de déplacer une forte proportion de composantes libidinales, composantes narcissiques, agressives et même érotiques, sur le travail professionnel et sur les relations humaines qui s'y attachent, confère à celui-ci une valeur qui ne le cède en rien à son indispensabilité pour chacun aux fins d'affirmer et justifier son existence dans la société. L'activité professionnelle procure une satisfaction particulière quand elle est librement choisie, donc qu'elle permet de rendre*

utilisables par sublimation des penchants existants, des motions pulsionnelles poursuivies ou constitutionnellement renforcées ». Effectivement les rapports de travail et la sublimation, dans la perspective de la clinique du travail, apparaissent bel et bien comme étant au principe du lien social. Freud quant à lui est plus réservé. Non seulement le passage que je viens de citer ne figure que dans une note de bas de page, mais cette note s'achève par un commentaire dubitatif sur le travail. Je le cite : « *Et cependant le travail, en tant que voie vers le bonheur, est peu apprécié par les hommes. On ne s'y presse pas comme vers d'autres possibilités de satisfaction. La grande majorité des hommes ne travaille que poussée par la nécessité, et de cette naturelle aversion pour le travail qu'ont les hommes découlent les problèmes sociaux les plus ardues* ». (ibid.)

Entre une théorie du lien social fondée sur le travail et la coopération, et la théorie sociale formulée par Freud dans « *Psychologie des masses et analyse du moi* », la continuité n'a rien d'évident. Dans son analyse de la crise de la culture, d'ailleurs, Freud fait peu référence à la théorie sociale de 1921.

L'objet théorique de cette discussion peut se récapituler de façon lapidaire : qu'est-ce donc qui est au principe du lien social ? L'amour (et la libido) comme le soutient Freud dans « *Psychologie des masses* » ou le travail (et la sublimation) ? Non pas amour **et** travail, mais amour **ou** travail. Non pas une affirmation, mais bien plutôt une question qu'au décours de cet exposé, je me permets d'adresser aux psychanalystes intéressés par la théorie sociale, question qui, me semble-t-il, constitue un véritable défi pour pouvoir reprendre, à nouveaux frais, et dans un contexte assez urgent, la question fondamentale de la *Kulturarbeit*.

Cycle de conférences Conflits et cultures

« L'enfant dans la culture aujourd'hui, regards psychanalytiques »

Bernard Golse

Réfléchir à l'impact des modifications socio-culturelles sur le développement psychique de l'enfant est une chose doublement difficile : d'une part parce que la mesure soigneuse des modifications sur un laps de temps relativement court requiert une approche statistique encore hors de portée, et d'autre part parce que si les mécanismes à l'œuvre au niveau des interactions précoces entre l'enfant et son environnement sont actuellement de mieux en mieux connues, il n'en demeure pas moins que le passage des représentations collectives au niveau des représentations individuelles s'avère encore grandement énigmatique, nous condamnant ainsi à une lecture globale - plus phénoménologique que proprement psychanalytique - des divers processus en jeu.

En tout état de cause, il ne saurait y avoir, ici, aucune dimension de jugement, mais seulement l'indication de pistes possibles de questionnement, dans la perspective de ce que G. Rosolato désignait du terme de « psychanalyse exploratrice dans la culture ».

Plusieurs problématiques seront évoquées dans ce travail, mais nous insisterons surtout sur le douloureux phénomène de l'accroissement actuellement considérable des tentatives de suicide chez les pré-adolescents.

L'enfant narcissique et l'enfant mythique ou culturel

Outre l'enfant réel, de chair et d'os, on distingue habituellement l'enfant imaginaire ou fantasmatique, l'enfant imaginé et l'enfant mythique ou culturel qui composent ensemble l'enfant dit « imaginaire » (C. Stein).

C'est sur l'enfant mythique ou culturel que nous insisterons ici car c'est celui-ci qui, *via* le contexte socio-culturel, vient influencer les représentations que les parents ont dans la tête quant à leur enfant à venir ou à leur enfant déjà né.

Chaque époque, chaque société, chaque groupe culturel possède ses représentations spécifiques de l'enfance et celles-ci imprègnent, qu'on le veuille ou non et qu'on le sache ou non, le fonctionnement psychique des adultes qui composent ces groupes, à savoir les parents ou les

futurs parents. Dans notre société, par exemple, l'enfant est devenu de plus en plus précieux (parce que de plus en plus rare compte tenu de la diminution progressive de la taille des fratries), de plus en plus tardif (l'âge des mères à la première grossesse a régulièrement augmenté jusqu'à récemment), et il se doit également d'être de plus en plus parfait (au fur et à mesure des progrès des techniques biomédicales pré et périnatales).

Les victoires progressives sur l'infertilité des couples et les avancées considérables de l'assistance médicale à la procréation dont nous reparlerons plus loin, n'ont fait que renforcer ces différents courants d'évolution qui sous-tendent le mythe de l'enfant parfait.

Mais, dans le même temps, l'enfant se doit d'être le plus rapidement possible autonome, c'est-à-dire le moins longtemps bébé, afin de ne pas trop interférer avec le travail des parents qui est souvent prioritaire avant la naissance de l'enfant, et qui doit ensuite être rapidement repris. Le trait est sans doute un peu forcé, mais il comporte cependant sa part de vérité.

On notera, par exemple, que les prétendus progrès de la puériculture vont souvent dans le sens d'un éloignement progressif mais rapide du corps du bébé et de celui de l'adulte. Comme s'il fallait qu'assez vite, le bébé dispose de son propre espace corporel et comportemental distinct de celui de ses parents.

Sociologiquement au moins, la fusion n'est plus dans l'air du temps, mais ceci nous amènera peut-être à rappeler que parmi les droits de l'enfant il y a, tout simplement, le droit à l'enfance, en ajoutant que le débat sur la scolarisation précoce s'inscrit à l'évidence sur cet arrière-plan socio-culturel (Cl. Brisset et B. Golse).

L'évolution de l'Assistance Médicale à la Procréation (du don de gamètes à l'utérus artificiel)

La maîtrise de la contraception (qui n'implique en rien celle de la conception, tant s'en faut !) a, bien entendu, considérablement modifié la dynamique du désir d'enfant,

puisqu' désormais, vouloir un enfant, signifie souvent - et parfois surtout - cesser de ne pas en vouloir.

Les deux choses ne sont pas tout à fait superposables, et il y a là toute une anthropologie du désir qui serait à mettre en perspective avec le mécanisme de la double négation, mécanisme si central dans bien des champs : celui du langage et de son ancrage dans la double négation du deuil de l'objet primaire (J. Kristeva), mais aussi celui du champ biologique puisque toute grossesse, par exemple, a valeur d'hétérogrefe dont la prise spontanée est liée à la sécrétion par l'organisme maternel de deux vagues successives d'anticorps (une première vague visant à éliminer l'embryon dont la moitié des antigènes, ceux d'origine paternelle, sont reconnus comme étrangers par la biologie maternelle, puis une deuxième vague visant à neutraliser la première afin que la grossesse puisse se poursuivre).

À ceci s'ajoute, aujourd'hui, toute la problématique de la gestation pour autrui qui aura, sans doute, un impact à terme sur la dynamique du roman familial, en diffractant, de fait, la maternité sur plusieurs femmes différentes, la donneuse d'ovocytes, la gestatrice, et la mère d'éducation enfin : la mère deviendra-t-elle, alors, tout aussi incertaine que le père ?

À plus long terme, c'est l'utérus artificiel qui va venir interroger l'importance des interactions foëto-maternelles qui font, à l'heure actuelle encore, partie intégrante de nos réflexions sur la dynamique psychique de la grossesse.

Le suicide en préadolescence

De même que la naissance physique et la naissance psychique d'un bébé ne se voient pas toujours étroitement associées et peuvent parfois se trouver découplées (les enfants autistes, hélas, nous le montrent à l'envi), la puberté physique et la puberté psychique (soit le « pubertaire », selon Ph. Guillon) ne s'avèrent pas non plus, sans doute, indissociablement liées. Dans certains cas, c'est le corps qui peut d'abord changer sans que le fonctionnement psychique amorce encore ses propres transformations (on parle alors d'une avance de la puberté physique sur le pubertaire), dans d'autres cas, c'est le psychisme qui peut aborder les modifications de l'adolescence sans que le corps ne commence encore à se doter de ses caractères sexuels dits secondaires (on parle, ici, d'avance du pubertaire sur la puberté somatique). Quoi qu'il en soit, ces deux processus de la puberté physique et de la puberté psychique, marquent la sortie de la période de latence qui avait débuté à l'issue

de la période œdipienne (vers cinq ou six ans).

Il importe alors de remarquer que, dans la plupart de nos sociétés dites occidentales, nous constatons depuis une ou deux décennies environ, une indubitable augmentation des tentatives de suicides ou de leurs équivalents chez des enfants et des préadolescents de moins de onze ou douze ans. Le fait est indiscutable, mais il demeure encore fort difficile à comprendre et à expliquer, et le récent rapport de B. Cyrulnik est intéressant à cet égard. Tout se passe un petit peu comme si la sortie de la période de latence s'avérait aujourd'hui plus délicate et plus conflictualisée qu'auparavant, au sein de nos sociétés.

Quelques réflexions sur la période de latence

À l'heure actuelle, la période de latence apparaît souvent comme la parente pauvre de nos investissements réflexifs et financiers. Tout va aux bébés et aux adolescents et ceci est dommage, car la latence continue, en réalité, à nous poser des problèmes théoriques, cliniques et thérapeutiques à la fois passionnants et difficiles.

Dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, la question de la latence est évoquée par S. Freud (1905) en deux occurrences principales :

- dans le premier paragraphe du deuxième chapitre de l'ouvrage consacré à « La sexualité infantile », paragraphe intitulé : « La période de latence sexuelle pendant l'enfance et ses interruptions¹ » ;
- dans le sixième paragraphe du même chapitre (« Phases du développement de l'organisation sexuelle »), paragraphe dans lequel S. Freud aborde la question des deux temps du choix

1 « Il paraît certain que l'enfant apporte à sa naissance des germes de mouvements sexuels qui, pendant un certain temps, évoluent, puis subissent une répression progressive, interrompue à son tour par des poussées régulières de développement ou arrêtée par suite des particularités de l'individu », et plus loin : « Il arrive parfois qu'un fragment de la vie sexuelle qui a échappé à la sublimation fasse irruption ; ou encore qu'il subsiste une activité sexuelle à travers toute la durée de la latence, jusqu'à l'épanouissement de la pulsion sexuelle avec la puberté ».

de l'objet² en soulignant que la latence sexuelle (terme emprunté à W. Fliess) vient arrêter la première poussée pulsionnelle (qui se joue entre deux et cinq ans), en provoquant parfois une véritable régression, la deuxième poussée pulsionnelle commençant, quant à elle, à la puberté, et déterminant « la forme définitive que prendra la vie sexuelle ».

Pour notre part, nous proposerions volontiers l'idée que la latence ne serait, au fond, qu'une fiction clinique et théorique correspondant, en réalité, à la nécessité d'une sorte de croyance de l'adulte en un refoulement de l'enfant, refoulement qui ne serait qu'un refoulement par procuration des motions contre-œdipiennes de l'adulte lui-même, en lien avec les motions œdipiennes de l'enfant. Autrement dit, ce que nous avançons ici, c'est une vision de la latence comme un processus de co-construction de l'enfant et de ses parents, dans un souci économique partagé.

Mais avant cela, rappelons l'idée phare de S. Freud quant à la spécificité humaine d'une maturation en deux temps de la sexualité (Œdipe et puberté), dynamique à laquelle il accorde la plus grande importance tant dans le champ du développement que dans celui de la genèse des troubles, ce qui ne l'empêche cependant pas (dans la note 44 de 1920) de complexifier la question, en s'appuyant sur un travail de S. Ferenczi (de 1920 également), par la prise en compte d'un décalage entre la formation anatomique et le développement psychique, soit entre l'organogenèse proprement dite et la croissance psychique qui en découle. S. Freud avance en effet l'idée, dans cette note importante, que « le premier point culminant du développement des organes sexuels se place au commencement de la période embryonnaire, tandis que la première éclosion de la vie sexuelle (psychique) de l'enfant apparaît entre la troisième et la quatrième année de la vie de l'enfant ».

Outre le développement en deux temps de la maturation sexuelle physique, le décalage entre les temps des changements corporels et des transformations psychiques

2 « La première poussée commence entre deux et cinq ans, puis elle est arrêtée par une période de latence qui peut même provoquer une régression », et plus loin : « Que le choix de l'objet se fasse en deux poussées, autrement dit qu'il existe une période de latence sexuelle, est d'une grande importance dans la genèse des troubles de l'état définitif. Le choix de l'enfant survit dans ses effets, soit qu'ils demeurent avec leur intensité première, soit que, pendant la puberté, ils connaissent un renouveau. Par suite du refoulement qui se place entre les deux phases, l'objet du choix n'est pas utilisable ».

joue ainsi, selon S. Freud, un rôle probablement considérable. Parmi les nombreux développements qui pourraient être faits à partir du texte freudien de 1905, nous nous centrerons sur la question de la dimension culturelle ou naturelle de la phase de latence. Le concept de latence s'avère, en effet, probablement moins absolu et moins ubiquitaire qu'on a bien voulu le dire, ou le croire.

D'une part, S. Freud lui-même, dans *Les trois essais sur la théorie de la sexualité* envisage des irruptions sexuelles susceptibles de venir troubler le calme relatif de cette période³. La latence ne serait donc en rien une phase de silence pulsionnel total, bien au contraire. Il ne s'agirait au fond que d'une mise en sourdine partielle de la vie sexuelle de l'enfant.

Mais, d'autre part, dès que S. Freud parle de la latence, c'est la dimension de l'éducation qui surgit au premier plan, comme si cette phase de développement ne pouvait se comprendre qu'au regard des exigences sociologiques éducatives⁴.

Par ailleurs, il semble bien qu'il puisse exister, de par le monde, des organisations socioculturelles sans latence, comme le suggèrent et le montrent de manière assez saisissante des auteurs comme S. de Plaen et M.-R. Moro. Bien que ce débat rappelle, à sa manière, celui qui a eu lieu, il y a déjà longtemps, à propos de l'ubiquité ou non du complexe d'Œdipe avec les travaux célèbres de B. Malinowski sur les Trobriandais, il offre tout de même une piste de réflexion intéressante qui permettrait de concevoir la latence comme un processus de co-construction à la rencontre

3 « Il arrive parfois qu'un fragment de la vie sexuelle fasse irruption ; ou encore il subsiste une activité sexuelle à travers toute la durée de la latence, jusqu'à l'épanouissement de la pulsion sexuelle avec la puberté ».

4 « C'est pendant la période de latence, totale ou partielle, que se constituent les forces psychiques qui, plus tard, feront obstacle aux pulsions sexuelles et, telles des digues, limiteront et resserreront leur cours (le dégoût, la pudeur, les aspirations morales et esthétiques). Devant l'enfant né dans une société civilisée, on a le sentiment que ces digues sont l'œuvre de l'éducation, et certes l'éducation y contribue ».

Ce que S. Freud, il est vrai, relativise immédiatement, pour faire une place à la constitution du sujet : « En réalité, cette évolution conditionnée par l'organisme et fixée par l'hérédité peut parfois se produire sans aucune intervention de l'éducation ».

Mais ce sur quoi, il revient pourtant plus loin : « Sans vouloir nous illusionner sur la nature hypothétique de nos vues relatives à la période de latence, nous dirons que la transformation de la sexualité infantile, telle que nous l'avons décrite plus haut, représente un des buts de l'éducation, idéal que l'individu n'atteint qu'imparfaitement, et dont souvent il s'écarte considérablement ».

de l'enfant (et de son équipement) et du fonctionnement ethnosociologique de son groupe d'appartenance.

Finalement, si l'on tient compte, simultanément, de l'idée que la latence ne serait en fait que partielle et le fruit d'une pression éducative, et de l'idée que la latence comporterait une valence culturelle relativement forte, alors la latence peut être conceptualisée comme une modalité de traitement du sexuel par le groupe parents-enfants, au détriment de la sexualité infantile proprement dite, et ce n'est pas là le moindre de ses paradoxes.

Il nous semble alors qu'on peut reconsidérer la question de la phase de latence en en faisant, non pas une étape obligée d'un programme de développement pulsionnel strictement endogène, mais bien plutôt le résultat d'un authentique processus de co-construction entre l'enfant et ses parents, et c'est sans doute notre pratique et nos réflexions dans le champ de la petite enfance qui nous amènent à considérer les choses sous un angle constructiviste.

D'une certaine manière, en effet, nous avons tendance à penser que tout se co-construit dans le cadre de la relation : l'histoire, l'identité sexuée, la place du tiers, la narrativité... et même le système pulsionnel, comme les travaux de J. Laplanche, de Ch. Bollas ou de M. Milner nous aident désormais à mieux le comprendre. Dans ces conditions, même si la plupart des sujets se développent selon une chronologie macroscopiquement comparable du point de vue psychoaffectif (stades prégénitaux, complexe d'Œdipe, période de latence, préadolescence, adolescence et accès à l'âge adulte), il n'en demeure pas moins que ce déroulement temporel n'a rien d'inéluctable, ce que nous montrent bien, hélas, certaines structures de type prépsychotique ou dysharmonique chez lesquelles, précisément, la stratification des différentes thématiques pulsionnelles s'avère très chaotique et très désordonnée. De ce fait, nous avancerions volontiers l'hypothèse que la latence, également, se trouve être l'objet d'une co-construction entre l'enfant et ses parents, lesquels induiraient chez l'enfant des processus de refoulement, à la fois effectifs mais quelque peu fictifs. L'Œdipe de leur enfant réveille, en effet, chez eux, de fortes motions pulsionnelles, un peu à la manière où, dans le cadre de la cure, il est impossible de dire si c'est le transfert qui induit le contre-transfert ou vice-versa (M. Neyraut).

Il est donc tout à fait économique (au sens métapsychologique du terme) pour les parents d'inciter l'enfant à refouler ses

motions œdipiennes, et de croire qu'il y parvient tout à fait, de même qu'il est tout à fait économique pour l'enfant de procéder à ses propres refoulements, et de se faire croire qu'il en va bien ainsi. Effectivité et fiction se trouvent ainsi intimement mêlées.

En tout état de cause, ce serait cette sorte de refoulement par procuration, de refoulement des motions œdipiennes par l'enfant sur injonction parentale inconsciente qui permettrait aux parents de faire l'économie de la prise de conscience de leurs propres motions contre-œdipiennes, et qui rendrait compte ainsi de la si constante proximité du thème de l'éducation, dès qu'il est question de la période de latence. Reste alors à comprendre, dans cette perspective, pourquoi l'entrée en phase de latence semble s'effectuer plus soudainement chez le garçon que chez la fille, comme le fait remarquer S. Freud (1923) en invoquant l'intensité des angoisses de castration qui viendraient clore la période œdipienne chez le garçon, alors qu'elles l'initieraient au contraire chez la fille. Faut-il penser ici que les fantasmes contre-œdipiens sont moins dérangeants, d'un point de vue sociologique, chez le père à l'égard de sa fille que chez la mère à l'égard de son fils ? Il nous semble en tout cas que la question mérite d'être posée.

Finalement, la préadolescence peut sans doute être conceptualisée comme la période transitoire où le travail psychique du pubertaire se met progressivement en place, alors même que le démarrage des transformations corporelles de la puberté ne s'est pas encore enclenché, ce qui est intéressant à noter car ce décalage transitoire entre le mouvement psychique qui s'amorce (acceptation de la différence des sexes) et l'immobilité encore persistante du statut corporel, reprend, comme dans un miroir inversé, le décalage que nous avons mentionné plus haut - et auquel S. Freud tenait beaucoup - entre la première « puberté embryonnaire » somatique, et l'éclosion psychique seulement ultérieure de la vie sexuelle, au moment de la période œdipienne.

Les tentatives de suicide des préadolescents

À l'hôpital Necker-Enfants Malades où nous travaillons, ce qui était exceptionnel autrefois, il y a dix ou vingt ans, est devenu presque courant, aujourd'hui. Ainsi, chaque semaine, nous avons, en permanence, deux ou trois enfants de moins de douze ans hospitalisés en pédiatrie pour des tentatives de suicide dures (par pendaison, par défenestration, par phlébotomie et bien sûr, aussi, par absorption de

médicaments). Dans la même perspective, on observe de plus en plus souvent des troubles du comportement qui ne débutaient généralement qu'après douze ou treize ans, nous voulons parler de certaines conduites addictives (alcool ou autres produits), et de certaines conduites anorexiques sévères qui étaient classiquement l'apanage des adolescentes mais que l'on rencontre désormais aussi chez des fillettes très en deçà de l'âge moyen de la puberté. Ceci pose des problèmes théorico-cliniques extrêmement ardu, ainsi que de nouvelles questions quant aux modalités de prise en charge. Mais, pour ce qui nous intéresse ici, il nous faut tenter de réfléchir aux causes possibles de ce phénomène récent.

La sortie de la période de latence impose à l'enfant un certain nombre de renoncements qu'on désigne parfois sous le terme de « deuils développementaux », tels que le renoncement à l'image idéalisée de soi-même, le renoncement à l'image idéalisée des parents, le renoncement à la relative stabilité physique et psychique de cette période intermédiaire, et le renoncement enfin, précisément, à une certaine indifférenciation sexuelle dans la mesure où il y a moins de différences entre le corps d'un garçonnet et celui d'une fillette qu'entre ceux d'un adolescent et d'une adolescente (c'est d'ailleurs l'entrée dans un corps sexué désormais capable de fabriquer un enfant, qui peut donner lieu à la fameuse cassure dépressive des adolescents, soit le « breakdown » si bien décrit par M. et M.-E. Laufer). On sent bien que ces renoncements ne sont pas aisés, et notamment celui qui concerne l'abandon d'une relative bisexualité somatique. Dans ces conditions, que peut-on observer au niveau de nos plus jeunes suicidants ?

L'avance du pubertaire (psychique) sur la puberté physique correspond nous semble-t-il, au plus grand nombre de cas, et c'est d'ailleurs ce décalage développemental qui avait amené à dégager le concept de préadolescence quand s'enclenchent les transformations du fonctionnement psychique (avec une émergence de thématiques concernant la mort, la vie, la sexualité, la filiation...) alors même que le corps est encore impubère. Mais il est aussi des cas, et peut-être de plus en plus fréquents, où les enfants qui se suicident présentent une avance de la puberté physique sur leurs transformations psychiques. Dans les deux cas, ces décalages développementaux sont probablement la source d'un certain mal-être chez l'enfant, et il faut alors se demander quel est le rôle éventuel de l'environnement dans

ces situations. C'est là qu'intervient la notion, actuellement très médiatisée, de « sexualisation précoce des enfants ». Dans les deux types de décalages développementaux que nous venons d'évoquer, la position psychique des parents vis-à-vis de la sexualité de leurs enfants est importante, selon nous, à prendre en considération, dans la mesure où un forcing inconscient des parents peut amener l'enfant soit à se déguiser en adulte alors que son psychisme est encore très infantile, soit à assumer des positions psychiques d'ores et déjà sexuées alors que son corps est encore impubère. Pour autant, cette position n'est jamais dénuée d'ambivalence dans la mesure où les adultes peuvent se montrer à la fois très désireux de tirer leurs enfants en avant, dans un mouvement d'anticipation parfois excessif, et en même temps très envieux de cet avenir sexuel de leurs enfants au moment où eux-mêmes, comme on le dit parfois, ressentent leur vie sexuelle et leur avenir comme se trouvant plutôt derrière eux... Si tel est le cas, ceci n'est pas facile à vivre, probablement, pour les enfants qui se sentent simultanément sommés d'entrer dans une sexualité adolescente et confrontés, s'ils répondent à cette injonction implicite, à une rivalité anxieuse de la part de leurs parents.

L'exemple extrême de ces situations paradoxales qui renvoient parfois à la notion de « double lien » (P. Watzlawick et coll.), est celui des « Lolita », fillettes propulsées par les adultes (parents et médias) dans des personnages d'adolescentes plus ou moins sensuelles et provocantes (dans leurs activités publiques et comme dans leurs tenues vestimentaires) et qui se retrouvent alors prisonnières d'une injonction paradoxale, puisqu'au bout du compte on finit par leur envier et leur reprocher tout à la fois leur style et leur être. Bien entendu, comme toujours, dans le cadre de la psychopathologie, il ne faut jamais quitter la référence à un modèle polyfactoriel.

Ceci pour dire qu'il ne s'agit en rien de culpabiliser les parents ou les adultes dont les aspirations ne sont qu'un élément parmi bien d'autres de la constellation étiopathogénique. La part personnelle de l'enfant est également à prendre en considération, et l'impact de l'environnement (influence des médias, représentations sociales de l'enfance...) demeure fort délicat à mesurer précisément. Ce qu'il faut retenir de tout ceci, c'est la question du découplage possible entre la puberté et le pubertaire, et l'ambivalence générale des adultes à l'égard du développement des enfants, et notamment à l'égard de leur passage d'un statut d'enfant

à un statut d'adolescent qui peut leur faire à la fois peur et envie.

Autisme, précarité et modèle polyfactoriel

L'autisme peut être défini comme l'échec le plus grave des processus d'accès à l'intersubjectivité, soit à la différenciation qui permet à l'enfant de reconnaître l'existence de l'autre. Cette définition a le mérite d'être acceptable par tous les professionnels, quel que soit leur horizon théorique (neurobiologique, psychiatrique, psychopathologique, cognitif ou psychanalytique).

Le concept freudien de « série complémentaire » représente, en quelque sorte, l'ancêtre épistémologique de notre modèle polyfactoriel, actuel seul à même de permettre une articulation relative entre causalité physique et causalité psychique. Ce concept a constitué, à son époque, une véritable révolution épistémologique dans la mesure où il s'inscrivait en rupture profonde avec la vision médicale ambiante, alors très liée aux perspectives développées par Claude Bernard. S. Freud (1915-17) proposait, en effet, une sorte de coup de force en faisant l'hypothèse que la constitution de toute organisation névrotique ne pouvait être conçue que comme la résultante de l'influence conjointe de facteurs endogènes et de facteurs exogènes. Parmi les facteurs endogènes, il pensait aux « points de fixation » qu'il avait mis en avant dans le cadre de son schéma du développement psychoaffectif : un point de fixation oral prédisposait, selon lui, à l'organisation d'une névrose hystérique, un point de fixation anal à l'organisation d'une névrose obsessionnelle, et un point de fixation phallique ou uréthro-phallique à l'organisation d'une névrose phobique ou hystérique encore. Mais, précisait-il, ces points de fixation ne pouvaient être considérés comme des causes au sens linéaire du terme, car il ne s'agissait, selon lui, que de facteurs prédisposants, et non pas déterminants. Encore fallait-il, dans ce modèle, que des facteurs exogènes viennent précipiter et décompenser les choses, et parmi ces facteurs exogènes, il insistait alors, de manière centrale, sur la question de la frustration sexuelle.

Il ajoutait encore que dans ce modèle, il existait une sorte « d'échelle mobile » entre les facteurs endogènes et les facteurs exogènes, plus les uns étant importants moins les autres ayant besoin de l'être, mais la présence des deux étant indispensables - chez chaque sujet - pour rendre compte de sa psychopathologie, en fonction d'une équation pathogénique dès lors strictement spécifique et individuelle.

Cette conception de l'étiologie psychopathologique nous semble peut-être aujourd'hui un petit peu simpliste et démodée, mais d'une part elle était, alors, extrêmement innovante, et d'autre part notre modèle polyfactoriel actuel en découle assez directement, même s'il s'est, depuis lors, beaucoup complexifié.

Nous considérons, aujourd'hui, que toute situation psychopathologique s'avère être le résultat de la mise en jeu intriquée de facteurs primaires et de facteurs secondaires, et que ces deux lignes de facteurs sont, chacune, de nature fondamentalement polyfactorielle, les facteurs primaires comme les facteurs secondaires pouvant, en effet, être de nature endogène (soit la part personnelle de l'enfant) ou de nature exogène (soit l'environnement). Les facteurs primaires ne sont que des facteurs de prédisposition (ou de vulnérabilité) : ils ne sont pas suffisants mais ils sont nécessaires, ils ne créent pas la psychopathologie, mais ils en augmentent le risque. Les facteurs secondaires sont des facteurs de décompensation (de déclenchement) de la psychopathologie chez des sujets porteurs de facteurs primaires qui les fragilisent.

Précisons alors que la fréquence des cas d'autisme semble bien augmenter, actuellement, au sein des familles en grande précarité et que, parmi celles-ci, le nombre de familles migrantes est sans conteste important.

De ce fait, il ne faudrait pas se laisser aller à penser, comme certains auteurs l'ont déjà fait hâtivement, que les familles migrantes apportent avec elles des gènes de l'autisme, et qu'il importerait, alors, simplement de... fermer nos frontières ! La réalité est plus complexe que cela et, sans doute, faut-il prendre plutôt en considération le fait que la précarité socio-familiale peut fort bien, au titre de facteur secondaire, venir décompenser des enfants vulnérables sur le plan de leurs facteurs primaires (et pas forcément génétiques), des enfants qui ne se seraient probablement jamais devenus autistes sans la rencontre avec cette réalité sociologique particulière et douloureuse.

La prise en compte, d'une part, de l'intrication des facteurs primaires et des facteurs secondaires et, d'autre part, du fait qu'un même facteur peut intervenir, selon les cas, en tant que facteur primaire ou en tant que facteur secondaire, nous semble actuellement la seule manière de ménager un espace de liberté et une place aux effets de rencontre, en matière d'étiopathogénie psychopathologique qui, sinon, risquerait de se voir réduite à un schéma linéaire et

réducteur, de type strictement neuro-développemental, pour ne pas dire purement neurologique.

En guise de conclusion, nous dirons enfin un mot de l'enfant face à l'évolution de la demande du *socius* à l'égard de la psychologie, de la psychopathologie et de la pédopsychiatrie

Les sociologues nous aident à repérer ce type de modifications progressives. Il est clair par exemple qu'en France, la demande sociale dans les années soixante/soixante dix, à l'égard de la pédopsychiatrie, était une demande centrée principalement autour de la question du sujet, de sa souffrance et de ses conditions de soin. C'est dans cette perspective que s'est joué, nous semble-t-il, tout le mouvement de sectorisation (en psychiatrie de l'adulte comme en psychiatrie de l'enfant) dont on sait par ailleurs qu'il renvoyait également à des objectifs égalitaires, et qu'il cherchait à tenir compte, pour lutter contre l'enfermement, de la terrible et douloureuse expérience concentrationnaire à laquelle la seconde guerre mondiale avait, hélas, donné lieu. La politique de sectorisation est, on le sait, loin d'avoir été menée à son terme mais en tout état de cause, à l'heure actuelle, il ne semble plus que les mêmes objectifs ou que les mêmes idéaux soient encore en jeu et de ce fait, probablement, la demande sociale a désormais changé. On parle moins du sujet, on parle moins de souffrance, on parle moins d'enfermement et l'on parle davantage de symptômes. Les projecteurs médiatiques se focalisent par exemple sur la violence des adolescents, la maltraitance sexuelle, les troubles obsessionnels-compulsifs (TOC), la maladie de Gilles de la Tourette (maladie des tics), les troubles d'acquisition de la coordination (TAC)...

Dans ces conditions, la tentation est alors grande de rechercher la possible réponse médicamenteuse qui permettrait de supprimer rapidement le symptôme, sans avoir besoin de se livrer à une analyse psychopathologique complète de la situation, analyse forcément lente et plurifactorielle. C'est ce que l'on a vu pour les TOC, les tics, les comportements psychotiques sans structure psychotique avérée et c'est, selon nous, dans cette dynamique particulière que l'hyperactivité de l'enfant a acquis, peu à peu, un statut clinique particulier, et que s'est rapidement développé un engouement - dans le grand public et dans les médias - pour les traitements de type amphétaminique. Fort heureusement, en France, à propos de l'hyperactivité,

la situation n'est pas encore devenue aussi caricaturale que dans certains autres pays européens ou anglo-saxons, et les parents continuent à se poser souvent de bonnes questions quant à l'étiologie complexe d'un tel désordre. Avec quelques collègues, cependant, nous avons cru bon, il y a quelques années, de tirer la sonnette d'alarme pour tenter d'éviter que ne se mettent en place d'éventuelles dérives irréversibles (Cl. Bursztejn et coll.). Tout ceci se joue, nous semble-t-il, sur le fond d'une triple culture de l'expertise, de la rapidité et du résultat, assez nocive puisque la culture de l'expertise disqualifie les parents, puisque la culture de la rapidité disqualifie l'attention aux rythmes propres de l'enfant, et puisque la culture du résultat disqualifie les processus qualitatifs impliqués dans son développement et ses acquisitions.

Éléments bibliographiques

Ch. Bollas, *Les forces de la destinée - La psychanalyse et l'idiome humain*, Calmann-Lévy, Paris, 1996.

C. Brisset et B. Golse, (sous la direction de), *L'école à 2 ans : est-ce bon pour l'enfant ?*, Editions Odile Jacob, Paris, Septembre 2006.

Editions Odile Jacob, Coll. « Comment l'esprit vient aux enfants » (dirigée par B. Cramer et B. Golse), Paris, 2006.

Cl. Bursztejn, J.-Cl. Chanseau, Cl. Geissmann Chambon, B. Golse et D. Houzel, « Ne bourrez pas les enfants de psychotropes ! », *Le Monde*, 56^{ème} année, n° 1 7211, samedi 27 mai 2000.

B. Cyrulnik, *Quand un enfant se donne la mort - Attachement et sociétés*, Editions Odile Jacob, Paris, 2011

S. Ferenczi, *Œuvres complètes*, (4 tomes), Payot, Paris, 1978 et 1982.

S. Freud (1905), *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard, Coll. « idées », Paris, 1962.

S. Freud (1915-17), « Point de vue du développement et de la régression - Etiologie », pp. 319-336 ; « Les modes de formation de symptômes », pp. 337-355, *Introduction à la psychanalyse*, « Petite Bibliothèque » Payot, Paris, 1982.

S. Freud (1923), « La disparition du complexe d'Œdipe », *La vie sexuelle*, PUF, Coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse », Paris, 1982 (6^{ème} éd.), pp. 117-122.

Ph. Gutton, *Le pubertaire*, PUF, Coll. « Quadrige », Paris, 2003.

J. Kristeva, *Soleil noir - Dépression et mélancolie*, Gallimard, Paris, 1987.

J. Laplanche, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*,

- PUF, Coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse », Paris, 1987.
- M. et M.E. Laufer, *Adolescence et rupture du développement – Une perspective psychanalytique*, PUF, Coll. « Le fil rouge », Paris, 1989 (1^{ère} éd.).
- M. et M.E. Laufer, *Rupture du développement et traitement psychanalytique à l'adolescence – Etudes cliniques*, PUF, Coll. « Le fil rouge », Paris, 1993 (1^{ère} éd.).
- B. Malinowski (1927), *La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives*, Payot, Paris, 1932.
- M. Milner, *L'inconscient et la peinture*, PUF, Coll. « Le fil rouge », Paris, 1976 (1^{ère} éd.).
- M. Milner, « Le rôle de l'illusion dans la formation du symbole – Les concepts psychanalytiques sur les deux fonctions du symbole », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n°8, *Rêves, jeux, dessins*, 1990, pp. 244-278.
- M. Neyraut, *Le transfert*, PUF, Coll. « Le fil rouge », Paris, 1980 (2^{ème} éd.).
- S. de Plaen et M.-R. Moro, « Œdipe polyglotte – Analyse transculturelle », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 54, 1999, pp. 19-44.
- G. Rosolato, *Pour une psychanalyse exploratrice dans la culture*, PUF, Coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse », Paris, 1993.
- C. Stein, *L'enfant imaginaire*, Denoël, Coll. « La psychanalyse dans le monde contemporain », Paris, 1971.
- P. Watzlawick, J. Helmick Beavin et Don D. Jackson (1967), *Une logique de la communication*, Éditions du Seuil, Coll. « Points », 1972.

Introduction du 24 septembre 2011

Daniel Widlöcher

Permettez-moi d'exprimer un chaleureux merci au nom des membres et élèves de l'Association psychanalytique de France, à nos deux conférenciers d'aujourd'hui, Jean Clair et Georges Didi-Huberman pour avoir accepté notre invitation d'être aujourd'hui présents à nos côtés sur un thème qui nous sollicite tous. Ceci nous permet, tout d'abord, de leur témoigner publiquement notre gratitude pour la longue coopération de chacun d'entre eux avec notre Association. Rappelons les nombreuses contributions qu'on leur doit dans la *Nouvelle revue de psychanalyse* et dans la *Revue internationale de psychopathologie*.

À titre personnel, j'évoquerai les nombreuses rencontres avec Jean Clair, en particulier celle qui devait précéder la magnifique exposition sur la mélancolie. Nous évoquons les références possibles à la psychopathologie et à la psychanalyse. Jean Clair me faisait part de sa crainte quant au succès d'une exposition si ambitieuse. En haut lieu ne lui avait-on pas exprimé quelques réserves sur un thème aussi peu encourageant à un moment où le climat politique s'y prêtait si aisément ? Tout récemment nous nous retrouvâmes sur les coteaux varois dans des colloques consacrés au romantisme. La lecture de ses nombreux ouvrages et nos conversations privées m'ont toujours beaucoup apporté, en me permettant de me confronter à sa vaste culture, à ses ouvertures si riches sur la psychanalyse mais aussi à l'accueil qu'il réservait à l'amateur sollicité par l'œuvre artistique.

Mes relations avec Georges Didi-Huberman sont tout aussi anciennes puisqu'à me souvenir, c'est il y a plus de 27 ans que Pierre Fédida nous réunissait pour préparer le colloque qu'il organisait à Florence entre psychanalystes de l'APF et philosophes et historiens d'art. Quelle chance aujourd'hui de renouer avec ces rencontres ! Je ne parlerai pas aujourd'hui de Segantini avec Jean Clair ni de Charcot avec Georges Didi-Huberman même si l'envie ne m'en manque pas. Laissons ces débats et revenons à la question qui nous est posée sur l'usage que nous pouvons faire aujourd'hui de la référence au concept de sublimation.

Heureusement vous et moi ne faisons que de rares références au mot et j'aurais le plus grand mal à introduire avec vous une bonne ou une mauvaise querelle sur le sens donné au processus. Tout juste peut-on entendre une référence au plaisir offert par ces derniers. Mais de quel plaisir s'agit-il ? Celui de l'acte créateur de l'artiste, celui de l'acte contemplateur de l'amateur, voire de l'acte critique qui interroge l'un et l'autre ?

C'est de ce dernier que je partirai aujourd'hui : où se situe la sublimation quand l'historien d'art et le philosophe veulent en parler avec des psychanalystes et qu'attendent ces derniers du plaisir d'écouter historien et philosophe parler de l'œuvre d'art ?

Partons d'un constat très simple. Nous avons plaisir à converser ensemble. Nous ne serions pas si nombreux si tel n'était pas le cas. Quel est ce plaisir que nous partageons sinon celui de parler ensemble des mêmes objets ? Mais ce plaisir témoigne-t-il d'une commune perception de l'objet à contempler ? En novembre 1909, Freud et Abraham débattent de la publication de leurs travaux réciproques sur la créativité du peintre, entendue à la manière de l'écoute de l'activité de pensée du patient en analyse. Le 23 novembre 1909, Freud écrit à Abraham : « Quant à mon petit travail sur Léonard De Vinci, que seul Eitingon jusqu'à présent connaît, je suis d'avis qu'il n'enrichira pas tout de suite les *Schriften*... J'aurais bien vu à la place votre Segantini. Nous aurions ainsi deux avancées dans l'étude biographique telle que nous la concevons. » Aussitôt, par retour du courrier, Abraham s'empresse de répondre : « Mon Segantini sera sans doute un tout petit peu écrasé par le voisinage de votre Léonard mais sa rédaction aura évidemment lieu, et le plus tôt possible. Les lettres et les écrits de Segantini, que j'attendais, viennent de paraître, et je pense maintenant pouvoir me mettre au travail d'ici 8 à 15 jours. » Et ce n'est que le 20 janvier 1910 que Freud mentionne ces retards d'édition et constate : « Actuellement je ne peux travailler à rien du tout... depuis des semaines

pas une ligne pour le Léonard. Je cède très volontiers le pas au Segantini. »

Tous deux se risquent ainsi à une transposition hardie, d'une écoute de la pensée émergente dans la communication psychanalytique à celle qu'ils détectent dans le contenu de l'œuvre plastique. Ils parlent de leurs peintres comme ils parleraient de leurs patients.

J'avancerai ici l'idée que rendre compte de notre compréhension d'un travail de pensée d'autrui et rendre compte d'un travail de création ou de contemplation de l'œuvre plastique, dépendent d'une forme d'écoute qui nécessite un mode de travail psychique identique et que le partage de ce travail est une source de plaisir à la manière du plaisir psychique du mot d'esprit et du déchiffrement de l'énigme.

En termes simples, disons que lorsque nous nous entendons mutuellement parler d'une œuvre d'art, d'un rêve, ou d'un fantasme, nous pratiquons une forme d'écoute associative et interprétative que nous partageons, avant toute explication et qui est une source de plaisir qui nous est commune, une forme de sublimation. Quand j'écoute Jean Clair ou Georges Didi-Huberman évoquer l'écoute qu'ils dirigent vers leurs rêves ou leur contemplation de l'œuvre peinte, je sens en eux une forme d'activité de pensée sublimatoire identique à celle que je me risquerais d'avoir en pareille situation et je suppose qu'il en est de même réciproquement.

La sublimation dont il s'agit ici ne porte pas sur l'accomplissement d'un désir ou l'évitement d'un mouvement destructeur commun mais sur un travail de pensée associative partagée, une co-pensée qui nous invite à une commune sublimation à la manière du plaisir du mot d'esprit.

Nous reprochera-t-on de confondre l'écoute d'un discours et celui d'une œuvre plastique ? Je ne pense pas que le terme d'écoute soit ici inapproprié. Paul Claudel n'a-t-il pas parlé de l'écoute du visible ? Et quand Diderot dans ses salons conclut les pointes acérées qu'il dirige contre Boucher en parlant de son œuvre en général, il ajoute cette parole assassine : « Bref, ça ne me dit rien. » Il y a bien là référence à l'écoute d'un vide qui est encore une forme d'écoute.

Autre réserve, venant celle-là du côté de certains psychanalystes, le plaisir partagé n'est pas celui venant d'une pulsion qui sublimerait la représentation, mais celui venant du travail de la représentation. Le plaisir de l'écoute que nous partageons vous et nous n'est pas la jouissance

érotique du corps de Vénus sortant des eaux mais l'effet de séduction dans l'acte de surprise, dans l'émergence de l'acte de pensée non voulu que nous offre le rêve de Botticelli. Diderot l'avait bien dit à la manière dont il traitait Boucher quand il déclarait qu'il n'avait pas besoin des fantasmes du peintre mais d'une œuvre qui dit quelque chose : « Cet homme ne prend le pinceau que pour montrer des tétons et des fesses. Je suis bien aise d'en voir mais je ne veux pas qu'on me les montre. »

Nous devons ainsi distinguer l'activité de lecture partagée que nous permettent nos échanges, sublimation de nos communes formes de travail psychique, et les éventuels effets de fantasmes contre-transférentiels que nous offrent les écoutes que nous communiquons par nos travaux et les rêves que nous faisons naître en nous.

Ce travail commun d'écoute de la liberté associative de l'esprit n'aura pas pour seul but de satisfaire notre mode associatif d'écoute, mais aussi d'offrir aux témoins de ces échanges un mode de pensée qui invite patient ou amateur d'art à apprendre cette écoute non à partir de l'image mais à partir de son dire.

Mais si nous avons choisi ainsi un chemin commun et si celui-ci rend au plus vif ce « quelque chose » que la sublimation opère dans notre écoute et dans la vôtre, n'est-il pas opportun de nous demander si nous avons aussi à décrire ce qui nous sépare, et de cette distance éventuelle trouver des voies nouvelles de réflexion ?

Et de la forme même des images qu'en faisons-nous ? À trop écouter les actions animées par la réalité psychique tant sur un plan réaliste que dans une perspective symbolique le « psy » n'est-il pas enclin à méconnaître la forme ? Que veulent dire les viscères éventrés de *Ouvrir Vénus* à l'écoute de laquelle Georges Didi-Huberman nous invite ? C'est bien d'ailleurs la question qu'il nous pose. Tout n'est pas dans l'acte d'éviscération mais dans la chose qui nous est donnée à voir. Qu'est-ce donc qui est à l'intérieur du corps et qu'est cette enveloppe corporelle, à la fois voile qui cache le trésor et l'horreur de l'en-dedans, et cette autre face du voile, tissu lumineux et orné ?

Dans vos deux œuvres il est souvent fait référence à ces qualités matérielles des enveloppes qui dissimulent les mystères de l'intérieur du corps et s'offrent à la perception de la forme contenante. Vous évoquez à plusieurs reprises les liens entre ces données sensorielles et la curiosité infantile. Faut-il voir ici un écho à la théorie sexuelle infantile ? On

se rapproche là du concept de moi-peau de D. Anzieu, moins dans la perspective d'une fonction psychique que dans le contact avec la peau elle-même. Il me semble que ce n'est pas par hasard si cette chaîne d'interrogations et de mouvements pulsionnels partent du nouveau-né pour se sublimer dans la sensibilité aux qualités formelles et matérielles des objets, autre voie de la sublimation mieux appropriée pour la sensibilité de l'artiste et de l'historien que pour celle du psychanalyste : à l'écoute psychanalytique ajouter le voir, le sentir, le palper... Mais cette dimension,

autre voie offerte à la sublimation, n'est-elle pas méconnue du psychanalyste, ou du moins de celui qui vous lit ? Invertissons la question. N'est-ce pas aussi un chemin que doit suivre le psychanalyste, celui du palper, du faire, du sentir, une voie ouverte autre que celle de l'écoute, qui s'est inscrite très tôt dans le développement de l'enfant ? Une autre voie de sublimation. Mais gardons tout le plaisir de celle qui nous aide à entendre ce que l'artiste nous dit avant d'entendre ce qu'il nous donne à tâter, à sentir, à voir. Et maintenant donnons-nous le très grand plaisir de vous écouter.

L'usage de la sublimation

Conférence du 24 septembre 2011

Jean Clair

« Car la beauté, mon Phaidros, elle seule est aimable et visible à la fois ; elle est, écoute bien ceci, la seule forme de l'immatériel que nous puissions percevoir par les sens et que nos sens puissent supporter »

Thomas Mann, La Mort à Venise

Les commémorations du 11 septembre ont remis sous nos yeux les images des *Twin Towers* avec leur sommet enveloppé de boules de flamme et, les accompagnant, la silhouette désarticulée des hommes qui sautaient dans le vide et tombaient de longues secondes avant de s'écraser.

Cette image d'apocalypse m'a évoqué une iconographie de la fin du Moyen Âge : *l'Enfer* où les malheureux mortels sont précipités et tombent lentement dans les flammes et au fond du brasier, comme dans la fresque de Giotto à l'Aréna de Padoue, Satan assis pour les saisir et les dévorer. C'était la même scène d'une chute et d'une damnation, le même enfer de flammes, mais comme d'un monde où la gravité se serait inversée. L'homme à New York tombait de l'enfer vers la terre, non plus de la terre vers la flamme comme dans les *Jugements derniers* peints par Van Eyck ou les frères Limbourg.

Ou bien pouvait-on se demander : la terre était-elle devenue plus basse encore que l'enfer, et l'enfer régnait-il désormais dans les hauteurs, lieu du ciel ancien des paradis, où ne se voyaient plus que les nuages noirs du kérosène brûlé ? Un très vieil ordre trinitaire qui a depuis toujours été celui de la stratigraphie cosmologique, le ciel en haut, l'enfer en bas, la terre au milieu, avaient été mis sens dessus dessous. Cet ordre est si impérieux qu'en sourdine il semble avoir régi toutes nos représentations de l'âme, jusqu'aujourd'hui. Le juste, une fois mort, son âme s'échappe de ses lèvres et monte vers le ciel comme un petit enfant ailé. Le damné, son corps tout entier tombe, comme choit du corps son résidu. Mais, quelques siècles plus tard, le biologiste Mac Lean imaginait encore un cerveau à trois étages hiérarchisés, entre le cortex évolué et le cerveau primitif dit reptilien,

image reprise de Hughling Jackson, qui devait lui-même influencer, on le sait, la seconde topique freudienne, dans sa hiérarchie du ça, du moi et du surmoi¹... L'ordre et la beauté dans les régions supérieures, assurés par les cohortes biens rangées des anges, les pulsions animales et meurtrières dans les bas-fonds, manœuvrées par le Mal, l'homme entre les deux, pris dans son quotidien terrestre, entre sublimation et damnation.

Je divague un peu, mais ces problèmes de gravité impliquant une stratification, des problèmes d'attraction, des mouvements de chute ou d'élévation, sont comme une sorte de toile de fond dramatique, de rideau de scène très actuel pour un débat sur la sublimation.

Requis pour parler de l'Art et de la religion, et du rôle de la beauté dans la liturgie ecclésiastique, j'avais été amené à écrire quelques lignes que je reprendrai ici en partie, pour les confronter à la sagesse et au savoir psychanalytiques.

« J'ai interrogé la terre ; et elle m'a répondu : « Ton Dieu, ce n'est pas moi ». « Et tout ce qui est en elle m'a fait la même réponse ».

« J'ai interrogé la mer et ses abysses, et les formes rampantes de la vie ; et ils m'ont répondu « Ton Dieu, ce n'est pas nous. Cherche au-dessus de nous ! »

« J'ai interrogé les souffles de la brise ; et l'espace de l'air avec ses habitants m'a dit : « Anaximène se trompe : je ne suis pas Dieu ».

« J'ai interrogé le ciel, le soleil, la lune, les étoiles » ; et ils m'ont dit : « Nous ne sommes pas non plus le Dieu que tu cherches ».

« Et j'ai dit à tous les êtres qui entourent les portes de ma chair : « Dites-moi de mon Dieu - puisque vous ne l'êtes pas -, dites-moi quelque chose de lui. Et d'une voix forte, ils me clamèrent : « C'est lui qui nous a faits ». En fait, les interroger, c'était les regarder de tous mes yeux : écouter leur réponse, c'était voir leur beauté »².

(...)

1 V. Laura Bossi, *Une Histoire naturelle de l'âme*, Paris, PUF, p. 43 sq.

2 Saint Augustin, *Les Confessions*, livre X, VI, 9.

Ces lignes admirables ont été écrites par un théologien qui a vécu entre le milieu du IV^{ème} siècle et le début du V^{ème}, dans un pays qui serait plus tard nommé l'Algérie. C'était donc, comme on disait encore dans les années 50 en France, un « Nord'AF ». Il est aussi l'un des Pères de la Chrétienté, sous le nom d'Augustin.

On a pu voir dans ce passage des *Confessions* une preuve cosmologique de l'existence de Dieu. Je serais tenté d'y voir une preuve esthétique. Dieu est, parce que toute la création témoigne de son œuvre et que cette œuvre est belle. Des lois régissant le mouvement des corps célestes jusqu'à celles qui régissent l'organisation du corps humain, la beauté est une promesse qui n'a jamais été trahie. Il y a un *nômos* chrétien comme il y a eu un *nômos* grec. Il y a une Raison propre à la chrétienté comme il y a eu une raison antique, un *Logos*, mais d'une autre nature. De même, métaphoriquement, l'œuvre d'art est une jouissance sans arrêt renouvelée, qui a pris forme et sens, fondée sur des règles, un *Logos* elle aussi.

Parlant à son propos de « narcose légère », je crains que Freud ne « rabaisse » là aussi l'objet de son admiration. Réduire l'œuvre d'art, l'humilier, la réifier au point d'en faire un substitut à un inducteur artificiel du sommeil, voire à une perte de conscience, est l'un de ces lapsus dont Freud est coutumier, qui trahit son aveuglement, et singulièrement à l'art de son temps ! S'il fallait définir l'œuvre d'art, il me semble qu'il faudrait parler plutôt du « sentiment océanique », en tout cas d'une ouverture de la conscience vers des horizons illimités.

Et, faire œuvre, c'est aussi une loi morale : il n'y a que l'homme à pouvoir, pour reprendre le mot de Rimbaud, fonder en quelque sorte la nouvelle loi de l'esthétique de la modernité, sur un mouvement contraire à la sublimation, « humilier la beauté ».

Rimbaud, est le parfait exemple d'un poète pris entre l'enfance et l'âge adulte, comme il est pris, dans son œuvre, entre sublimation et rabaissement, entre angélisme et diabolisme : « Moi ! Moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à étreindre ». Dispensé de toute morale, devenu ange - et puis la chute... En quelques mots simples, le poète annonce l'histoire à venir, celle de notre temps, la désublimation, puis bientôt, celle dont nous sommes les témoins stupéfaits, la catastrophe terminale, économique, politique, morale, mais aussi, l'annonçant,

la préfigurant, la catastrophe esthétique...

J'ai choisi Augustin pour commencer car c'est bien Freud lui-même qui avait fait appel à lui, sans le citer cependant, en 1912, pour illustrer sa théorie « sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse ». Les mots de Saint Augustin qu'il cite, c'est le fameux « *Inter faeces et urinam nascimur* », rappel de la naissance au monde, dans sa matérialité la plus crue. Deux choses cependant : la phrase n'est pas de Saint Augustin mais de Porphyre, philosophe néo-platonicien. Et Freud la cite de façon incorrecte : *inter urinas et faeces* écrit-il, alors qu'elle est *inter faeces et urinam*. D'abord les excréments solides, au pluriel, puis le filet d'eau salé, au singulier. C'est sans importance direz-vous. Peut-être. Le fait est qu'il passe du génital à l'anal là où le philosophe prenait l'ordre inverse, et qu'il pense l'urine, comme s'il s'agissait de flots pluriels, une sorte de passage de la Mer rouge, la naissance parmi le déluge des eaux, et, au bout, la surprise de la terre natale...

« Humilier la beauté » : l'impératif de Rimbaud évoque d'autres façons de rabaisser, d'humilier ce qui nous paraît précieux et beau : « compisser » par exemple, ou mieux encore « conchier » sont des termes devenus assez courants dans le vocabulaire d'aujourd'hui qui redisent la formule de Porphyre, et dont use, non sans plaisir, l'intellectuel qui désormais manie les gros mots.

La vie amoureuse : *Liebesleben* écrit Freud dans son essai sur le rabaissement dans *La Vie sexuelle*³. Le titre ne parle pas de *Sexualität*, de *Geschlechtleben*, de vie sexuelle, de vie génitale ; il parle de *Liebesleben*, de vie amoureuse, au sens le plus romantique du terme, comme si l'on parlait d'un roman de Goethe comme *Hermann et Dorothee* ou des souffrances du jeune Werther. L'intitulé suppose donc en quelque sorte le problème résolu : il met dans les prémisses un état d'âme, l'amour, qu'il espère trouver dans sa conclusion. D'entrée de jeu, nous sommes dans la sublimation. Et c'est du haut de ces hauteurs éthérées, vaporisées, que nous allons tomber dans le sexe et dans la panique génitale, en quête des moyens de retrouver l'harmonie des sommets. Si je cite Saint Augustin, non sa maxime mortifiante empruntée à Porphyre, mais au contraire son chant d'amour à la création, c'est aussi pour m'opposer à Freud, au Freud qui, dans *Malaise dans la Civilisation*, avance que le point de vue hostile à la civilisation, son facteur d'hostilité, serait né une première fois lors de la victoire du christianisme sur

3 Freud, *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1959.

le paganisme « car il fut étroitement lié à la dépréciation, décrétée par la doctrine chrétienne, de la vie terrestre⁴ ». Or saint Augustin dans le passage non apocryphe que je vous ai lu, ne se livre en rien à une dépréciation de la vie terrestre, tout au contraire.

Ce qui aujourd'hui encore résonne à nos oreilles c'est l'étonnant effet, biologique, physiologique, que les manifestations de la beauté exercent sur nos sens. Augustin en appelle aux quatre éléments, l'air, le feu, l'eau, la terre, pour nous rappeler qu'ils entrent par les cinq « portes de la chair » : il regarde, « de tous ses yeux ». Ailleurs encore, il dit que cette présence du monde créée par Dieu « rompt sa surdité », « chasse sa cécité », provoque son goût, et va jusqu'à faire naître en lui des sensations, précise-t-il, « de faim et de soif ». Mais nous avons pouvoir de sublimer ou bien au contraire de vilifier, de rabaisser, d'humilier les sensations qui entrent par les portes de notre chair.

Là sans doute est la puissance et la singularité de la religion qu'il annonce et qu'il va propager en Europe : cette religion est fondée sur le dogme d'une incarnation, l'apparition d'un corps, d'une chair, d'un Fils à l'image du Père. Elle est aussi fondée sur cette idée à vrai dire impensable, scandaleuse, celle d'une Résurrection des corps, jusqu'au moindre des cheveux sur la tête.

Le christianisme se présente ainsi, contrairement aux autres monothéismes, invinciblement, comme une religion du visible, de la chair et du corps, et elle est nécessairement une religion de la beauté du visible. Elle réclame l'image à l'opposé d'autres qui refusent l'image ou bien qui ne l'acceptent que sous des formes monstrueuses. On ne trouve rien en elle de ces spectres ou de ces goules, de ces masques effrayants, de ces ampoules et de ces gorgones, de ces créatures géantes et monstrueuses que sont si souvent les dieux des autres religions. Le Diable est de représentation tardive, et surtout, ce n'est pas un Dieu. C'est même cet appétit, cette curiosité du visible qui, dans la civilisation occidentale, a provoqué l'essor sans égal dans d'autres civilisations d'une science et d'une technique qui l'ont rendue maîtresse et possesseur de la Nature.

Au 2^{ème} siècle déjà, Tertullien, encore un Nord'AF, le Berbère, le Tunisien, écrivait - et sa réflexion précédait Saint Augustin : « *Os humani, id est divina imago* », pour opposer la dignité du visage humain à l'indignité des spectacles qui défigurent

ses traits : le cirque et sa frénésie, le théâtre et ses obscénités, le stade et sa vanité, l'amphithéâtre et sa cruauté...⁵ Il décrivait la décomposition de l'Empire romain, en accusant des traits qui sont devenus ou redevenus désormais, depuis vingt ou trente ans, notre pâture quotidienne, au cinéma, à la télévision, dans les matchs de foot ou de boxe, dans les galeries d'art d'avant-garde, et même désormais dans les églises, comme on va le voir, marques évidentes de la décomposition sournoise de notre propre époque, l'inverse de la sublimation qui bâtit une culture...

Le vocabulaire de la théologie chrétienne utilisait trois termes singuliers : la transsubstantiation, la transfiguration, la transverbération. Tous trois font référence à des états surnaturels qui font de la matière dont nous sommes pétris, le lieu d'une révélation d'un ordre supérieur.

Transfigurer, c'est transformer en rendant beau. C'est l'apparence sous laquelle se montre le Christ, sur le Mont Thabor, en corps de lumière face à ses disciples.

Transverbérer, c'est transpercer de manière spirituelle le cœur de celui que la présence de Dieu a envahi et qui en est transporté.

La transsubstantiation enfin est la chose la plus scandaleuse à admettre pour le non-croyant qui transforme les éléments les plus quotidiens, le pain et le vin, par exemple en corps et en sang d'un Dieu.

Toutes ces transformations étonnantes nous parlent d'une élévation, de l'obscur vers la lumière, de la matière vers l'esprit, de l'immonde vers le monde, de l'informe vers la forme. *Forma* et *formosa* ont en latin même origine. La forme est beauté. Imaginer Dieu, c'est aller vers lui à travers une série de transfigurations, vers la Beauté.

La beauté n'est pas nécessairement le sublime, qui serait l'étape finale de la sublimation. Sublime viendrait de *sub* et de *limis*, « ce qui monte en ligne oblique, qui s'élève en pente⁶ ». L'image est celle de l'avion qui décolle, selon la composante entre la verticale de la gravité, là encore, et la puissance ascensionnelle d'un moteur. L'image est physique, plus proche que l'image chimique, où la sublimation désigne l'opération par laquelle un corps solide, dans un vase clos, est volatilisé par la chaleur et redevient un autre corps solide, fixé sur la paroi interne et supérieure du verre.

Ce qui peut nous arrêter, c'est que la catégorie du sublime,

5 Tertullien, *Les Spectacles*, XVIII, 1.

6 Selon Ernout et Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*.

4 Freud, *Malaise dans la civilisation*, trad. Odier, Paris, PUF, 1971, p. 55.

en art, et dans le vocabulaire de la nouvelle science qui va se nommer « Esthétique », apparaît, vers 1750, au moment où l'Europe commence de se déchristianiser et confie aux Lumières le soin de proposer aux hommes un nouvel idéal quant à l'emploi de sa *libido*. Le sublime n'est pas alors le beau. Il est même antinomique au beau. Il est une puissance d'effroi, voire de terreur, face à une Nature devenue écrasante et sans signification. C'est le beau vu comme le seuil du Terrible selon le mot de Rilke.

L'anthropologie freudienne a élaboré cependant, avec la sublimation, un concept qui se rapproche de ces processus de la spiritualité chrétienne que j'ai évoqués. En rappel, le processus de la sublimation repose sur la maîtrise des passions dont l'humain est la proie mais dont l'énergie érotique est dérivée vers des productions intellectuelles ou artistiques dont l'ensemble constitue ce que nous appelons aujourd'hui « la culture ». Le passage de l'animalité à la sexualité, la sortie du cloaque chez le nourrisson vers la génitalité de l'enfant, est le premier pas de l'homme civilisé. Primate évolué, l'homme se redresse et atteint la station verticale pour éloigner son visage des zones anales et génitales. Un dernier pas serait celui de la sexualité vers un état non sexualisé, sublimé, où l'homme consacrerait ses forces aux seules œuvres de l'esprit.

En même temps que Freud, je voudrais citer son contemporain, Marcel Proust. Dans ses souvenirs d'enfance, il invente une mystérieuse « transvertébration », calquée sur la transfiguration et la transverbération catholiques. Il s'agit, vous le savez, de la propriété des images lumineuses projetées par la lanterne magique, dans la chambre où il dort, consistant à épouser les formes des objets sur lesquelles elles se posent, à se courber, à s'arrondir, à se colorer différemment au gré des poignées de porte et des moulures de sa chambre. Golo et Geneviève de Brabant deviennent des corps de lumière, comme ceux des vitraux de Chartres, d'autant plus vivants qu'ils sont immatériels. Proust apprend dans leur apparition les fondements de ce qui sera l'esthétique et l'éthique des personnages lumineux et immatériels qui se coulent dans la recherche du temps perdu.

Ce sont là chaque fois d'admirables métaphores de l'acte de la création. L'œuvre d'art naît du limon, de la terre, de la décomposition animale ou végétale, d'un fumier dont elle tire ses matériaux précieux, les ocres, les oxydes, les pigments, les teintures, les colorants, les vernis, les huiles et même les pierres pilées, le lapis-lazuli par exemple, dont

elle fera le bleu du manteau de la Vierge. Sublimation au sens chimique : les matériaux lourds et ténébreux deviennent comme volatilisés, subtilisés, lumineux. Puis de ces matériaux spiritualisés, le déchet devenu de l'or, l'excrément devenu esprit, le décomposé devenu composition, elle tire - sublimation d'ordre spirituel - des œuvres aux formes ordonnées, rendant compte d'un sens précis, défini par les *Écritures*.

L'antonyme à la sublimation, c'est donc le rabaissement. C'est le mot qu'utilise Freud quand il parle du plus général des rabaissements de la vie amoureuse en tant qu'il est le mouvement contraire à celui qui est, dit-il, « la source des œuvres culturelles les plus grandioses (...), accomplies par une sublimation toujours plus poussée de ses composantes pulsionnelles⁷ ».

Ce n'est pas indifférent dans le contexte des trois niveaux cosmologiques que nous avons évoqués : « rabaisser », c'est mettre l'homme plus bas que terre... C'est la condition de l'homme qui choit, du déchet, comme il en est du déchet humain dont parlait Goethe avec son *Erdenrest*, son petit bout de terre qui tombe de l'homme, en fin de compte, tout ce qu'il laisse de lui. C'est réduire l'être humain à de la merde. On est là, dans les termes et dans les situations, quelque part entre Lacan et Georges Bataille dans la volupté de l'ordure.

Or, dans le même texte, en 1912, Freud n'allait-il pas parler cependant, de manière contradictoire, de l'anatomie comme d'un destin, reprenant la phrase du « grand Napoléon » : « L'anatomie, c'est le destin »⁸ ? C'était étrange et inattendu de la part d'un thérapeute qui venait de découvrir à quel point le corps était plastique, non seulement à travers l'évolution phylogénétique, mais encore dans sa propre ontogenèse d'être humain, infiniment modelable par l'esprit et par ses affections, comme de faire ressentir des douleurs là où aucun support organique n'était visible. Réintroduire la notion de destin, c'était presque revenir à la croyance ancienne d'un corps marqué par la destinée, limitant le libre arbitre de l'homme. Il le disait, en outre, à propos de la femme, avec son appareil génital si singulier, où la sphère anale est si proche encore de la sphère génitale.

7 Freud, « La psychologie de la vie amoureuse », in *La Vie sexuelle*, trad. par Berger, Laplanche et divers collaborateurs. Paris, PUF, 1959, p. 65.

8 Freud, « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », in *La Vie sexuelle*, op.cit., p. 65.

Lou Salomé, son élève fidèle, était même allée jusqu'à dire que le sexe, chez la femme, n'était que « le locataire » du cloaque, ou bien encore son « voisin de palier »⁹.

Ce destin particulier à la femme, Freud allait le verrouiller plus encore, en soumettant celle-ci à un déterminisme non seulement biologique mais cette fois sociologique, lorsqu'il avancerait, dix-sept ans, plus tard, dans son *Malaise dans la civilisation*, et comme dans une sorte de testament : « Les femmes ne tardent pas à contrarier le courant civilisateur ; elles exercent une influence tendant à le ralentir et à l'endiguer (...) L'œuvre civilisatrice devenue de plus en plus l'affaire des hommes (...) contraindra ceux-ci à sublimer leurs instincts, sublimation à laquelle les femmes sont peu aptes (...) La femme se voyant ainsi reléguée au second plan par les exigences de la civilisation, adopte envers celle-ci une attitude hostile »¹⁰.

La réflexion était d'un profond pessimisme, refusant fâcheusement que la sublimation appartint au genre humain, puisqu'il semblait n'en accorder le pouvoir qu'à l'homme, et enfermer la femme dans le double déterminisme de sa physiologie et de sa condition sociale. Le continent noir, à jamais ? Tout cela n'avait-il pas été dit à propos du « plus général des rabaissements de la vie amoureuse », c'est-à-dire à propos de cette observation que, chez beaucoup d'hommes, la satisfaction sexuelle ne peut être obtenue qu'à la condition de rabaisser l'objet de son amour ? La femme serait incapable de sublimer, mais l'homme, lui, ne pourrait en jouir qu'à la condition de désublimier...

Parmi les hommes donc, quand par exception, ils subliment, seraient les saints, les mystiques, les poètes, les artistes, les héros, transformant chaque fois, inhibée quant au but, l'énergie érotique qui est en eux.

En 1912 cependant, toujours en cette année où Freud traite du rabaissement dans le *Liebesleben*, c'est un poète justement, en tout opposé à la désillusion de Rimbaud, qui écrit à Duino ses deux premières Elégies en souvenir de l'amour d'une femme. Il a rencontré Lou Salomé en 1896. C'est pour elle qu'il a changé son prénom en Rainer. Ils ne cesseront de correspondre, jusqu'à la mort du poète. C'est après lui que Lou Salomé se rapprochera de Freud et s'aventurera dans les territoires du cloaque génital...

9 Lou Andreas Salomé, « Anal » et « Sexuel », in *L'Amour du narcissisme*, Paris, Gallimard, 1980, p. 91.

10 Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris PUF, trad. Odier, 1971, p. 55.

Mais c'est en pensant à elle, à cause d'elle, que Rilke avait commencé à célébrer celles qu'il appelle les *Liebende*, les amoureuses, les amantes, celles donc qui se sont nourries de *Liebesleben* et non pas de la panique génitale. Ce sont aussi celles qu'il appelle les « délaissées », *die Verlassenen*, des âmes en peine, dépassant toujours l'Aimé, et emportées par leur passion au-delà de tout désir de possession.

« Délaissées », les femmes le seront désormais d'une autre façon dans le siècle qui vient. L'art en effet qui les célébrait, à partir de ces années 10, ira vers une tout autre direction que celle de l'amour des jeunes filles.

Marcel Duchamp fournirait une illustration singulière de cette sublimation à rebours dans sa *Fountain*, présentée en 1917, cinq ans après l'essai de Freud sur la vie sexuelle, métaphore d'une femme-pissotière dans laquelle il ne manquerait pas de déverser quelques bons mots : de la « fossette d'aisance » au « *Do shit again* ». Un urinoir cependant, fût-il pourvu en anglais de *lips* semblables aux lèvres du sexe de la femme, et se posât-il en objet partiel doté fantasmatiquement de caractères semblables à ceux d'un corps féminin tout entier, ne suffisait pas à remplir le vide laissé par l'abandon du nu en peinture, ou du moins son impossibilité à être désormais « correctement » peint.

C'est bien sous le signe de ce « rabaissement », de cette anti-« sublimation » que l'art qui se réclamerait de Duchamp, c'est-à-dire à peu près tout des productions de l'art contemporain, se placerait.

Arrivons ainsi d'un coup aux années 60 de notre ère. On y entend à nouveau résonner un chant d'amour envers la création, une ode exaltant les cinq sens à nouveau, et la beauté de la création : Je le citerai dans sa langue originelle, l'anglais :

« ... *Holy ! Holy ! Holy ! Holy ! Holy !*

The world is holy, the soul is holy, the skin is holy,

The nose is holy, the tongue and cock and hand and ass hole, Holy !

Everything is Holy, everybody is Holy.

Everywhere is holy

Every day is eternity

Every man's an angel ¹¹ “

Il s'agit d'un extrait d'un poème d'un des acteurs les plus

11 Allen Ginsberg, *Howl*, trad. fr. Jean Jacques Lebel, Paris, Christian Bourgois, 2005.

connus de la *Beat Generation* américaine, Allen Ginsberg. Nous sommes alors aux débuts du *Flower Power*, et d'une morale hédoniste, un oxymore pour désigner une morale sans morale, qui préconise un pansexualisme intégral, l'union libre, et le dérèglement systématique de tous les sens par l'usage illimité des drogues. Il nous suggère une sorte d'état adamite où le sacré serait en tout lieu, débordant l'enceinte qui jusque-là le conservait, en toute partie, en tout moment, avec la nudité vécue comme une chose sainte et qui, au bout du compte, de l'homme ferait un ange.

J'y verrais plutôt la croyance que le mal n'existe pas : une apocatastase, comme disent les anciens textes. « L'Enfer est vide » comme en fait la remarque au psychanalyste interloqué, un cardinal du film de Nanni Moretti, *Habemus Papam*. L'homme serait dès l'origine et à tout jamais innocent. Comme le dit la chanson, *On ira tous au paradis*. Mais si l'église n'ose plus trop parler du Diable et croire au Mal, il est assez étonnant que les deux plus grands romans du siècle dernier, à mon sens, écrits quasiment en même temps, sont deux livres où le Diable est le personnage principal : *Le Maître et Marguerite* de Boulgakov et *Le Docteur Faustus* de Thomas Mann, le premier fondé sur l'observation du « Paradis » soviétique, le second s'achevant sur les désastres du Troisième Reich. Tous deux avancent que l'artiste aujourd'hui ne peut créer sans avoir d'abord signé un pacte avec Méphisto. La création n'est plus tournée vers Dieu, elle est manipulée par le Diable. L'œuvre, roman, poème, peinture, est devenue maléfique.

À force de dénier le Mal, l'angélisme finit par célébrer les attributs du Malin et, au lieu de représenter les Anges, les Séraphins, les Trônes et les Dominations, chacune de ses Puissances célestes ayant ses couleurs et son nombre de plumes assigné par l'iconographie chrétienne, finit par ne plus vouloir représenter que les poils, les ongles crochus, les humeurs et les odeurs fortes, devenus les attributs des œuvres de l'avant-garde. Cette longue histoire de l'excrémentiel dans l'art, j'ai tenté de la résumer dans un petit essai¹². C'est une histoire de l'innommable, de l'intouchable et de l'informe. Elle court des pots de merde d'artiste réalisés au début des années 50 par l'artiste italien Piero Manzoni au *Piss Christ* de l'américain Serrano toujours exposé en Avignon, dans le musée de la ville.

La fascination des flux corporels comme expression

12 Jean Clair, *De Immundo, Apophatisme et apocatastase dans l'art contemporain*, Paris, Gallilée, 2004.

individuelle archaïque est même désormais l'objet d'études savantes dans l'Université. Le mardi 29 juin 2010, s'est tenu à l'institut National d'Histoire de l'Art¹³, dans la Galerie Colbert, salle Jullian un colloque consacré aux « fluides corporels dans l'art contemporain », avec pas moins de neuf communications. Je citerais l'intitulé de quelques-unes :

- Conférence d'ouverture par un professeur de l'Université François Rabelais à Tours : « Panique génitale. Fluides menstruels et psychopathologie de la créativité féminine au passage du siècle »
- « Présence réelle et sang menstruel chez les artistes femmes des années 1970 à nos jours »
- « Menstrues et mictions dans l'œuvre de Paul-Armand Gette »
- « Du corps fétiche à l'identification christique : la mise en Jeu/Je du sang dans l'art corporel de Gina Pane et de Michel Journiac »
- « Quand le corps exulte : manifestations des fluides corporels dans l'espace chorégraphique de Jan Fabre »
- Conférence de clôture : « Du trop de fluide : corps humain versus corps post-humain »

Dans cette étrange confusion entre le sacré et l'immonde, dans la suite de la pensée de Sade et de Georges Bataille, on se demande qui encourage qui, des institutions de l'état et de celles de l'église ? L'ode à Priape, le petit dieu contrefait des Anciens, écrite par Allen Ginsberg, ferait sourire si son texte n'avait été proféré à Notre-Dame de Paris, lors du Carême 2008 et par le Commissaire, au Centre Pompidou, d'une exposition confuse quant à son approche intellectuelle, qui s'était appelée *Traces du Sacré*. Le sacré qu'on y célébrait était en réalité plus proche de Carpocrate que de Saint-Augustin.

Ce pourrait n'avoir été là qu'un accident incongru dans la démarche d'une église en désarroi qui, dans son désir de partager la modernité, finit par pactiser avec ses ennemis. La difficulté apparaît quand on voit ce nouveau Père de l'Église, qui chante les joies d'une génitalité fixée au stade anal comme celle des enfants qui, pour affirmer leur toute-puissance, exposent leur sexe et leur cul, devenir conseiller d'une antenne culturelle de l'église à Paris. De plus, flanqué d'un théologien et d'un conservateur autoproclamé des

13 *Passionnement voulu* par André Chastel, qui a lutté pendant vingt ans, pour doter Paris d'un Institut comparable à ceux qui existaient en Allemagne ou aux États-Unis, l'I.N.H.A. a été créé le 12 juillet 2001.

musées de France, pour faire s'y succéder des œuvres décidément bien éloignées, me semble-t-il, de celles que célébrait Saint-Augustin.

Il y a eu dans l'histoire de l'église, des épisodes singuliers comme au XII^{ème} et XIII^{ème} siècle, la vogue étonnante des Goliards, ces clercs itinérants qui écrivaient des poèmes érotiques et des chansons à boire d'une grande verdeur, tout en se livrant à des parodies burlesques des sacrements de l'église. Mais les Goliards n'agissaient que pour critiquer une église dont ils dénonçaient les errements. Rien de tel chez ces artistes d'avant-garde, qui n'ont pas d'attache avec l'église, et donc pas même envie de s'en moquer. Le mouvement des Goliards était lié à une époque de grande religiosité et de grand mysticisme, non pas à une manifestation d'indifférence.

Ce pourrait n'être alors que les errements singuliers de quelque beaux esprits si la multiplication de ces incursions esthétiques dans les églises de France, et la communauté de leur nature, exhibitionniste et souvent coprophile, ne nous faisait nous interroger sur la relation que le catholicisme entretient aujourd'hui avec la notion de Beauté.

Je me limiterai à quelques exemples :

- Dans une petite église de la Vendée en 2001, à côté de la châsse d'un saint guérisseur pour lequel on vient de loin en pèlerinage, on installe une autre châsse bourrée d'antibiotiques.
- Plus récemment, on installe dans le baptistère d'une grande église à Paris, une immense machine laissant couler un liquide plastifiant, le sperme de Dieu, sur des certificats de baptême géant, vendus sur place pour 1 500 euros pièce .
- À Gap, l'évêque présente une œuvre d'un artiste d'avant-garde, Peter Fryer, représentant le Christ nu les bras étendus, ligoté sur une chaise électrique, comme une Déposition de Croix.
- En 2009, dans une petite église du Finistère, une strip-teaseuse, Corinne Duval, lors d'un *happening* de danse contemporaine, subventionné par le Ministère de la Culture, termine en dansant nue sur l'autel.

La liste n'a pas cessé depuis de s'allonger.

En fait, ce que je vois renaître et se développer me semble-t-il, dans ces cultes si pareils à ceux que pratiquaient certaines sectes du 2^{ème} siècle, c'est une nouvelle gnose en effet, selon laquelle la créature est innocente, le monde est mauvais et le cosmos imparfait.

Je ne suis ni théologien, ni psychanalyste, mais, en historien des formes, je suis frappé, dans ces œuvres culturelles dites « d'avant-garde » qui prétendent aujourd'hui, dans les églises, faire entrer la jouissance de la souffrance et du mal alors que le culte traditionnel autrefois les combattait par sa liturgie, par présence obsessionnelle des humeurs du corps : le sperme, le sang, la sueur, voire la sanie, le pus, dans l'évocation fréquente du sida y sont privilégiés. L'urine aussi quand le *Piss Christ* de l'artiste Andres Serrano, est proclamé une œuvre d'art « porteuse de lumière » dans une homélie du Père chargé d'initier le clergé de France aux mystères de l'art contemporain¹⁴.

S'agit-il ici d'une *imitatio perversa* de la liturgie catholique ? Car le fait est que la religion catholique entretient avec les humeurs du corps des liens que d'autres religions n'entretiennent pas. Le suaire du Christ, le *sudarium*, est un objet entre tous vénéré. J'en ai moi-même exposé une reproduction fidèle à grandeur nature, au centenaire de la Biennale de Venise en 1995. Les autorités ecclésiastiques m'avaient alors demandé de leur préciser dans quel contexte exactement cette image sacrée serait exposée afin d'éviter un sacrilège. Je les avais rassurés. Que ne montrent-elles autant de précaution quand il s'agit d'exposer des œuvres contemporaines dans les églises ?

Le sang est présent dans le catholicisme. Mais aussi l'eau qui coule des plaies du supplicé, les larmes des saints, et même, dans la piété populaire, le lait de la vierge. La plus émouvante de ces reliques, et il importe peu en l'occurrence que la source ait été avérée, est peut-être, admirable invention de la foi des gens simples qui comprend mieux ces choses que le plus savant des théologiens, la larme que le Christ aurait versée à la résurrection de Lazare. Ces humeurs, ces sécrétions, sont toujours, quand elles sont représentées, et non pas *in corpore vili*, simplement exposées à la vue des fidèles, porteuses d'un sens qui relève du sublime.

La différence est capitale : représenter l'horreur, ce n'est pas proposer telle quelle sa réalité. Lorsqu'un ministre de la Culture, avec toute la désinvolture qu'une telle fonction désormais paraît supposer, prétend justifier le *Piss Christ* de Serrano, il avance qu'après tout cette image choquante ne l'est pas plus que celle de la crucifixion de Grünewald à Colmar. Ici et là, sang, supplice, sanie, humeurs...

Mais le retable d'Issenheim ne représente pas l'horreur de la crucifixion comme le ferait une photo ou un film

14 Le père Robert Pousseur, dans son projet « *La Chair et Dieu* ».

documentaire d'actualité reconstituée, il nous en fait accepter l'inacceptable réalité en la transformant en une admirable œuvre d'art. L'œuvre semble nous dire : l'homme capable des pires abominations est l'homme capable aussi de réaliser des chefs-d'œuvre. Celui qui le fouette jusqu'au sang, enfonce des clous dans la paume d'un homme, le dresse sur une croix, et le laisse étouffer jusqu'à la mort, est aussi l'homme qui, sur un panneau de bois, applique des couleurs avec un fin pinceau et dresse l'image si saisissante de cet instant d'épouvante que nous en restons saisis d'admiration et de confusion.

Il y a le suaire, il y aussi la véronique, tenue par une femme, suggérant le lien secret qu'il y a entre le sang régénérateur du Christ et l'apparition d'une image sur une toile, la naissance d'un visage d'homme sur un tissu, à travers le geste d'une femme. Plus précis et plus troublants encore, il y a ces deux épisodes, qui se succèdent, dans le *Nouveau Testament*, étroitement liés, qui s'imbriquent et qui retentissent l'un sur l'autre, l'épisode de l'hémorroïsse et l'épisode de la fille de Jaïre. La première est une jeune femme, pour qui douze ans ont passé depuis l'âge de sa nubilité, douze ans durant lesquels son sang a coulé sans pouvoir s'arrêter. La seconde est la petite fille de Jaïre qui vient juste d'avoir douze ans et qui entre dans sa nubilité. Et le Christ bénit la première et la guérit, et il va tirer la seconde, dit l'Évangile, non de la mort, mais du sommeil. Étonnante et confondante réflexion que ces épisodes où sont évoquées la naissance et la mort, le flux périodique et le sang du Christ sur la Croix, et plus tard sur les autels...

Combien de ces artistes, auteurs de ces œuvres exposées dans les églises, imposant la vue du sang et des autres humeurs, sans rien savoir de leur sens et sans rien pouvoir restituer de leur action, ont-ils jamais respecté le symbolisme sublimé en effet de ces flux corporels ?

Comment conclure ? On ne peut que constater : des piliers de la société, deux des plus importants, l'État et l'Église, ont entrepris d'encourager dans les productions intellectuelles et artistiques qui constituent notre culture, ses formes les plus basses, comme s'il fallait désormais au public, pour qu'il puisse jouir de l'art, un rabaissement, un *Erniedrigung*, analogue au rabaissement de la vie sexuelle, quand elle se présente comme une pornographie généralisée. On peut comprendre les raisons qui peuvent inciter un état à encourager ces comportements, voire à les favoriser,

à installer des étrons de Jeff Koons par exemple dans la Chambre du Roi à Versailles. Nous revivons ici ce que Tertullien avait vu et combattu à la fin du bas Empire, les spectacles immondes, les sports violents, etc.

L'attitude de l'église est plus embarrassante. Elle est à comprendre peut-être dans l'immense révision de la politique des images dont elle est le lieu le plus sensible. Comment représenter l'invisible ? Quels sont les pouvoirs de l'image ? Là où l'Islam édicte des lois intransigeantes, le christianisme avale sans broncher toutes les hérésies de la visibilité, - jusqu'à imaginer que les excréments tels quels, qui accompagnèrent l'agonie de leur Dieu, seraient une approche du Sacré plus authentique que la représentation du sang, de la sueur et des autres humeurs d'un corps martyrisé, par Giovanni Bellini ou par Grünewald.

Et la psychanalyse dans tout cela ? Elle aura été selon moi la dernière institution à oser encore parler de morale et de sublimation. Dernière autorité morale, elle semble se réfugier dans le silence. Elle se tait aujourd'hui, face aux attaques de plus en plus graves que subit notre *Kultur* : croyance que l'homme parfait adviendra sous peu grâce aux progrès de la génétique, de la sélection et de l'élimination des embryons, croyance qu'il deviendra immortel grâce aux progrès de la médecine, et que la seule mort qu'il supportera sera celle que lui apportera une euthanasie, liberté sexuelle étendue à toutes les formes de la sexualité, voire à la liberté de changer de genre, etc. Face à toutes ces déviations, s'il m'est permis d'user de ce mot désormais tabou, les vieilles idées de Freud sur la sublimation, qui furent celles d'un vieux sage formé par la culture antique, sont devenues plus qu'inopérantes : elles font naître un sourire entendu sur les visages de nos contemporains, qui conduit au silence.

Des images et des maux (dix fragments)

Georges Didi-Huberman

1. Je ne suis pas entré dans la problématique des images à travers les chefs-d'œuvre de l'art, les beautés ineffables ou cette image-sourire dont Freud a fait, dans son analyse de La Joconde, l'exemple crucial d'une activité artistique pensée à travers la notion de sublimation¹. J'ai commencé par l'image-souffrir surgie de ce plan d'immanence - gestuel, organique et psychique - nommé « contracture » en particulier, ou « attitude passionnelle », ou même « clownisme » comme voulut dire Charcot, quelque chose que l'on peut nommer le symptôme en général. C'est l'extrême violence dont témoigne l'iconographie photographique de la Salpêtrière qui m'a d'abord tenu en haleine : elle m'a imposé de maintenir ouverte la question de l'apparition ou de la manifestation symptomale, quand le cadre freudien de l'interprétation - le symptôme psychique comme « satisfaction substitutive » - eût peut-être suffi à reclore aisément la question.

Aujourd'hui que l'Association psychanalytique de France me demande de réfléchir sur l'« usage de la sublimation² », je pourrais commencer par dire - ce qui, bien sûr, demeure insuffisant - que ma « voie royale » pour interroger les images de l'art fut donc celle du symptôme (par exemple en revenant à la « ravissante blancheur » évoquée par Dora jusque dans sa contemplation de la Madone Sixtine de Raphaël³) plutôt que celle de la sublimation, concept dont les difficultés intrinsèques m'ont longtemps fait soupçonner que son usage relevait, le plus souvent, de quelque chose comme un « faux problème ». Freud ne modifie, ne déplace pas véritablement notre regard traditionnel sur la peinture de Léonard lorsqu'il situe celle-ci comme « la plus haute sublimation accessible à l'homme » (*der höchsten, dem Menschen erreichbaren Sublimierung*), façon de reconduire

une très ancienne théorie du génie ; ou bien lorsqu'il espère voir dans la Sainte Anne du Louvre « la synthèse de son histoire d'enfance » (in dieses Bild ist die Synthese seiner Kindheitsgeschichte), façon de reconduire une non moins ancienne théorie de la peinture comme istoria⁴.

Ce n'est donc pas dans la haute sphère du génie artistique, fût-il problématisé à l'aune du fantasme inconscient, que j'ai commencé d'apprendre à regarder - ou plutôt à critiquer mon regard sur - les images. C'est en suivant Freud sur le terrain même de la gesticulation hystérique, ce bas-pays du symptôme. Un texte pour moi demeure fondamental : il s'agit de la description par Freud (en 1908) d'une attaque hystérique observée dans le moment même où Charcot, devant le spectaculaire désordre corporel de la crise, avait renoncé à le comprendre et, même, à le décrire. Cette description forme un étourdissant bouquet de paradoxes théoriques - une ligne de symétrie découverte au cœur même d'un chaos corporel ; une dialectique dont le but est de se montrer « incompréhensible » ; une intensité plastique servant une « dissimulation » -, et pour cela même elle rend à l'événement visuel du symptôme toute sa complexité, toutes ses tensions, tous ses double-fonds. Nous sommes bien loin des synthèses espérées devant les images de Léonard. Et si les œuvres d'art, même les plus « sublimes », mettaient en acte des paradoxes plutôt que des synthèses ? Des choses définitivement impures plutôt que des élévations vers la pureté ? Et si le regard porté par Freud sur le symptôme hystérique ne nous en disait pas plus sur l'art de la Renaissance - je pense aux concrétions organiques et pathétiques omniprésentes chez Donatello ou Botticelli, bien avant les paradoxes typiquement surréalistes de la *Petite anatomie de l'image* chère à Hans Bellmer ou de *L'Aube désarmée* selon René Magritte - que toutes les « synthèses » humanistes et que toutes les « formes symboliques » par lesquelles l'historien et l'esthète, voire le

1 S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (1910), trad. J. Altounian, A. et O. Bourguignon, P. Cotet et A. Rauzy, Paris, Gallimard, 1987, p. 132-145 et 174-178.

2 *L'usage de la sublimation*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 24 septembre 2011 (avec Jean Clair comme autre intervenant et Daniel Widlöcher comme « directeur de discussion »).

3 Cf. G. Didi-Huberman, « Une ravissante blancheur » (1986), *Phasmes. Essais sur l'apparition*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1998, p. 76-98.

4 S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, op. cit., p. 140 et 155.

psychanalyste, rabattent si souvent l'impureté constitutive des images sur la pureté apodictique des idées ?

2. Il est d'autant plus nécessaire de procéder à une critique de la sublimation que l'on cherche à interroger, voire à fonder, la nécessité d'une telle notion (la critique ne révoque pas son objet, bien au contraire elle le constitue, le reconstruit après l'avoir démonté, ainsi que Kant a pu le faire pour l'exercice de la raison). Critiquer la sublimation : commencer par ne pas y chercher la synthèse. Faire lever l'irréconciliable des paradoxes, des apories, des étrangetés. S'involver dans les impuretés mêmes que cette notion délivre, en dépit de ce que son beau nom suggère. Récemment, Sophie de Mijolla-Mellor relevait « la double impasse où [la sublimation] se trouve trop souvent reléguée, soit comme concept abstrait et obscur de la métapsychologie, soit comme synonyme un peu rapide de la capacité de créer⁵. »

Y aurait-il donc à la fois quelque chose de trop subtil et de trop trivial dans l'emploi de ce mot ? La sublimation élève-t-elle à l'excès ou bien nous ramène-t-elle au ras des choses, voire à leur sous-sol pulsionnel ? Que faut-il entendre exactement dans le sub préfixal qui en oriente la compréhension ? Est-ce l'évidence du « en-dessous » ou bien le sens opposé - admis en latin - qui en fait le strict équivalent de super, « au-dessus⁶ » ? Et que faut-il entendre quant à l'élément où s'engage une telle opération, est-ce *limus* « le limon » ou bien *limes* « la limite », à moins que ce ne soit *limus*, cet adjectif qui signifie « oblique » et ne se dit que de l'œil et du regard⁷ ? La sublimation chimique ne suppose-t-elle pas elle-même le double sens de la pureté (à travers l'idée d'un passage direct de l'état solide à l'état gazeux) et de l'impureté (à travers l'observation du dépôt de substance qui se forme sur la paroi froide d'un récipient où l'on « sublime » un corps solide par distillation) ? Ne parle-t-on pas tout à la fois de « sublimé doux » et de « sublimé corrosif⁸ » ? Est-ce un remède ? Est-ce un poison ?

3. La mise en place du motif de la sublimation chez Freud semble tenir toute entière entre ses réflexions fondatrices sur le symptôme hystérique et ses avancées exploratoires sur l'image

5 S. de Mijolla-Mellor, *Le Choix de la sublimation*, Paris, PUF, 2009, p. 2-3.

6 Cf. A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck, 1932 (éd. revue et corrigée, 1959), p. 660.

7 Ibid., p. 359.

8 Cf. A. Rey (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaire Le Robert, 1992 (éd. 1995), p. 2032. Cf. également S. de Mijolla-Mellor, *La Sublimation*, Paris, PUF, 2005, p. 3.

artistique. Quelque part, donc, entre Anna O. et Monna Lisa. Si la sublimation a fini par se constituer doctrinalement à travers sa différence avec le refoulement - donc par différence avec le symptôme -, force est de constater que c'est d'abord dans la clinique du symptôme hystérique que sa mise en œuvre se sera effectuée. Cela apparaît déjà clairement dans les lettres de Freud à Wilhelm Fließ (notamment celle du 2 mai 1897) ou dans le « Manuscrit L » (notamment dans la partie intitulée « Architecture de l'hystérie, où se côtoient les termes « fantaisies », « détours », « souvenirs » et « sublimes »). Tout, dans ce vocabulaire, concourt à rapprocher le symptôme de l'image et, par extension, l'hystérie de l'art - quoique sur des plans d'analogie complètement différents de ce que Charcot avait, dix ans plus tôt, élaboré dans sa fameuse « iconographie artistique » de l'hystérie⁹. Le symptôme hystérique comme « reproduction de scènes » (*Reproduktion von Szenen*) n'est-il pas ici comparable à un tableau de peinture ou à un « tableau vivant » ? Ne procède-t-il pas, telle une activité artistique, « par détours [et] par fantaisies » (*Umwegen, Phantasien*) interposés ? Ne construit-il pas, tel un poème ou un dessin figuratif, quelque chose comme un « embellissement des faits » (*Verschönerung der Fakten*), opération destinée à les « sublimer » tout en apportant au sujet les bienfaits d'un « autosoulagement » (*Selbstentlastung*) ? Si l'hystérie - voire l'hystérique elle-même - se donne à voir comme une « œuvre d'art ratée », du moins entretient-elle avec l'art, et singulièrement l'art visuel ou théâtral, un rapport fondamental qui apparaît notamment, dans le « Manuscrit L », à travers la remarque de Freud sur le jeu hystérique de la « sublimation » (vierge à l'image des Madones peintes par Léonard) et de l'autorabaissement¹⁰ (prostituée à l'image d'une *Nana* selon Émile Zola).

4. Cet exemple suffit à nous rappeler que la sublimation et le symptôme - ou, si l'on veut élargir la question, les arts et les maux - n'ont pas été envisagés par Freud selon une relation brutale d'opposition terme à terme. C'est une dialectique qui serait, plutôt, en jeu ici. Comme si le « destin des pulsions » se jouait aussi, par l'entremise de l'imagination - qu'elle fût *Phantasie* ou *Einbildungskraft* -, au niveau

9 Cf. G. Didi-Huberman, « Charcot, l'histoire et l'art. Imitation de la croix et démon de l'imitation », postface à J. M. Charcot et P. Richer, *Les Démoniaques dans l'art (1887) suivi de La Foi qui guérit (1892)*, Paris, Macula, 1984, p. 125-211.

10 S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fließ*, op. cit., p. 305.

d'un « destin des images ». On pourrait alors faire une hypothèse de première approximation en suggérant que la sublimation engage un monde de formes qui apparaissent par « flottement » des conflits (c'est donc un modèle de fluidité, disons le modèle-Léonard), tandis que le symptôme délivre un monde de formes qui apparaissent par crispation des conflits (c'est alors un modèle de contracture, disons le modèle-hystérie). Mais les choses sont bien plus retorses en réalité, et cela dans la mesure où tous les concepts en jeu relèvent de cadres d'intelligibilité - ou de champs épistémiques - multiples : différents mais imbriqués les uns dans les autres, donc influents les uns sur les autres. Il n'y a pas de concepts « purs » dans le domaine des humanités, et les concepts de la psychanalyse, fussent-ils hautement « métapsychologiques », n'échappent sans doute pas à cette règle.

5. Si la sublimation n'était qu'une catégorie métapsychologique, elle ne serait qu'une affaire ésotérique pour les seuls analystes ; mais on sait bien - mon propre discours, comme ses circonstances, en sont un exemple - qu'il n'en est rien. Les analystes ont, certes, appris de Freud que, « dans le domaine de la sexualité, les choses les plus élevées et les plus viles sont partout liées les unes aux autres de la façon la plus intime¹¹. » Mais cela ne les amène pas pour autant à placer, sur les guéridons de leurs salles d'attente, des ouvrages pornographiques à côté d'albums sur Léonard de Vinci. Façon de rappeler que le discours psychanalytique ne relève pas, loin s'en faut, de la seule affaire « sexuelle » : il procède lui-même de façon massivement « sublimatoire¹² ». Il prend donc place - et doit prendre position - dans un vaste système de valeurs (comme l'a bien suggéré Daniel Lagache), valeurs philosophiques, historiques, sociales, éthiques, politiques et esthétiques, valeurs que chacun doit prendre la responsabilité d'admettre ou de contester, c'est selon.

Jung, on le sait, voulut donner à la sublimation une très haute valeur : une extension métaphysique et une signification ésotérique dont Freud n'avait, évidemment, pas voulu. Son ouvrage sur *La Psychologie du transfert* se présente comme un commentaire des planches du *Rosarium philosophorum*,

11 S. Freud, *Trois Essais sur la théorie sexuelle* (1905), trad. P. Koepfel, Paris, Gallimard, 1987, p. 74.

12 Cf. D. Lagache, « La psychanalyse comme sublimation » (1962-1964), *Œuvres*, V (1962-1964). *De la fantaisie à la sublimation*, op. cit., p. 191-225.

texte alchimique du XVI^e siècle qui décrivait le processus d'élévation et de purification de l'âme à partir de ses prémisses sexuelles (*coniunctio sive coitus*), puis à travers ses étapes de *fermentatio* ou *d'impregnatio*, jusqu'à la *sublimatio* dans laquelle se réalisait à la fois le fantasme bisexuel caractéristique de l'hystérie et la purification métaphysique de ce fantasme illustré par un motif d'oiseau qui évoque de Saint Esprit¹³ (et dont on se souvient, par ailleurs, qu'il était au centre de l'analyse freudienne des « souvenirs d'enfance » de Léonard de Vinci). Cette vision anagogique et salvatrice de la sublimation chez Jung n'a sans doute pas fait florès¹⁴. Mais on en retrouve la vectorialisation ascendante, la valeur synthétique et la logique « purificatrice » dans de nombreux textes psychanalytiques où la sublimation est considérée comme un processus de spiritualisation par exemple chez Ernst Kris¹⁵, Antoine Vergote¹⁶, Jean Laplanche¹⁷ ou André Green : façons bien classiques de projeter l'art vers l'idée, comme lorsqu'il s'agit chez Green — sur un mode à mes yeux faussement « mallarméen » — de privilégier les seuls « blancs » de Cézanne¹⁸, quand ce qui fait l'intensité du travail cézannien, si « sublime » soit-il, n'est autre que cette lutte intime de chaque instant, ce travail paradoxal dans l'immanence des matières, ce va-et-vient sans synthèse entre couleur et non-couleur, lumière et ombre, masse et légèreté, volume et planéité, forme et informe, etc. Sophie de Mijolla Mellor ne tente pas, quant à elle, de rabattre la sublimation sur une quelconque symbolisation¹⁹. Mais elle ne résiste pas à voir dans la Ninfa botticellienne un « idéal de pureté » d'autant plus « ravissant » qu'il réaliserait l'androgynie par-delà toute bisexualité conflictuelle ou hystérique²⁰ - une façon de ne pas vouloir voir l'instabilité, la conflictualité et la perversité qu'avait reconnues Aby Warburg à travers les figures humanistes de la Ninfa, et cela dans les années

13 Cf. C. G. Jung, *La Psychologie du transfert* (1946), trad. É. Perrot, *La Réalité de l'âme, I. Structure et dynamique de l'inconscient*, Paris, Librairie générale française, 1998, p. 815-858.

14 Id., *La névrose et l'autorégulation psychologique* (1934), trad. R. Cahen, *ibid.*, p. 362. Id., *Le relativisme essentiel de la psychothérapie* (1951), trad. R. Cahen, *ibid.*, p. 1088.

15 E. Kris, *Psychanalyse de l'art* (1952), trad. B. Beck, M. de Venoge et C. Monod, Paris, PUF, 1978, p. 30.

16 Cf. A. Vergote, *La Psychanalyse à l'épreuve de la sublimation*, op. cit., p. 34-37, 77-113 et 249-256.

17 J. Laplanche, *Problématiques, III. La sublimation*, op. cit., p. 122.

18 *Ibid.*, p. 297.

19 S. de Mijolla Mellor, *Le Choix de la sublimation*, op. cit., p. 89-96.

20 *Ibid.*, p. 241-277.

mêmes où Freud s'interrogeait pour sa part sur la « belle indifférence » des hystériques²¹.

Jacques Lacan, toujours un peu plus génial que les autres - même lorsque c'était pour tromper son monde — aura pris appui sur un extraordinaire cas clinique de Melanie Klein, où il était question d'espace vide et d'espace peint²², pour comprendre la sublimation comme un processus à travers lequel l'objet (au sens trivial comme au sens psychanalytique) s'élèverait à la « dignité » de la chose²³. C'est donc, à nouveau, d'une élévation et d'une purification qu'il s'agit. La Chose - désormais écrite avec majuscule - se situerait par-delà tous les objets, bons ou mauvais, de la réalité matérielle comme de la réalité psychique. Lacan en construit la notion à travers une reprise mimétique de l'opération par laquelle Heidegger avait distingué le simple « objet » loin de la « chose », comme les triviales chaussures à marcher loin de ce que met en œuvre Van Gogh dans quelques tableaux célèbres²⁴. Voici donc retrouvée ou perpétuée notre mystérieuse alchimie de la sublimation : quand l'objet utilitaire devient « chose de collection », quand l'objet perspectif devient « chose d'anamorphose » ou quand l'objet sexuel devient « chose d'amour courtois²⁵ ». Ou quand l'histoire se dissout, hors du temps, dans la belle sphère de l'art.

6. C'est en raison même de sa profonde modestie que Freud fait presque toujours montre de la plus grande lucidité. Dans un passage de sa conférence sur « L'évolution et la régression », en 1917, il admet que ce qu'il nomme sublimation - où « l'aspiration sexuelle abandonne son but » pour des « buts sociaux plus hauts que les buts sexuels²⁶ » - revient à ce que, dit-il, « nous nous plions à l'appréciation générale » (*wobei wir uns der allgemeinen Schätzung*

21 Cf. G. Didi-Huberman, *L'image survivante. Histoire de l'art et temps des fantômes* selon Aby Warburg, Paris, Les Éditions de Minuit, 2002, p. 249-306.

22 Cf. M. Klein, « *Les situations d'angoisse de l'enfant et leur reflet dans une œuvre d'art et dans l'élan créateur* » (1929), trad. M. Derrida, *Essais de psychanalyse* (1921-1945), Paris, Payot, 1968 (éd. 1996), p. 254-262.

23 J. Lacan, *Le Séminaire, VII. L'éthique de la psychanalyse* (1959-1960), éd. J.-A. Miller, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p. 114-119, 132-135 et 139-142.

24 Cf. M. Heidegger, « *L'origine de l'œuvre d'art* » (1935-1936), trad. W. Brokmeier, *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard, 1962 (éd. 1980), p. 13-98. Id., « *La chose* » (1950), trad. A. Préau, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958 (éd. 1976), p. 194-218.

25 J. Lacan, *Le Séminaire, VII*, op. cit., p. 134-137 et 160-164.

26 Id., *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, op. cit., p. 439.

fügen). Et nous voici replacés, brutalement, au plan des valeurs et des conventions sociales. Dans les Nouvelles Conférences de 1933, Freud reviendra sur les difficultés - les nœuds de paradoxes, peut-être les apories - de la psychanalyse quand elle doit se situer par rapport à une telle « appréciation générale » : d'une part, en tant que « science spécialisée [elle] est absolument inapte à former une *Weltanschauung* propre » ; d'autre part, elle ne peut se soustraire au monde culturel, historique et social dont elle fait partie ; en conséquence de quoi elle devra - mais est-ce une fatalité ? Tout est là - « adopter » (*annehmen*) la *Weltanschauung* correspondant à l'« appréciation générale » dans les domaines dont elle n'a pas l'expérience spécifique²⁷.

La question qui se pose ici n'est autre que celle du conformisme dont peut faire preuve, dans l'ordre de la *Weltanschauung* culturelle, une discipline par ailleurs si impertinente, si prompte à briser les conventions. Dire que « l'art est presque toujours inoffensif et bienfaisant, [qu']il ne veut rien être d'autre qu'illusion²⁸ », comme le fait Freud dans ses *Nouvelles Conférences*, n'est-ce pas répéter une doxa esthétique fort répandue, mais que contredisent tant d'exemples dans l'histoire de l'art ? Fra Angelico et Caravage « bienfaisants » ? Bruegel et Rembrandt « illusoire » ? Goya et Picasso « inoffensifs » ? L'art, en tant que champ de la sublimation, ne serait-il donc que « protection », « victoire de l'amour stasé » et de l'« inspiration » (Jean Laplanche), « bienfait thérapeutique » (Paul-Laurent Assoun) ou encore « mélodie des instincts » dans le champ de la culture, voire le « garant de la conservation du lien social » (Sophie de Mijolla Mellor) et le créateur d'une « adhésion collective²⁹ » (Guy Rosolato) ? Voire.

Remarquons que les formulations de Jacques Lacan, en dépit de leur originalité de ton, n'échappent pas à ce consensus d'une pensée de l'art comme réconfort et apaisement des conflits : « L'œuvre, ça les apaise, les gens, ça les réconforte

27 Id., *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse* (1933), trad. R.-M. Zeitlin, Paris, Gallimard, 1984, p. 212.

28 Ibid., p. 214.

29 J. Laplanche, *Problématiques, III. La sublimation*, op. cit., p. 139-142. Id., « *Sublimation et/ou inspiration* », art. cit., p. 323-338. P.-L. Assoun, *Littérature et psychanalyse. Freud et la création littéraire*, Paris, Ellipses, 1996, p. 124. S. Mellor-Picaut, « *La sublimation, ruse de la civilisation ?* », *Psychanalyse à l'université*, IV, 1979, n° 15, p. 473-481. S. de Mijolla-Mellor, *Le Choix de la sublimation*, op. cit., p. 408. G. Rosolato, « *Nos sublimations* », *Revue française de psychanalyse*, LXII, 1998, n° 4, p. 1203.

[...] Ça leur élève l'âme, comme on dit, c'est-à-dire ça les incite, eux, au renoncement. [...] En d'autres termes - pour l'instant, je ne baise pas [...], eh bien ! je peux avoir la même satisfaction que si je baisais³⁰. » Dans quoi se « résout » donc un tel renoncement sublimatoire à la satisfaction sexuelle ? Dans ce que Lacan nomme, à un autre moment, l'utilité publique : « [Dans la sublimation] la libido sexuelle vient trouver sa satisfaction dans des objets [...] pour autant que ce sont des objets d'utilité publique³¹. » Or, c'est peut-être bien là, exactement, que se situe le nœud problématique du discours psychanalytique en général sur la sublimation. Qui a dit que la chose publique valait unilatéralement pour la « satisfaction », l'« inocuité », la « bienfaisance », la « protection », le « réconfort », l'« apaisement » ou l'« adhésion collective » ? N'est-elle pas, au contraire, le lieu par excellence de la chose politique, c'est-à-dire, avant tout, un champ de conflits, comme en témoignent - à ne prendre pour exemple que le domaine « artistique » - les innombrables querelles sur l'« utilité » des images, les iconoclasmes et autres luttes, à mort quelquefois, pour la maîtrise de ce domaine sensible³² ?

On dirait qu'avec la sublimation - et, partant, avec « l'art » ou « la culture » comme « adhésion collective » -, la psychanalyse a rêvé un moment de processus où la satisfaction, pour une fois, ne se paierait pas de souffrances ou de contreparties symptomales, mais seulement de grâces fluides et de beautés bien partagées³³. Or, cela ne correspond à rien de ce qui s'observe dans la complexité des œuvres et dans les soubresauts de leurs temporalités multiples. Au conformisme fréquent des historiens de l'art qui substantifient les symptômes en « détails » et hypostasient ces détails en « clés » iconographiques, répond le conformisme

30 J. Lacan, *Le Séminaire, XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), éd. J.-A. Miller, Éditions du Seuil, 1973, p. 102 et 151.

31 Id., *Le Séminaire, VII*, op. cit., p. 113.

32 Cf. notamment D. Freedberg, *The Power of Images. Studies in the History and Theory of response*, Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 1989. J. Goody, *La Peur des représentations. L'ambivalence à l'égard des images, du théâtre, de la fiction, des reliques et de la sexualité* (1997), trad. P.-E. Dauzat, Paris, Éditions La Découverte, 2003. B. Latour et P. Weibel (dir.), *Iconoclasm. Beyond the Image Wars in Science, Religion, and Art*, Karlsruhe-Cambridge-Londres, ZKM-The MIT Press, 2002. J. Rancière, *Le Partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique Éditions, 2000. G. Didi-Huberman, *Quand les images prennent position. L'œil de l'histoire, 1*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2009. T. Schlessler, *L'Art face à la censure. Cinq siècles d'interdits et de résistances*, Paris, Beaux Arts Éditions, 2011.

33 Cf. O. Flournoy, « La sublimation », *Revue française de psychanalyse*, XXXI, 1967, n° 1, p. 59-99.

des psychanalystes lorsqu'ils substantifient les images en « résultats » et hypostasient ces résultats en « clés » interprétatives. C'est alors que les œuvres de l'art finissent par servir d'alibis communs à une auto-confirmation doctrinale (côté métapsychologie) et à un académisme de bon goût (côté esthétique). C'est alors que la sublimation est en passe de devenir, dans sa valeur d'usage théorique, ce que je nommerai une « formation de conformisme ». Les choses changeront peut-être lorsque les psychanalystes dialectiseront leur *Weltanschauung* de l'art en acceptant de lire Georges Bataille à côté de Paul Valéry, Carl Einstein à côté d'André Malraux, Aby Warburg à côté d'Erwin Panofsky ou Bertolt Brecht à côté de Thomas Mann... Et en acceptant de reconnaître les dimensions éthique et politique inhérentes à leurs prises de position esthétiques.

7. En 1914, le conflit - psychique, social - a pris, pour Freud comme pour tout le monde, la figure effrayante et concrète d'une guerre totale entre les nations. Il devint clair, alors, que la sublimation ne nous sauve vraiment de rien. Et c'est pourquoi Freud insiste tant, à cette époque, pour la distinguer de toute idéalisation. Ce qui apparaissait déjà dans son débat contradictoire avec Jung sur ce point devient fort clair dans le texte capital qu'est « Pour introduire le narcissisme³⁴ ». Texte dans lequel, non par hasard, sera cité un poème de Heinrich Heine proposé par Freud comme une maxime sur la « psychogenèse de la création », pas moins : « C'est bien la maladie (*Krankheit*) qui fut l'ultime fond (*der letzte Grund*) / De toute poussée créatrice³⁵ (*Schöpferdrang*). »

À quoi répondront bientôt les phrases de Bertolt Brecht : « La dislocation du monde, voilà le sujet de l'art. Impossible d'affirmer que, sans désordre, il n'y aurait pas d'art, et pas davantage qu'il pourrait y en avoir un : nous ne connaissons pas de monde qui ne soit désordre. Quoi que les universités nous susurrent à propos de l'harmonie grecque, le monde d'Eschyle était rempli de luttes et de terreur, et tout autant celui de Shakespeare et celui d'Homère, de Dante et de Cervantès, de Voltaire et de Goethe. Si pacifique que parût le compte rendu qu'on en faisait, il parle de guerres, et quand l'art fait la paix avec le monde, il l'a toujours signée

34 Id., Lettre à C. G. Jung du 10 janvier 1912, *Correspondance avec C. G. Jung, II. 1910-1914*, trad. R. Fivaz-Silbermann, Paris, Gallimard, 1975, p. 245. Id., « Pour introduire le narcissisme », art. cit., p. 87-88 et 98-99. Cf. les commentaires, notamment, de J.-M. Porret, *La Consignation du sublimable*, op. cit., p. 153-172. S. de Mijolla-Mellor, *La Sublimation*, op. cit., p. 72-75. Id., *Le Choix de la sublimation*, op. cit., p. 106-124.

35 S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », art. cit., p. 91.

avec un monde en guerre³⁶. »

Voilà qui devrait, à tout le moins, nous prévenir d'idéaliser la sublimation elle-même à travers ces mots à majuscules - ces conventions sociales issues de choix philosophiques toujours à réinterroger - que sont les mots « Art », « Esprit » ou « Civilisation », par exemple. Les œuvres de l'art et de l'esprit, pas plus que la civilisation, ne se sauvent et ne nous sauvent d'aucun mal ni d'aucune maladie. Ils les figurent, ce qui est bien différent (pensons de nouveau à Goya, à Picasso). Et que les figures de l'art ou de l'esprit apparaissent à nos yeux comme d'admirables cristaux, cela n'empêche pas qu'en leurs tréfonds mêmes courent toujours les lignes de leurs clivages, de leurs fragilités, de leurs brisures passées ou à venir : « Si nous jetons un cristal par terre, écrira bientôt Freud dans ses *Nouvelles Conférences*, il se brise, mais pas n'importe comment, il se casse suivant ses directions de clivage en des morceaux dont la délimitation, bien qu'invisible, était cependant déterminée à l'avance par la structure du cristal³⁷. »

Invisibles à l'œil nu, comme ne le sont pas toujours les veines du marbre, ces sillons du cristal - les portants de sa constitution structurale, mais aussi de ses possibles fêlures symptomales - offrent un précieux paradigme pour comprendre ce que la sublimation expose et dérobe en même temps : objets de création tissés de destructions ; objets de contemplation frayés par l'effroi - ou, tout au moins, par l'angoisse, comme l'a montré Melanie Klein³⁸ - ; objets de consensus tressés d'agressivité³⁹ ; objets culturels tramés de perversions⁴⁰ ; objets de réparation taraudés par

36 B. Brecht, 1940, p. 121 (trad. légèrement modifiée).

37 Id., *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, op. cit., p. 82-83.

38 Cf. M. Klein, « Les situations d'angoisse de l'enfant et leur reflet dans une œuvre d'art et dans l'élan créateur », art. cit., p. 254-262. E. Glover, « Sublimation, Substitution and Social Anxiety », *International Journal of Psycho-Analysis*, XII, 1931, p. 263-297.

39 Cf. H. Deutsch, *La sublimation de l'agressivité chez les femmes* (1970), trad. M.-C. Hamon et C. Orsoi, *Les Comme si et autres textes* (1933-1970), Paris, Éditions du Seuil, 2007, p. 353-359.

40 Cf. D. Lagache, « La sublimation et les valeurs », art. cit., p. 38-46. J. Kristeva, *L'Amour de soi et ses avatars. Démesure et limites de la sublimation*, Nantes, Éditions Pleins Feux, 2005, p. 28-34. Pour un point de vue différent, cf. J. Chasseguet-Smirgel, « Sublimation et idéalisation », *La Sublimation : les sentiers de la création*, Paris, Tchou, 1979, p. 299-314. V. P. Gay, *Freud on Sublimation : Reconsiderations*, Albany, State University of New York Press, 1992, p. 294.

le trauma⁴¹ ; objets de vie traversés par la pulsion de mort ou de destruction⁴².

8. Il en serait finalement de la sublimation comme de la culture elle-même, son champ opératoire par excellence : on aimerait pouvoir en parler comme d'un bonheur sans mélange, espoir auquel on s'aperçoit vite qu'il faudra nécessairement renoncer. C'est ce qui est arrivé à Freud en juillet 1929, alors qu'il travaillait à l'ébauche d'un texte sur « Le bonheur et la culture » (*Das Glück und die Kultur*), mais dont le titre devint bientôt « Le malheur dans la culture » (*Das Unglück in der Kultur*) avant de se fixer, finalement, sur le mot « malaise » (*Das Unbehagen in der Kultur*) que l'on sait. Ce que la Grande Guerre avait déjà désastreusement montré sur le terrain de l'esprit - à savoir une « défaite de la raison » conduite à grands coups de mots philosophiques, le mot *Kultur* au premier chef -, l'imminence des fascismes européens et de la Seconde Guerre mondiale l'aggravait encore en 1929, époque à laquelle, dans les librairies allemandes et autrichiennes, se succédaient triomphalement les éditions de *Mein Kampf*.

Il y a « malaise dans la culture » parce que la culture n'est absolument pas de facto ce qu'elle devrait être de jure. Elle devrait être le royaume de l'esprit ou de la sublimation de nos pulsions. Elle est, en réalité, un champ de bataille d'une grande violence et d'une grande complexité, le *Zwischenreich* impur de la sagesse et de la folie, un avant-poste des conflits politiques les plus âpres, les moins « cultivés » qui soient.

Il est significatif que le texte du « Malaise dans la culture » s'ouvre sur le thème de la « discordance », ce véritable conflit inhérent aux sociétés humaines selon Freud - conflit entre actions et pensées, entre « faux critères » et « vraies valeurs⁴³ », etc. -, et se prolonge immédiatement, à travers les deux premières parties de l'ouvrage, sur le motif de la souffrance reconnue comme fondement du « malaise », cette espèce de part maudite - mais centrale - de la culture en tant que telle. Pire : Freud - en dépit de sa critique du pessimisme et de l'hostilité à la culture - reconnaîtra, exactement comme il le dit pour les symptômes en tant

41 Cf. P. Fédida, « Temps et négation. La création dans la cure psychanalytique (II) », *Psychanalyse à l'université*, II, 1977, n° 8, p. 617-618.

42 Cf. A. Green, *Le Travail du négatif*, op. cit., p. 302 et 309-313 (avec une analyse d'Aurélia de Nerval, sous le titre « La sublimation entre réparation et destruction », p. 331-349).

43 Ibid., p. 5.

que « satisfactions substitutives » amenant le sujet à de nouvelles souffrances, que la culture porte avec elle toute la « misère » qu'elle est censée conjurer ou rédimier : elle ne protège donc en rien de la souffrance, bien que « tout ce par quoi nous tentons de nous protéger contre la menace émanant des sources de la souffrance ressortit justement à cette même culture⁴⁴. »

9. Soit, donc, nous n'utiliserons la sublimation que pour nous en tenir aux conformismes d'une *Weltanschauung* de l'art comme « image-sourire » ; soit nous devons accepter de comprendre avec elle - en elle ou proche d'elle - l'« image-souffrir » dont toute notre histoire culturelle se trouve tissée, depuis les reliefs de Pergame jusqu'au cinéma de Jean-Luc Godard. Mais cela suppose, en retour, de réfléchir à nouveaux frais sur une notion du symptôme qui ne serait ni résolue, ni apaisée, ni neutralisée, ni synthétisée dans les objets sublimatoires. Cela suppose, dès lors que nous travaillons dans le champ de la culture - donc de son « malaise » -, d'envisager pour le symptôme un usage plus large, plus flottant, plus paradoxal que ce dont la clinique fait habituellement l'expérience. Pour affiner le concept de sublimation, c'est peut-être bien la notion de symptôme elle-même qu'il faudrait élargir ou déplacer quelque peu⁴⁵. Il est insuffisant de régler la notion de sublimation sur les chefs-d'œuvre souriants de Léonard de Vinci — parmi lesquels, d'ailleurs, de nombreux conflits ou inhibitions ne cessent de se faufiler. C'est plutôt du côté, plus large mais plus sombre, du « Malaise dans la culture » - fût-ce un malaise dans la culture de la Renaissance italienne - qu'il faudrait interroger la dialectique fondamentale des symptômes et des sublimations.

Il faut donc prendre au sérieux jusqu'au bout le fait que Freud ait défini l'« intérêt de la psychanalyse » dans le champ de la « science de l'art » (*Kunstwissenschaft*) comme un prolongement direct de son lien avec l'« histoire de la culture⁴⁶ » (*Kulturgeschichte*). Or, il n'existait dans le monde

44 Ibid., p. 29. Cf. J.-B. Pontalis, « Permanence du malaise », *Le Temps de la réflexion*, IV, 1983, J. Le Rider, « Cultiver le malaise ou civiliser la culture ? », *Autour du Malaise dans la culture de Freud*, Paris, PUF, 1998, p. 79-118.

45 Ce dont témoignerait, dans les années 1980 jusqu'à la mort de mon grand interlocuteur Pierre Fédida, en 2002, mon dialogue avec certains psychanalystes, parmi lesquels J.-B. Pontalis, Marie Moscovici ou Patrick Lacoste. Cf. id., « Dialogue sur le symptôme » (avec Patrick Lacoste), *L'Inactuel*, n° 3, printemps 1995, p. 191-226. Id., *Gestes d'air et de pierre. Corps, parole, souffle, image*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2005.

46 S. Freud, « L'intérêt de la psychanalyse », art. cit., p. 207-211.

germanique qu'une seule institution digne de ce nom en ce domaine, et c'était la *Kulturwissenschaftliche Bibliothek* fondée et dirigée par Aby Warburg. Sans doute Freud éclairerait-il Warburg, puisqu'il donne un sens plus précis à l'économie psychique visée par le grand historien dans la culture visuelle de l'Occident, cette économie de l'inconscient dont les images sont, assurément, des véhicules privilégiés ; mais, d'un autre côté, l'œuvre de Warburg pourrait bien éclairer ce que Freud appréhende du monde culturel - quelquefois avec des outils historiques et anthropologiques dont les commentateurs ont souvent noté l'obsolescence - à travers la dialectique des « malaises » et des « sublimations » : ce que Warburg nommait, précisément, la « psychomachie » des monstra et des astra.

Il est frappant que les rares mentions d'Aby Warburg dans la littérature psychanalytique française se limitent à une référence unilatérale concernant l'« idéal de pureté » caractéristique de la figure de Ninfa en tant que « corps sublimé » selon Sophie de Mijolla Mellor, qui promet là une véritable synthèse de « l'émotion esthétique » et de « l'émotion érotique », comme elle dit⁴⁷. Mais c'est oublier tous les conflits mis à jour par Warburg dans cette figure même, et les malaises qui en résultent, comme en témoigne - je ne donne qu'un seul exemple parmi de nombreux possibles - l'analyse warburgienne de Botticelli à la lumière du motif de la castration⁴⁸.

De son côté, Françoise Coblence a volontiers admis l'intérêt théorique du *Nachleben warburgien* dans le cadre d'une esthétique psychanalytique, à condition toutefois de maintenir la sublimation culturelle pure de tout symptôme, de tout refoulement : « Il manque aux images *warburgiennes*, à sa *Ninfa* proche en effet de la *Gradiva*, la charge sexuelle, la puanteur du souvenir refoulé. Dans le *Nachleben*, quelles résistances témoignent du refoulement ? Quelles traces attestent les déformations ou les tentatives d'effacement⁴⁹ ? » La Crucifixion de Bertoldo di Giovanni, par exemple, ne suggère évidemment, dans l'esprit du spectateur venu l'admirer au musée du Bargello, à Florence, aucune « puanteur de souvenir refoulé » (fig. 1). Mais il n'en allait

47 S. de Mijolla Mellor, *Le Choix de la sublimation*, op. cit., p. 245-260.

48 A. Warburg, *La Naissance de Vénus et Le Printemps de Sandro Botticelli. Une recherche sur les représentations de l'Antique aux débuts de la Renaissance italienne* (1893), trad. S. Muller, *Essais florentins*, op. cit., p. 47-100.

49 F. Coblence, *Les Attractions du visible. Freud et l'esthétique*, Paris, PUF, 2005, p. 149.

pas de même à la fin du XV^e siècle, et la figure de Madeleine - typique Ninfa, selon la terminologie *warburgienne* - peut être considérée, dans ce contexte culturel, comme une figure symptomale par excellence. Elle marque un « retour du refoulé » dans la mesure où elle fait survivre la Ménade païenne en plein cœur du mystère chrétien : le traditionnel manteau qui la couvre pudiquement, dans l'iconographie médiévale, est devenu un voile transparent qui révèle sa nudité, si ce n'est son obscénité ; sa tête renversée manifeste une jouissance sauvage autant que la douleur ritualisée des lamentations ; le paquet de cheveux qu'elle exhibe comme un trophée au pied de la croix offre le signe extatique de son deuil autant que le souvenir des morceaux de chair crue que les Ménades dévoraient à pleines dents lors des fêtes dionysiaques. Refoulement il y eut, bien sûr, pour qu'une telle formation d'impureté fût possible et tolérée dans la Florence des années 1485 (mais on sait que certaines sculptures de Donatello, dont la célèbre *Dovizia* en forme d'idole païenne, furent détruites par la censure catholique). Savonarole était, à Florence, presque seul pour anathémiser une telle image dont il comprenait parfaitement l'ambivalence à l'œuvre dans ce seul corps de sainte impure et bien peu « sublime » (au sens théologique et thomiste de ce mot, notamment), cette figure à ses yeux toute remplie de la « puanteur du souvenir [du paganisme] refoulé ».

10. Le point de vue warburgien serait donc, à mes yeux, un outil extrêmement fécond pour dégager l'esthétique freudienne de son conformisme de l'art, et pour l'engager sur la voie d'une véritable théorie critique - donc conflictuelle - de la culture. Un dernier exemple : au moment même où Freud esquissait, en 1929, son « Malaise dans la culture », Aby Warburg finissait à Hambourg d'élaborer son grand atlas d'images *Mnemosyne*, dont l'orientation philosophique et politique - notamment à travers la question des fascismes et de l'antisémitisme, visible sur la dernière planche⁵⁰ - consonne exactement avec le « pessimisme des Lumières » exprimé par Freud. C'est une *Kulturgeschichte* désidéalisée qui se montre là, et dont les formulations benjaminienes dresseront bientôt l'implacable constat : « Il n'est pas de témoignage de culture qui ne soit en même temps un témoignage de

barbarie⁵¹. » Je ne m'étonne pas que Warburg, par exemple, ait consacré l'une des premières planches de son atlas au thème du zeppelin⁵², juste après cette Grande Guerre qui vit les merveilleuses machines volantes, autrefois imaginées par le sublime Léonard, servir d'instruments implacables au bombardement et au gazage des populations civiles, ainsi que l'atteste toute une documentation réunie - jusqu'à l'effondrement dans la folie - entre 1914 et 1918 par Warburg lui-même⁵³. Je ne m'étonne pas non plus que ce même thème fasse retour dans les réflexions de Freud, en 1932, sur la culture et la *Weltanschauung* : « Peut-être ne faisons-nous que payer, par la crise économique actuelle qui succède à la guerre mondiale, le prix de notre dernière, formidable victoire sur la nature, la conquête de l'espace aérien. Cela ne semble pas très évident mais au moins les premiers chaînons de l'ensemble sont clairement reconnaissables. La politique de l'Angleterre était fondée sur la sécurité que lui garantissait la mer qui baigne ses côtes. À partir du moment où Blériot eut survolé la Manche en aéroplane, cet isolement protecteur se trouva brisé et la nuit où, en temps de paix et à des fins d'entraînement, un zeppelin allemand tourna au-dessus de Londres, la guerre contre l'Allemagne fut sans doute chose décidée⁵⁴. ». Ce qui nous ramène au motif du choix situé par Sophie de Mijolla Mellor au cœur de tout processus sublimatoire : construire sur le « risque de faire l'objet d'une perte », « choisir contre la mort » sans la refouler, dévier la violence et tenter de la comprendre⁵⁵. Or, Walter Benjamin nous a enseigné - à l'époque même où Freud mettait en avant la puissance de la pulsion de mort - qu'une véritable « critique de la violence » suppose une prise de position dans ce vaste champ de conflits que l'on nomme la culture⁵⁶ (et dont ce que nous appelons « l'art » est, bien sûr, partie prenante). Il faudrait donc savoir choisir, il faudrait prendre position. Il faudrait encore un effort pour que la sublimation devienne révolutionnaire.

51 W. Benjamin, « Sur le concept d'histoire » (1940), trad. M. de Gandillac revue par P. Rusch, *Œuvres*, III, Paris, Gallimard, 2000, p. 433.

52 A. Warburg, *Der Bilderatlas Mnemosyne*, op. cit., p. 13.

53 Cf. G. Didi-Huberman, *Atlas ou le gai savoir inquiet. L'œil de l'histoire*, 3, Paris, Les Éditions de Minuit, 2011, p. 212-247.

54 S. Freud, *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, op. cit., p. 237-238.

55 S. de Mijolla-Mellor, *Le Choix de la sublimation*, op. cit., p. 58-68, 100, 179-198 et 356-364.

56 W. Benjamin, « Critique de la violence » (1921), trad. M. de Gandillac revue par R. Rochlitz, *Œuvres*, I, Paris, Gallimard, 2000, p. 210-243.

50 Id., *Der Bilderatlas Mnemosyne* (1927-1929), éd. M. Warnke et C. Brink, Berlin, *Gesammelte Schriften*, II-1, Akademie Verlag, 2000 (2^{ème} éd. revue, 2003), p. 133.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Patrick MEROT

Vice-Présidents Évelyne SECHAUD – Brigitte EOCHE-DUVAL

Secrétaire général Dominique SUCHET

Secrétaire scientifique Claude BARAZER

Trésorier Jocelyne MALOSTO

Président sortant Felipe VOTADORO

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire Claude BARAZER

Gilberte GENSEL, Bernard de la GORCE

Isée BERNATEAU, Anne HOMER KOFFI, Pascale TOTAIN EGHAIYAN

COMITÉ DE PUBLICATION DE L'ANNUEL

Placé sous la responsabilité de Laurence KAHN, il est composé de Dominique BLIN, Odile BOMBARDE Caroline GIROS ISRAËL, Bernard de la GORCE, Jean-Michel LÉVY, Dominique SUCHET, Philippe VALON.

DOCUMENTS & DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation des numéros est actuellement confiée à Brigitte EOCHE-DUVAL, Martine BAUR, François HARTMANN, Hélène HINZE, Pierre NOAILLE.

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Athanassios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ

Annie ANZIEU, Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER

Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON, Dominique CLERC

Roger DOREY, Jean-Philippe DUBOIS, Lucile DURRMEYER,

François GANTHERET, Edmundo GÓMEZ MANGO, Michel GRIBINSKI,

Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Laurence KAHN, Sylvie de LATTRE

Jean-Claude LAVIE, Jacques LE DEM, Josef LUDIN

Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT, Raoul MOURY

Henri NORMAND, Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD

Dominique SUCHET, Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO

Hélène TRIVOISS-WIDLÖCHER, Felipe VOTADORO, Daniel WIDLÖCHER

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire Raoul MOURY

Lucile DURRMEYER, Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Sylvie de LATTRE,

Danielle MARGUERITAT, Jean-Yves TAMET,

Hélène TRIVOISS WIDLÖCHER, Felipe VOTADORO.

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Philippe VALON

Membres ex officio Patrick MEROT, Claude BARAZER

Membre représentant du Collège des titulaires Jacques LE DEM

Jean-Philippe DUBOIS,

Jean GUÉGAN

Dominique BILLOT, Frédéric de MONT-MARIN, Valérie ROUMENGOUS

MEMBRE D'HONNEUR

M. J.-B. PONTALIS 34, rue du Bac - 75007 Paris 01 42 96 36 03

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin - 75006 Paris	01 45 43 87 69
Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Dr Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris	01 55 43 93 14
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger- 75003 Paris	01 42 77 85 96
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès - 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur - 33000 - Bordeaux	06 89 55 46 77
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
M. François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie - 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie - 75012 paris	01 44 78 68 05
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean - 14000 Caen	02 50 65 62 11
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Mme Sylvie DE LATTRE	1, rue du Val de Grâce - 75005 Paris	01 43 25 86 27
Dr Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	Rigistrass 8, 8006 Zurich, Suisse	0041 44 262 00 03
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Henri NORMAND	53, rue Huguerie - 33000 Bordeaux	05 56 44 06 64
Dr Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Mme Évelyne SECHAUD	148, rue de Rennes - 75006 Paris	01 44 05 92 60
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Olivia TODISCO	46, rue de Babylone - 75007 Paris	01 40 65 99 00
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	14, rue Pirandello - 75013 Paris	01 43 35 11 62
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06
Pr Daniel WIDLÖCHER	79, bd Vincent Auriol - 75013 Paris	06 70 31 86 02

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Bernard BASTEAU	117 rue de Ségur - 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Dr Martine BAUR	8, rue Ferrandière - 69002 Lyon	04 78 42 46 10
M. Joël BERNAT	14 ter, rue Lyautey - 54000 Nancy	03 83 32 01 04
Mme Dominique BLIN	2, square du Croisic - 75015 Paris	01 43 35 46 03
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	5, rue Menou - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils - 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex 13	01 45 85 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse - 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus - 75006 Paris	01 42 22 10 16
Mme Brigitte EOCHÉ-DUVAL	3, rue Dobrée - 44100 Nantes	02 40 69 75 17
Dr Maya EVRARD	82, rue Lauriston - 75116 Paris	01 47 27 24 06
Pr Pierre FERRARI	4, rue des Carmes - 75005 Paris	01 43 25 78 14
Mme Bernadette FERRERO	12, chemin du Verger - 69570 Dardilly	04 72 17 02 63
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta 75003 Paris	01 42 76 05 27
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne - 75007 Paris	01.45.51.79.89
Dr Bernard de la GORCE	1, place Francisque Regaud - 69002 Lyon	04 78 37 94 52
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau - 44000 Nantes	02 40 48 73 60
Mme Adriana HELFT	50, bd Saint-Germain - 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique DE KERMADEC	87, av Raymond Poincaré - 75116 Paris	01 47 04 23 32
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames - 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Paule LURCEL	9, rue du Banquier - 75013 Paris	01 45 35 25 06
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar - 75012 Paris	01.43.44.58.74
Pr Vladimir MARINOV	58, rue de Silly - 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrange - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz - 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Frédéric MISSENERD	3, rue de la Durance - 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente - 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Dr Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH - Londres - UK	00 44 20 7622 0226
Mme Agnès PAYEN-CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Anne ROBERT-PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Mme Marie-Christine ROSE	471, av. de la Libération - 54000 Nancy	03.83.98.58.48
Dr Annie ROUX	12, rue Perignon - 75007 Paris	01 40 56 05 40
Mme Monique ROVET BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Dr Monique SELZ	72, Rue Olivier de Serres - 75015 Paris	01 45 32 06 22
Mme Hélène TENENBAUM	2, rue Dom Calmet - 54000 Nancy	03 83 35 00 77
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde - 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
M. Eduardo VERA OCAMPO	89, rue des Martyrs - 75018 Paris	01 42 57 03 24
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg - 75010 Paris	01 42 49 71 42

MEMBRES HONORAIRES

Mme Nicole BERRY	La Maison de la Petite Rivière, 118, rue de la Commanderie 50760 Valcanville	02 33 43 14 93
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Françoise CAILLE-WINTER	10, av. Général M. Bizot 75012 Paris	01 46 28 43 53
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 45 45 40 80
Mme Lucienne COUTY	11, rue Théodore Ducos 33000 Bordeaux	0 556 51 83 69
M. Albert CRIVILLÉ	132, bd du Montparnasse - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Pr Guy DARCOURT	19, rue Rossini 06000 Nice	04.93.82.12.69
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc 59000 Lille	03 20.52.75.69
Dr Bernard DUCASSE	52, rue du Petit Parc 33200 Bordeaux	05 56 81 96 30
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp 63300 Thiers	
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
Dr Bernard JOLIVET	22, rue Soufflot 75005 Paris	01 43 31 94 34
Mme Monique LAWDAY	13, rue Gilles Bouvier 76300 Sotteville	02 35 72 14 70
Dr Elisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières 75013 Paris	01 43 31 94 34
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot 75017 Paris	01.42.27.16.32
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53